THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

vol 10







PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N°. 14.
1809.

1

JODELET,

OU

LE MAITRE VALET,

COMÉDIE,

PAR SCARRON,

Représentée, pour la première fois, en 1645.

NOTICE
SUR SCARRON.

Paul Scarron, fils d'un conseiller au parlement de Paris, y naquit en 1610. Il sembloit destiné à jouir d'une fortune honnête; mais son père, devenu veuf, prit une seconde femme qui parvint non-seulement à dépouiller les enfants du premier lit au profit des siens, mais encore à faire renvoyer Scarron de la maison paternelle. Cette circonstance, jointe au penchant naturel du jeune homme, contribua sans doute à le faire donner dans le libertinage qui détruisit sa santé à la fleur de son âge.

Scarron obtint, à la sollicitation de mademoiselle d'Hautefort, un canonicat dans le Mans. Étant allé y passer le carnaval, il se déguisa en sauvage; des enfants se mirent à le poursuivre. Il crut devoir, pour les éviter, se réfugier dans un marais; mais bientôt il se sentit pénétré du plus grand froid. Une lymphe âcre se jeta sur ses nerfs et accourcit sa taille d'un pied, et ses bras et ses jambes à proportion; ainsi qu'il nous l'apprend

lui-même par le portrait qu'il a laissé de sa personne, dans lequel il dit qu'il ressembloit parfaitement à un Z. Ce fut à vingt-sept ans que ce malheur lui arriva, et il vécut jusqu'à l'âge de cinquante-un ans, dans un état de souffrance continuelle qui n'altéra jamais sa gaîté.

Tout le monde sait qu'il épousa mademoiselle Françoise d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon.

Scarron montra dès sa jeunesse un goût décidé pour la littérature, et créa parmi nous le genre burlesque qu'il porta au plus haut degré de perfection. Ses ouvrages les plus estimés sont *le Roman comique* et *le Virgile travesti*. Il a composé un assez grand nombre de comédies.

Jodelet ou *le Maître valet*, comédie en cinq actes en vers, parut pour la première fois en 1645. C'est après *le Menteur*, comédie de Pierre Corneille, la plus ancienne de toutes celles qui sont au répertoire. Sa dernière reprise est du 16 janvier 1780. Préville y fit le plus grand plaisir dans le rôle de Jodelet.

Scarron fit représenter en 1646 *les Boutades du capitan Matamore*, comédie en vers.

Jodelet duelliste, comédie en cinq actes en vers, jouée en 1646. Elle avoit alors pour titre *les*

Trois Dorothées, mais l'auteur le changea en 1651.

L'Héritier ridicule ou *la Dame intéressée*, comédie en cinq actes en vers, fut représentée pour la première fois en 1649.

Don Japhet d'Arménie, comédie en cinq actes en vers, mise au théâtre en 1653, eut un grand succès, et elle en a obtenu à toutes ses reprises.

L'Écolier de Salamanque ou *les Généreux Ennemis*, tragi-comédie en cinq actes en vers, fut donnée en 1654.

Le Gardien de soi-même, comédie en cinq actes en vers, fut jouée en 1655.

Le Marquis ridicule ou *la Comtesse faite à la hâte*, comédie en cinq actes, en vers, est la dernière pièce que cet auteur ait fait représenter. Elle parut en 1656, et eut assez de succès.

Scarron a fait d'autres pièces qui n'ont pas été jouées, et dont pour cette raison nous ne faisons pas mention.

Il mourut à Paris le 1.er octobre 1660.

PERSONNAGES.

DON JUAN D'ALVARADE.
DON LOUIS DE ROCHAS.
DON FERNAND DE ROCHAS.
JODELET, valet de don Juan.
ÉTIENNE, valet de don Louis.
ISABELLE DE ROCHAS, fille de don Fernand.
LUCRÈCE D'ALVARADE, sœur de don Juan.
BÉATRIX, servante d'Isabelle.

La scène est à Madrid.

JODELET,

OU

LE MAITRE VALET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une rue dans laquelle est la maison de don Fernand. Il est nuit.)

SCÈNE I.

JODELET, D. JUAN.

JODELET.

OUI, je n'en doute plus, ou bien vous êtes fou,
Ou le diable d'enfer qui vous casse le cou,
A depuis peu chez vous élu son domicile.
Arriver à telle heure en une telle ville!
Courir toute la nuit sans boire ni manger,
Menacer son valet et le faire enrager!...

D. JUAN.

Taisez-vous, maître sot; cette rue où nous sommes,
Est celle que je cherche.

JODELET.

O le plus fou des hommes!
Et qu'y voulez-vous faire après minuit sonné?
Aller voir don Fernand?

D. JUAN.

Oui, tu l'as deviné;
Je veux dès cette nuit aller voir Isabelle.

JODELET.

Dès cette nuit plutôt vous brouiller la cervelle,
Si cervelle chez vous est encore à brouiller.

D. JUAN.

Si faut-il, Jodelet, te résoudre à veiller:
Quelque las que tu sois, quelque faim qui te tue,
Je ne suis pas d'avis de sortir de la rue,
Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,
Le dussé-je chercher jusques au point du jour.

JODELET.

Ressouviens-toi, mortel, qu'il est tantôt une heure,
Que l'on n'ouvrira point où don Fernand demeure,
Que nous sommes partis ce matin de Burgos,
Que tantôt sur mulets, et tantôt sur chevaux,
Nous avons, vous et moi, grâce à votre hyménée,
Couru comme deux fous le long de la journée,
Et que toute la nuit faire le chat-huant
Est très grande folie au seigneur don Juan.

D. JUAN.

Ressouviens-toi, mortel, qui n'aime que sa gueule,
Que ne vivre ici bas rien que pour elle seule
Est être pis que bête; et donc, ô Jodelet!
Vous n'êtes qu'une bête habillée en valet.

JODELET.

Que je hais les railleurs!

D. JUAN.

Que je hais les ivrognes!

JODELET.

Que je hais les amants et leurs mourantes trognes!

D. JUAN.

Moi, que j'aime Isabelle, et que son seul portrait
Me perce jusqu'au cœur d'un redoutable trait!

JODELET.

Vous êtes donc de ceux qu'une seule peinture
Remplit de feux grégeois, et met à la torture?
Et si monsieur le peintre a bien fait un museau,
S'il s'est heureusement escrimé du pinceau;
S'il vous a fait en toile une adorable idole,
L'original peut être une fort belle folle;
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
De petits os pourris au lieu de belles dents.
Un portrait dira-t-il les défauts de sa taille?
Si son corps est armé d'une jaque de maille?
S'il a quelques égouts, outre les naturels?
Accident très contraire aux appétits charnels;
Enfin, si ce n'est point quelque horrible squelette
Dont les beautés la nuit sont dessous la toilette?
Ma foi! si l'on vous voit de femme mal pourvu,
Puisque vous vous coiffez devant que d'avoir vu,
Vous ne serez pas plaint de beaucoup de personnes.

D. JUAN.

Sais-tu bien, Jodelet, alors que tu raisonnes,
Qu'il n'est pas sous le ciel un plus fâcheux que toi?

JODELET.

Il n'est pas sous le ciel un plus fâché que moi,
Quand il faut à tâtons courir de rue en rue,
Ou dessous un balcon faire le pied de grue.

D. JUAN.

Jodelet?

JODELET.

Don Juan?

D. JUAN.

Sans doute, mon portrait
Envers mon Isabelle aura fait son effet?
J'y suis peint à ravir.

JODELET.

Je sais bien le contraire.

D. JUAN.

Que dis-tu?

JODELET.

Je vous dis qu'il n'a fait que déplaire.

D. JUAN.

D'où diable le sais-tu?

JODELET.

D'où? je le sais fort bien,
Parce qu'au lieu du vôtre elle a reçu le mien.

D. JUAN.

Traître! si tu dis vrai... Mais je crois que tu railles;
J'irai chercher ta vie au fond de tes entrailles.

JODELET.

Venez-la donc chercher, car je ne raille point;
Mais en frappant mon corps, épargnez mon pourpoint.

D. JUAN.

Ne pense pas tourner la chose en raillerie.
Dis, comment l'as-tu fait?

JODELET.

Vous êtes en furie.

D. JUAN.

Oui, j'y suis tout de bon; je n'y fus jamais tant.

JODELET.

Lorsqu'avec bon congé du cardinal Infant,
Et lettres de faveur nous partîmes de Flandre...

D. JUAN.

Eh bien?

JODELET.

Écoutez donc, et vous l'allez apprendre.
Le désir violent de vous voir à Burgos
Vous fit aller bien vite et par monts et par vaux;
Le voyage fut court; mais à notre arrivée,
Un frère mis à mort, une sœur enlevée,
Sans savoir où, par qui, ni pourquoi, ni comment,
Vous pensèrent quasi gâter le jugement.

D. JUAN.

A quel propos, méchant, viens-tu rouvrir ma plaie,
Par le ressouvenir d'une perte trop vraie?
Ah! frère non vengé! sœur qui m'ôtes l'honneur!
Et de ton assassin et de ton suborneur
Je saurai par mon bras si bien me satisfaire,
Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire...
Mais venons au portrait.

JODELET.

J'y vais tant que je puis,
Mais, ma foi, je ne sais quasi plus où j'en suis.
Je ne fais que tirer et rengaîner ma langue;
Car vous interrompez à tout coup ma harangue:
Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit à propos.

D. JUAN.

Que ne racontes-tu la chose en peu de mots?

JODELET.

Je ne puis pas parler tandis qu'un autre cause;

Pour moi, je dis toujours par ordre chaque chose:
Or, pour votre portrait que j'avois oublié...

D. JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille,
Que Fernand de Rochas vous proposa sa fille.
Là-dessus, son portrait qui vous fut apporté,
Vous rendit plus brûlant que le soleil d'été:
Vingt mille écus étoient offerts avec la belle;
Et vous, pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre portrait;
Ainsi vous la frappiez avec son même trait.
Lors à bon chat, bon rat, et la pauvre donzelle
Étoit pour en avoir profondément dans l'aile:
Le stratagème étoit d'amant bien raffiné;
Mais le ciel autrement en avoit ordonné.

D. JUAN.

Enfin, finiras-tu quelque jour ton histoire?

JODELET.

Oui, seigneur; mais il faut vous remettre en mémoire,
Car pour moi je suis las de me ressouvenir.

D. JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir!
J'ai bien ici besoin de patience extrême!

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre peintre même
Me voulut peindre aussi.

D. JUAN.

Poursuis, je le sais bien.

JODELET.

Savez-vous bien aussi qu'il ne m'en coûta rien;
Et que ce bon Flamand est brave homme, ou je meure!

D. JUAN.

Eh bien! crois-tu pouvoir achever dans une heure?
As-tu brûlé, vendu, bu, mangé mon portrait?
L'ai-je encore? l'a-t-elle? enfin, qu'en as-tu fait?

JODELET.

Donnez-vous patience, et vous l'allez apprendre.
Mais retournons chez nous, et laissons-là la Flandre.
Comme j'étois après à vous empaqueter,
(Vous savez que je suis très facile à tenter
Et que le ciel m'a fait curieux de nature.)
Pour votre grand malheur, j'avisai ma peinture,
Celle qu'au Pays-Bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coûtât rien, votre peintre me fit;
Je la mis aussitôt vis à vis de la vôtre,
Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre.
Lors, je ne sais comment le diable s'en mêla,
Ni ne vous puis conter comment se fit cela;
La mienne prit la poste, et la vôtre restée,
Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée.
Mais le temps qui dissipe et chasse les ennuis,
M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,
Je me suis défâché de peur d'être malade.
Vous, si vous me croyez, sans faire d'incartade,
Vous ne songerez plus au mal que j'ai commis;
Puisque c'est par mégarde, il doit être remis:
Voilà la vérité, comme on dit, toute nue.

D. JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornue,
Chien? qu'aura-t-elle dit de ton nez de blaireau,
Infâme?

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau,

Et que si nous étions artisans de nous-mêmes,
On ne verroit partout que des beautés extrêmes;
Qu'un chacun se feroit le nez efféminé,
Et que vous l'avez tel que Dieu vous l'a donné.
Mais que mal à propos peu de chose vous choque,
Si vous pouvez demain lui conter l'équivoque!
Quand elle vous verra brillant comme un Phébus,
Vous me remercierez d'un si plaisant abus.

D. JUAN.

Paix-là, je vois quelqu'un qui saura bien, peut-être,
Où loge don Fernand; va le joindre.

JODELET.

Mon maître...

D. JUAN.

Que veux-tu? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en sait rien.

D. JUAN.

Ah! malheureux poltron! tu mériterois bien
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire...

(*A Étienne.*)
Cavalier?

SCÈNE II.

ÉTIENNE, JODELET, D. JUAN.

ÉTIENNE.

Qui va là?

JODELET.

Soit dit sans vous déplaire,
Où loge don Fernand?

ÉTIENNE.

C'est ici sa maison.

JODELET, *haussant la voix.*

Ah! vraiment pour ce coup mon maître avoit raison.

(*A don Juan.*)

Le beau-père est trouvé, venez vite, son gendre,
Nous n'avons qu'à frapper.

ÉTIENNE, *à part.*

Et moi, je viens d'apprendre,
Que je suis un vrai sot de leur avoir montré
Où mon maître tantôt est en cachette entré,
Et d'où je le tiens prêt de sortir tout-à-l'heure.
Mais j'y veux donner ordre.

D. JUAN, *à Étienne.*

Est-ce ici qu'il demeure?

ÉTIENNE.

Oui; mais il est malade, et n'aime pas le bruit.
Quelles gens êtes-vous?

JODELET.

Nous n'allons que la nuit;
Nous portons à la nuit amitié singulière,
Et serions bien fâchés d'avoir vu la lumière:
Nous sommes de Norwège, un pays vers le nord,
Où maudit d'un chacun est tout homme qui dort.
Pour moi, je ne dors point. Voyez-vous là mon maître?
C'est le plus grand veilleur qui se trouve peut-être.

ÉTIENNE.

Ou plutôt un voleur qui me fera raison,
De m'avoir l'autre jour surpris en trahison.
Oui, je le connois bien, et vous étiez ensemble.

JODELET.

Homme un peu bien colère et bien fou, ce me semble!

Sachez si nous l'étions la moitié tant que vous,
Que de ma blanche main vous auriez mille coups;
(Tirant son épée.)
Et, si vous ne fuyez, que cette mienne lame
N'aura plus de fourreau que celui de votre âme.
(A don Juan.)
Mon maître, avancez-vous; je commence à mollir,
Et sans l'obscurité vous me verriez pâlir.

D. JUAN, *mettant l'épée à la main.*
A moi, rustaud! à moi, que je vous civilise!

ÉTIENNE, *bas.*
Si faut-il, ténébreux, que je vous dépayse.
(Haut.)
A deux cents pas d'ici, quoique vous soyez deux,
Si vous osez me suivre, on s'y battra bien mieux.

D. JUAN.
Oui-da! je vous suivrai.
(Il joint Étienne qui ferraille en reculant, et se sauve.)

SCÈNE III.

D. JUAN, JODELET.

JODELET.
La peste! comme il drille!
J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de soudrille;
Autrement, sans péril, je lui cassois les os.
Foin! je n'aurai jamais poltron plus à propos....
Mais d'où diable est sorti cet autre vilain homme!

SCÈNE IV.

D. LOUIS, D. JUAN, JODELET.

D. LOUIS, *descendant du balcon de la maison de don Fernand, avec une échelle de corde, appelle son valet.*

ÉTIENNE?

JODELET, *à don Louis.*

Qui va là?

D. JUAN, *à Jodelet.*

C'est son valet qu'il nomme;
Celui qui, devant nous, vient de gagner au pied.

D. LOUIS, *à part.*

Ou je me trompe fort, ou je suis épié;
Mais la rumeur ici troubleroit Isabelle,
Et je dois mépriser l'honneur pour l'amour d'elle.
Fuyons, puisqu'il le faut.

(Il se retire.)

SCÈNE V.

D. JUAN, JODELET.

(*Don Juan met l'épée à la main, cherche don Louis, rencontre l'épée nue de Jodelet, qui tombe à terre d'effroi, couché sur le dos, et pare de bas en haut les bottes que pousse son maître.*)

D. JUAN.

DEMEURE, ou *tu es* mort!
Demeure, encore un coup.

JODELET, *parant.*

Diantre! qu'il pousse fort!

D. JUAN.

Dis ton nom, vitement, ou je t'ôte là vie.

JODELET.

Je suis don Jodelet, natif de Ségovie.

D. JUAN.

Au diable le maraud! Et l'homme du balcon?....

JODELET.

Il s'en est envolé léger comme un faucon;
Et moi, sot que je suis, je vidois sa querelle,
Tandis que le poltron enfiloit la venelle.
De deux grands vilains coups que vous m'avez poussés,
J'ai cru mes intestins par deux fois offensés.
Vous êtes un peu prompt; mais, de grâce, mon maître,
On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre?
Vous ne me dites mot.

D. JUAN.

L'as-tu bien entendu?

JODELET.

Oui.

D. JUAN.

J'en suis tout confus.

JODELET.

Et moi tout confondu.

D. JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me semble, un peu l'âme troublée.

D. JUAN.

Oui, je l'ai, Jodelet, et j'en ai du sujet.
Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODELET.

C'est bien fait.

Raisonnons ; aussi-bien j'en ai très grande envie,
Et je ne pense pas, durant toute ma vie,
Avoir été jamais en mes raisons si fort :
Raisonnons donc, mon maître, et raisonnons bien fort.

D. JUAN.

Je suis né dans Burgos, pauvre, mais d'une race
Exempte, jusqu'à moi, de honte et de disgrâce.

JODELET.

Fort bien.

D. JUAN.

À mon retour de la guerre à Burgos,
Je me trouve attaqué de deux différents maux :
Le meurtre de mon frère, et ma sœur enlevée,
(Quoique soigneusement dans l'honneur élevée)
Me causent un chagrin qui n'eut jamais d'égal.

JODELET.

Fort mal, fort mal, fort mal, et quatre fois fort mal !

D. JUAN.

Don Fernand me choisit pour époux d'Isabelle ;
Ton portrait pour le mien est reçu de la belle.

JODELET.

Pas trop mal.

D. JUAN.

Nous traitons cette affaire sans bruit,
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

JODELET.

Un peu mal.

D. JUAN.

Sans songer à me chercher un gîte,
Mon amour droit ici m'amène.

JODELET.

Un peu trop vite.

D. JUAN.

Je rencontre un valet où loge don Fernand,
Qui me fait à dessein querelle d'Allemand,
J'en vois sortir son maître.

JODELET.

Il est vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il est.

D. JUAN.

Mais, de peur de scandale,
Certes il ne vint point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc, le malheureux larron?

D. JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

JODELET.

Fort mal.

D. JUAN.

Et c'est cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raisonnons donc encore.

D. JUAN.

Ah! ne raisonne plus;
Tes sots raisonnements sont ici superflus.
Attends.... Certain conseil que l'amour me suggère
Guérira mes soupçons; c'est en toi que j'espère.
Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet!
Tu passes pour mon maître, et moi pour ton valet:
Ton portrait supposé fait ici des merveilles.

(Jodelet remue la tête.)

Qu'as-tu, cher Jodelet? tu branles les oreilles.

JODELET.

Tous ces déguisements sentent trop le bâton;
J'aime mieux raisonner. Et puis, que diroit-on?
Don Juan est valet, et Jodelet est maître,
Et si, par grand malheur, (car enfin tout peut être)
Votre maîtresse m'aime, et si je l'aime aussi?

D. JUAN.

De celà, Jodelet, ne prends aucun souci;
Le mal sera pour moi. Mais durant cette feinte,
Les trop justes soupçons dont mon âme est atteinte,
Pourront être éclaircis; car, comme Jodelet,
Je ferai confidence avecque ce valet,
Je ferai l'amoureux de la moindre soubrette:
Mes présents ouvriront l'âme la plus secrète.
Toi, mangeant comme un chancre, et buvant comme un trou,
Paré de chaînes d'or comme un roi du Pérou,
Sans prendre aucune part à ma mélancolie....

JODELET.

Je commence à trouver l'invention jolie.

D. JUAN.

Chez le bon don Fernand tu seras régalé;
Et moi, de mes soupçons sans cesse bourrelé,
Je me verrai réduit à te porter envie,
Sans espoir de guérir durant ma triste vie.

JODELET.

Et ne pourrai-je pas, pour mieux représenter
Le seigneur don Juan, quelquefois charpenter
Sur votre noble dos? Bien souvent, ce me semble,
Vous en usez ainsi.

D. JUAN.

Quand nous serons ensemble,
Tout seuls et sans témoins, oui, je te le permets.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

JODELET, *seul.*

POTAGES mitonnés, savoureux entremets,
Bisques, pâtés, ragoûts, enfin, dans mes entrailles
Vous serez digérés ! Et vous, lâches canailles,
Courtisans de Madrid, luisants, polis et beaux,
Nous vous en fournirons des cocus de Burgos.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente un sallon de la maison de don Fernand.)

SCÈNE I.

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Croyez-moi, Béatrix, faites votre paquet,
Sans penser m'éblouir avec votre caquet :
Je ne veux plus de vous.

BÉATRIX.

Eh ! du moins que je sache
Pour quel mal, contre moi, ma maîtresse se fâche ?

ISABELLE.

Vous ne le savez pas ?

BÉATRIX.

Ma foi ! si j'en sais rien,
Ne puissé-je jamais hanter les gens de bien !

ISABELLE.

N'importe, je vous chasse.

BÉATRIX.

Eh bien donc ! patience.
Je n'ai pourtant rien fait contre ma conscience ;
Et je veux, si jamais j'ai contre vous manqué,
Crever comme un boudin que l'on n'a pas piqué.
Tout ce malheur me vient de quelque âme traîtresse,
Et tout mon péché n'est qu'aimer trop ma maîtresse.

Vraiment, l'on dit bien vrai, que toujours les flatteurs
Sont plus crus mille fois que les bons serviteurs.

ISABELLE.

Oui, dame Béatrix, vous êtes innocente!
Il n'est point dans Madrid de meilleure servante!
Vous n'avez point ouvert mon balcon cette nuit?
Vous n'alliez point nuds pieds pour faire moins de bruit?

BÉATRIX.

Hélas! je m'en souviens, c'étoit votre dentelle
Que j'avois mis sécher dessus une ficelle,
Et j'eus peur que la nuit on la prît en ce lieu.

ISABELLE.

Vous ne parlâtes point?

BÉATRIX.

C'est que je priois Dieu.

ISABELLE.

Quoi! si haut?...

BÉATRIX.

Je le fais afin que Dieu m'entende,
Et la dévotion en est beaucoup plus grande.

ISABELLE.

Et l'homme qui sauta de mon balcon en bas,
Étoit-ce ma dentelle?

BÉATRIX.

Ah! ne le croyez pas.

ISABELLE.

Je l'ai vu, Béatrix!

BÉATRIX.

Ah! ma bonne maîtresse!
Il est vrai, don Louis....

ISABELLE.

Ah dieu! ce nom me blesse.
Quoi! ce fut don Louis?

BÉATRIX.

Oui, votre beau cousin.

ISABELLE.

Mon beau cousin, méchante! et pour quel beau dessein
L'aviez-vous introduit, infâme, abominable?

BÉATRIX.

Si c'est un grand péché que d'être charitable,
Vous avez grand sujet de me crier bien fort;
Mais si vous m'écoutiez, je n'aurois pas grand tort.

ISABELLE.

Vous parlerez long-temps avant que je vous croie.

BÉATRIX.

Ne puissiez-vous jamais souffrir que je vous voie,
Si je ne vous dis vrai. Ce fut donc hier au soir
Que le bon don Louis vint ici pour vous voir.
A cause qu'il pleuvoit, je le mis dans la salle:
Ce fut bien malgré moi, car je crains le scandale;
Mais le drôle qu'il est, entra bon gré mal gré.
Tôt après j'entendis cracher sur le degré
Votre père Fernand: vous savez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je sache.
Au bruit de ce crachat don Louis se sauva
Dedans votre balcon, qu'entr'ouvert il trouva:
Je l'enfermois encor lorsque vous arrivâtes;
Avecque le vieillard trop long-temps vous causâtes.
Cependant don Louis le balcon habitoit,
Où de vos longs discours peu content il étoit.
Enfin, quand je vous vis dans le lit assoupie,
Moi qui suis de tout temps encline à l'œuvre pie,

Je l'allai délivrer très charitablement.
Il me dit qu'il vouloit vous parler un moment.
Je dis : *Nescio vos*, et lui chantai goguette,
Disant : allez chercher votre dariolette.
Une autre l'eût servi, car il parloit des mieux,
Et je voyois tomber les larmes de ses yeux;
Mais lorsqu'en me coulant en main quelques pistoles,
Et qu'en me conjurant de ses belles paroles,
En m'appelant mon cœur, ma chère Béatrix,
Il m'eût mis dans le doigt une bague de prix,
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage,
Que je pensai deux fois lui sauter au visage....
Non que tous ses regrets ne me fissent pitié,
Et vraiment je le crois de fort bonne amitié :
Mais dans vos intérêts je ne connois personne :
Brebis partout ailleurs, je suis une lionne;
Et lui, sitôt qu'il vit que ce n'étoit plus jeu,
Que de fine fureur j'avois la face en feu,
Du balcon sans tarder il sauta dans la rue,
Où j'entendis crier, tôt après : *tue, tue!*
Voilà ce grand sujet de mon exclusion,
Et le juste loyer de mon affection.
Il faut bien que je sois fille peu fortunée :
Je fondois mon bonheur dessus votre hyménée;
Et si de don Juan qu'on dit être venu,
Mon zèle à vous servir pouvoit être connu,
Je n'espérois pas moins.

ISABELLE.

Quoi! don Juan encore?
Un homme que je crains, un homme que j'abhorre,
Après un don Louis, m'est par vous allégué!

Prétendez-vous par-là me rendre l'esprit gai ?
Adieu, fille de bien, que plus je ne vous voie.
(Elle sort.)

SCÈNE II.

BÉATRIX, *seule.*

Au diable don Louis ! c'est là que je t'envoie.
Maudit soit le badaud et l'amoureux transi !
Le malheureux qu'il est me cause tout ceci.
Est-il dedans Madrid fille plus malheureuse ?

SCÈNE III.

D. FERNAND, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Qu'avez-vous, Béatrix ? vous faites la pleureuse.

BÉATRIX.

Votre fille me chasse, et si je n'ai rien fait,
Que lui représenter qu'elle doit, en effet,
Agréer don Juan, parce qu'il le mérite,
Et que vous le voulez.

D. FERNAND.

La cause est bien petite
Pour vous mettre dehors, et ma fille a grand tort :
Mais pour vous rajuster je ferai mon effort.
Faites-la moi venir.

(Béatrix sort.)

SCÈNE IV.

D. FERNAND, *seul.*

Souvent mon Isabelle
Et cette Béatrix ont ensemble querelle;
Tantôt c'est pour un mot de travers répondu,
Pour un miroir cassé, pour du blanc répandu :
Souvent aussi ce n'est que pour une vétille;
C'est-à-dire, pour rien.... Mais j'aperçois ma fille.

SCÈNE V.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

Ce n'est pas la saison de chasser des valets,
Quand il ne faut penser qu'à danses et ballets:
Pour moi, tout le premier, je veux faire gambade,
Car j'espère aujourd'hui don Juan d'Alvarade.

ISABELLE.

Espérez, espérez cet agréable époux;
Moi, j'espère la mort moins cruelle que vous.

D. FERNAND.

Je suis donc bien cruel, puisqu'elle est moins cruelle?
Vraiment, notre Isabeau, vous nous la baillez belle!
Ah! que si je croyois mon esprit irrité,
Votre jeune museau se verroit souffleté;
Et si je faisois bien, qu'avec ces deux mains closes,
Je ternirois de lis et fanerois de roses!
Vous voulez volontiers quelque godelureau;
Qui méthodiquement vous lèche le morveau;
Un faiseur de recueils, un débiteur de rimes,
Un de ces libertins qui causent aux Minimes,

Un plisseur de canons, un de ces fainéants
Qui passent tout un jour à nouer des galants,
Ou se faire traîner couché dans un carrosse....
Si je lui faisois plaie, ou du moins une bosse;
Ne ferois-je pas bien? Qu'en dis-tu, ma raison?
Puis-je oublier sa faute, à moins d'être un oison?

(*Isabelle rit.*)

La coquine s'en rit, et je veux qu'elle en pleure;
Et moi, j'en ris aussi, peu s'en faut, ou je meure!
Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en use tout ainsi;
Et parce qu'elle rit, je m'en vais rire aussi.

(*Il rit.*)

Peste! que je suis sot!

ISABELLE.

Je confesse, mon père,
Que vous avez raison de vous mettre en colère;

(*Lui montrant un portrait.*)

Mais confessez aussi, regardant ce tableau,
Affreux au dernier point, bien loin de sembler beau,
Que ma douleur est juste alors qu'elle est extrême,
Et qu'il faut bien qu'il soit la brutalité même,
Le brutal sur lequel ce marmouset est fait.

D. FERNAND, *prenant le portrait.*

Vous jugez donc d'un homme en voyant son portrait?
Souvent un vilain corps loge un noble courage,
Et c'est un grand menteur souvent que le visage.

(*Regardant le portrait.*)

Il est vrai, celui-ci doit se plaindre de l'art,
Et tout y représente un insigne pendard.
Où diable ai-je pêché ce détestable gendre?
Et comment don Fernand a-t-il pu se méprendre?

Je pensois bien avoir trouvé la pie au nid;
Mais pourtant... mais pourtant, beaucoup de gens m'ont dit
Qu'on estime à la cour ce Juan d'Alvarade.

(Lui rendant le portrait.)

Or bien promettez-moi, sans faire de boutade,
Que vous le traiterez partout civilement,
Et moi je vous promets, foi d'homme qui ne ment,
S'il se trouve aussi sot que sa peinture est laide,
A tous ces embarras de donner bon remède...
Mais une dame vient qui ne se veut montrer.
Je voudrois bien savoir qui l'aura fait entrer,
Sans venir demander si nous sommes visibles ?
Les bourreaux de valets sont tous incorrigibles.

SCÈNE VI.

LUCRÈCE *voilée*, D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND, *à Lucrèce.*

MADAME, sans vous voir et sans vous demander
Le nom que vous avez, vous pouvez commander.

LUCRÈCE, *à don Fernand.*

Je n'attendois pas moins d'une âme si civile.
Je viens, ô don Fernand! chez vous chercher asile;
Mais puis-je, sans témoin, vous conter mon malheur?

D. FERNAND, *à Lucrèce.*

(A Isabelle.)

Oui-da. Retirez-vous.

(Isabelle sort.)

SCÈNE VII.

D. FERNAND, LUCRÈCE.

LUCRÈCE, *à part.*

Fais si bien, ma douleur,
Que l'on puisse trouver quelque excuse à mes fautes.
Non, je ne me plains point du repos que tu m'ôtes,
Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,
Que mes yeux ont été de mon crime punis.
Mes yeux, mes traîtres yeux qui reçurent la flamme
Qui noircit mon honneur et me couvre de blâme;
Mes traîtres yeux de qui les criminels plaisirs
Me feront à la fin exhaler en soupirs.
Pleurez donc, ô mes yeux! soupirez, ma poitrine!

D. FERNAND, *à part.*

Parbleu! cette étrangère est de fort bonne mine.

LUCRÈCE, *à don Fernand, se jetant à genoux.*

Et vous, mes foibles bras, embrassez ses genoux.
Vous ne me verrez point lever de devant vous,
Que je n'aie obtenu le secours que j'espère.

D. FERNAND.

Ce style est de roman, et je vous en révère.
(Il la fait relever.)
Ma sotte d'Isabeau n'a jamais lu roman.
Quant est de moi, j'estime Amadis grandement.
(Lucrèce lève son voile.)
Vous n'êtes pas personne à qui rien on refuse;
De refuser aussi personne ne m'accuse.
Croyez donc aisément, tout cela supposé,
Qu'il ne vous sera rien de ma part refusé.

LUCRÈCE.

Il faut donc, ô Fernand! que je vous importune
Du récit de ma race et de mon infortune.
Pour ma race bientôt vous en serez savant;
Car mon père défunt m'a dit assez souvent,
Qu'il avoit avec vous fait amitié dans Rome,
Et qu'il vous connoissoit pour brave gentilhomme.

D. FERNAND.

Ces vers sont de Mairet : je les sais bien par cœur;
Ils sont très à propos, et d'un très bon auteur:
Toujours d'un bon auteur la lecture profite,
Et savoir bien des vers est chose de mérite.

LUCRÈCE.

Burgos est donc la ville où je reçus le jour;
Mais cette ville enfin vit naître mon amour,
Et je dois l'abhorrer, et pour l'un et pour l'autre.
Hélas! fut-il jamais destin pareil au nôtre!
Car ma mère, en travail, quand je naquis, mourut;
Mon père, de regret, quand mon amour parut.
Cruel ressouvenir de ma faute passée,
Quand donnerez-vous trève à ma triste pensée?
Diégo d'Alvarade est le nom qu'il avoit;
Avec beaucoup de soin sa bonté m'élevoit:
Je lui fis espérer beaucoup de mon enfance;
Mais, hélas! ce fut bien une fausse espérance.
Mes deux frères n'étoient pas moins de lui chéris,
Car le ciel les avoit traités en favoris.
Je vivois avec eux contente et fortunée;
Mais que l'amour bientôt changea ma destinée!
Un étranger qui vint aux fêtes de Burgos,
Fit voir en nos tournois qu'il avoit peu d'égaux.

Nous nous vîmes le soir dedans une assemblée:
Je souffris son abord, et j'en fus cajolée,
Ou plutôt mon esprit fut par le sien charmé:
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai.
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent le reste,
Car tout en est honteux, car tout en est funeste,
Puisque mon crime, hélas! un frère me ravit,
Et que d'affliction mon père le suivit.
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma flamme,
(L'amour avoit banni la raison de mon âme)
J'adorois en esprit mon infidèle amant,
Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.
A la fin je vois bien que je suis délaissée.
Je quitte mes parents, et, comme une insensee,
Maudissant mon amour, souhaitant le trépas,
Pour trouver ce méchant j'adresse ici mes pas.
Hélas! il m'avoit dit qu'il me seroit fidèle.
Mais qu'on croit aisément alors qu'on se croit belle,
Et que pour s'assurer d'un cœur comme le sien,
La beauté bien souvent est un foible lien!
J'en suis, ô don Fernand, un exemple effroyable;
Car pour avoir cru trop un tigre impitoyable,
Qui me prit par les yeux et triompha de moi,
Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi,
Je me vois devant vous comme une forcenée,
Maudissant mille fois le jour sa destinée.
Hélas! que contre moi le ciel est irrité,
Puisque tout mon espoir n'est qu'un nom aposté,
Et qu'avec cet espoir justement je m'étonne,
Quand je vois que ce nom n'est connu de personne!
Cependant il est vrai qu'il habite ces lieux,
L'ingrat! car l'autre jour il parut à mes yeux;

Mais je ne le pus joindre, et je n'ai pu connoître,
Par un nom qu'il n'a pas, la demeure d'un traître
Que le ciel à mes yeux ne devroit plus cacher,
Si les pleurs avoient pu jusqu'ici le toucher.
Mais je m'adresse à vous comme au dernier remède:
Pour trouver cet ingrat, je demande votre aide.
Je sais bien, vu le rang qu'en ces lieux vous tenez,
Qu'il me fera raison si vous l'entreprenez:
Je n'alléguerai point mon père et sa mémoire;
Je veux vous conjurer par votre seule gloire,
Et sans vous obliger d'un langage flatteur.

D. FERNAND.

Pour faire court, je suis votre humble serviteur,
Et l'ai toujours été de monsieur votre père;
Il me faisoit l'honneur de m'appeler son frère:
Quant à vous, disposez de tout ce que je puis;
Ma fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, D. FERNAND, LUCRÈCE.

BÉATRIX.

Monsieur votre neveu demande avec instance
De vous entretenir pour chose d'importance.

D. FERNAND, *à Lucrèce.*

Madame, je reviens à vous dans un moment...
Béatrix, menez-la dans mon appartement,
Et qu'on fasse venir mon neveu tout à l'heure.

(Lucrèce et Béatrix sortent.)

SCÈNE IX.

D. FERNAND, *seul.*

CETTE femme est la sœur de mon gendre, ou je meure !
Il me faut pressentir s'il voudra bien la voir ;
Nous ne laisserons pas, de tout notre pouvoir,
De chercher son amant et la tirer de peine.

SCÈNE X.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. FERNAND.

Eh bien ! cher don Louis, quelle affaire vous mène ?
En quoi puis-je servir un si brave neveu ?

D. LOUIS, *tenant un billet.*

Monsieur, un mien ami m'a mandé depuis peu
Que j'avois sur les bras une grande querelle :
Je sais bien pour chercher un conseiller fidèle,
Puisqu'il est question d'honneur et de combats,
Que m'adressant à vous, je ne me trompe pas.

D. FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un autre
Qui vous chérisse plus, et qui soit autant vôtre ;
Jusques au dégaîner je vous le montrerai.
Est-ce par ce billet ?...

D. LOUIS.

Oui, je vous le lirai.

D. FERNAND.

Lisez donc : aussi-bien j'ai perdu mes lunettes,
Et n'est pas trop aisé d'en recouvrer de nettes.

D. LOUIS *lit le billet.*

« Le jeune frère de celui
« Que vous avez tué, pour quelques amourettes
« Part de ce pays aujourd'hui,
« Pour aller en cour où vous êtes:
« Je ne sais pas pour quel sujet;
« Mais je sais bien que vous l'écrire,
« Pour éviter pareil accident, ou bien pire,
« Est à moi fort bien fait.
« D. PEDRO OSORIO. »

D. FERNAND.

Où fut-ce?

D. LOUIS.

Dans Burgos.

D. FERNAND.

Etoit-ce un cavalier?

D. LOUIS.

Oui, de mes grands amis.

D. FERNAND.

En combat singulier?

D. LOUIS.

Non, ce fut par mégarde, et durant la nuit noire.

D. FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette histoire.

D. LOUIS.

Vous allez tout savoir.

D. FERNAND.

S'entend, en peu de mots.

D. LOUIS.

Vous vous souvenez bien des fêtes de Burgos,
Pour le premier enfant qu'eut la grande Isabelle,
Des royales vertus le plus parfait modèle?

Un ami qui faisoit trop d'estime de moi,
M'invita de venir à ce fameux tournoi,
Pour montrer avec lui notre valeur commune.
Là, contre six taureaux j'eus assez de fortune :
Dans les autres combats j'eus un bonheur égal.
Le soir, il me mena voir les dames au bal.
Une beauté m'y prit, et je la pris de même.
Dans ce commencement j'eus un bonheur extrême.
Hélas! ce grand bonheur à la fin se trouva
Un des plus grands malheurs qui jamais m'arriva.
Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle :
Si je lui plaisois fort, je la trouvois fort belle;
Et certes je l'aimois aussi sincèrement
Que peut jamais aimer un véritable amant.
Pour faire court, un soir que nous étions ensemble,
J'entends rompre la porte et je la vois qui tremble;
Je me lève et je mets mon épée à la main :
Elle prend la chandelle, et la souffle soudain.
La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on me blesse.
Sans voir, je pousse, pare; et, plus d'heur que d'adresse,
J'en fais d'abord choir un blessé mortellement;
Puis dans l'obscurité je m'échappe aisément.
Hélas! le jour d'après quelle fut ma tristesse,
Quand le mort se trouva frère de ma maîtresse!
Et de plus, ô malheur dur à mon souvenir!
Ce même intime ami qui m'avoit fait venir!
Comment ne sus-je point que cette pauvre amante,
Depuis deux ou trois mois logeoit chez une tante?
Comment ne sûmes-nous, devant ce triste jour,
Moi, qu'il eût une sœur, ou lui, moi de l'amour?
Mais c'est vous ennuyer d'une plainte inutile.
Ayant toujours celé mon nom en cette ville,

J'en sortis aisément sans être soupçonné.
C'est à vous qui voyez l'avis qu'on m'a donné,
Et qu'en cet embarras quasi tout m'est contraire,
De me dire en ami tout ce que j'y dois faire.
Je sais bien, si je veux des conseils sur ce point,
Qu'aucun ne peut donner ce que vous n'avez point;
Que mon homme est ici, je n'en fais point de doute,
Qu'il tâche à me trouver l'apparence *y est* toute.
Je ne puis le *fuir* sans grande lâcheté;
Je ne puis le tuer aussi sans cruauté;
Je ne puis l'inviter à se battre sans crime,
Et tout menace ici ma vie et mon estime....
Mais on frappe à la porte.

D. FERNAND.

Et même rudement.
Eh! qui diable ose ainsi heurter insolemment?

SCÈNE XI.

BÉATRIX, D. FERNAND, D. LOUIS.

BÉATRIX, *à don Fernand.*

Mon maître, cent écus pour si bonne nouvelle,
Et qu'on fasse venir ma maîtresse Isabelle.
Votre gendre est là-bas, beau, poli, frais tondu,
Poudré, frisé, paré, riant comme un perdu,
Et couvert de bijoux comme un roi de la Chine.

D. LOUIS, *à don Fernand.*

Vous avez donc ainsi marié ma cousine,
Sans qu'on en ait rien su? Vous étiez bien pressé!

D. FERNAND, *à don Louis.*

Oui.

D. LOUIS, *à part.*

Hélas ! que ce mot m'a rudement blessé !

D. FERNAND.

Béatrix, vitement, que ma fille s'ajuste :
Va donc vite.

BÉATRIX.

J'y cours.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. LOUIS, *à part.*

Que le ciel est injuste !

D. FERNAND, *à part.*

Ah ! vraiment mon esprit n'est pas mal partagé !
Mon neveu l'agresseur ! mon gendre l'outragé !
Comment donc garantir ma maison de carnage ?

SCÈNE XIII.

D. FERNAND, ISABELLE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Ah ! ma fille, approchez.

D. LOUIS, *à part.*

Que de bon cœur j'enrage !

D. FERNAND.

Allons le recevoir.

ISABELLE, *à part.*

Ou plutôt à la mort.

SCÈNE XIV.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND, D. LOUIS, BÉATRIX.

(*Don Juan est habillé en valet, et Jodelet en maître.*)

JODELET, *suivi de don Juan.*

Cette chambre est fort belle, et je m'y plairai fort.

ISABELLE, *à part.*

Oh! qu'il étoit bien peint!

D. JUAN, *à part.*

Oh! qu'elle étoit bien peinte!

JODELET, *s'entre-taillant avec un des éperons.*

Ce maudit éperon m'a blessé d'une atteinte.

D. FERNAND, *à Jodelet.*

Soyez le bien-venu, monseigneur don Juan.

D. JUAN, *bas, à Jodelet.*

Réponds....

JODELET, *bas, à don Juan.*

Le beau-père a de l'air d'un chat-huant....

(*A don Fernand.*)

Et vous, le bien-trouvé.

ISABELLE, *à part.*

L'agréable figure!

JODELET, *à don Juan.*

Quoi! toujours ce vieillard? ô le mauvais augure!
Je m'en veux delivrer; il me tient trop long-temps.

D. FERNAND, *à part.*

Mon gendre n'est pas sage, il parle entre ses dents.

JODELET, *à don Fernand.*

Vous servez donc toujours d'écran à votre fille?

D. JUAN, *bas, à Jodelet.*

Que dis-tu, malheureux?

D. LOUIS, *à part.*

La demande est civile!

JODELET.

Maudit soit le fâcheux!

ISABELLE.

De quoi donc parle-t-il?

JODELET.

Ne puis-je point de face, ou du moins de profil,
Vous guigner un moment, ô charmante Isabelle?....
De grâce, don Fernand, que l'on m'approche d'elle!
Ou du moins qu'on m'en montre ou jambe, ou bras, ou main.

D. FERNAND, *à part.*

Ma fille avoit raison, mon gendre est un vilain.

JODELET.

O Dieu! qu'en ce pays on est chiche d'épouse!
Ailleurs, j'aurois déja des baisers plus de douze.
(Il tire rudement par le bras don Fernand, et se met entre lui et Isabelle.)
Parbleu! je la verrai, dussé-je être indiscret.

D. FERNAND.

O Dieu! qu'il m'a fait mal!

JODELET.

Je vous pousse à regret;
Mais je suis amoureux, équitable beau-père.
(A Isabelle.)
Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'espère!
Vous me voyez ausi; mais pourrai-je savoir
Si vous prenez grand goût en l'honneur de me voir?

D. LOUIS, *à part.*

C'est fort bien débuter.

D. FERNAND, *à part.*

O l'impertinent gendre!

JODELET.

Ils *rient* tous, ma foi! *rient*-ils de m'entendre?
Est-ce que j'ai tenu quelque propos de fat?
(*A don Juan.*)
Jodelet, on n'est pas chez nous si délicat.
Si je ne suis assis, j'en lâcherai bien d'autres.
Là! seigneur don Fernand, faites venir des vôtres :
Vous êtes mal servi; mais j'y mettrai la main.

D. FERNAND, *à part.*

Mon gendre, encore un coup, n'est, ma foi! qu'un vilain.
(*Haut.*)
Béatrix, vitement, que l'on apporte un siège.
(*Don Fernand, Jodelet et Isabelle s'asseyent. On présente un siége à don Louis, qui ne s'assied pas.*)

JODELET, *à Isabelle.*

Dites-moi, ma maîtresse, avez-vous bien du liège?
Si vous n'en avez point, vous êtes, sur ma foi!
D'une fort belle taille, et digne d'être à moi.

D. LOUIS, *à part.*

Le joli compliment!

JODELET.

Ce jouvenceau qui cause,
Dites-moi, mon soleil, vous est-il quelque chose?
Ou si c'est un plaisant?

ISABELLE.

C'est mon cousin germain.

D. FERNAND, *à part.*

Pour la troisième fois, mon gendre est un vilain.

D. JUAN, *à part.*

Ce beau cousin germain tous mes soupçons réveille.

JODELET.

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-oreille?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans :
Hier je rompis le mien en m'écurant les dents....
Quoi! vous riez encore?

D. LOUIS, *à Isabelle.*

A propos, ma cousine,
Vous ne contentez point monsieur touchant sa mine;
Il vous a dit tantôt qu'il désiroit savoir
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le voir.

ISABELLE, *à don Louis.*

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,
Et je ne pense pas qu'il trouve son semblable,
Et de corps et d'esprit.

JODELET.

Chacun en dit autant.
Mais les vingt mille écus, est-ce en argent comptant?
Éclaircissez-nous-en, et vidons cette affaire.

D. LOUIS.

Quoi! seigneur don Juan, vous êtes mercenaire?

JODELET.

Tous ceux qui le croiront seront de vrais badauds,
Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

D. LOUIS.

Dans les Alvarados!.... N'aviez-vous pas un frère?

JODELET.

Oui, qu'un lâche assassin occit, mais par derrière.

D. JUAN, *à don Louis.*

Si don Juan savoit quel est cet assassin,
Il iroit lui manger le cœur dedans le sein.
S'il faut qu'entre mes mains ce détestable tombe,
Le moindre de ses maux est celui de la tombe.

Je le déchirerois, le traître ! à belles-dents :
Je l'irois affronter entre cent feux ardents.
Mais il tue en voleur, et se cache de même.

D. LOUIS, *à part.*

Vraiment de ce valet l'impudence est extrême !
(*A don Juan.*)
Quelqu'un m'a dit pourtant...

D. JUAN.

Et que vous a-t-on dit ?

D. LOUIS.

Que ce fut par malheur....

D. JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit :
Ce fut en trahison.

D. LOUIS, *à don Fernand.*

Vous voyez son audace.

ISABELLE, *à part.*

Qu'avecque sa fureur il conserve de grâce !

D. LOUIS, *à don Juan.*

Vous vous émancipez.

JODELET, *à don Louis.*

Il n'as pas le cœur bas.

D. LOUIS.

Je vous trouverai bien.

D. JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

D. LOUIS.

Si ce n'étoit le lieu, je vous ferois bien taire.

JODELET.

Mon valet est vaillant, et quasi téméraire.

D. LOUIS.

Quoi ! mon oncle, un valet ?

D. FERNAND.

Eh! mon dieu, qu'est-ceci?
Le beau commencement de noces!

JODELET, *à Isabelle.*

Mon souci,
Laissons-les quereller, et disons des sornettes;
Ou bien, si vous vouliez prendre vos castagnettes,
Le plaisir seroit grand.

D. FERNAND, *à Jodelet.*

Oui, c'en est la saison;
Vous n'avez pas encor visité la maison :
Prenez, monsieur, ma fille.... Ouvrez la galerie
(*À don Louis.*)
Vitement, Béatrix.... Mon neveu, je vous prie....
Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous?

JODELET, *donnant la main à Isabelle.*

Je suis sans compliment.

D. FERNAND, *à Jodelet.*

C'est fort bien fait à vous.

SCÈNE XV.

D. JUAN, *seul.*

Enfin, dans mes soupçons je vois quelque lumière;
Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frère;
Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente sœur;
Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur;
Avec ce beau cousin, je n'ai plus qu'à me prendre :
C'est l'homme du balcon, l'on vient de me l'apprendre.
J'ai su de son valet tirer les vers du nez;
Je saurai bien encore, amants bien fortunés,

Si vous faites de moi les moindres railleries,
Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,
Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer,
Et même vous haïr au lieu de vous aimer,
Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,
Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

D. LOUIS, ÉTIENNE.

D. LOUIS.

Ne m'importune plus ; le sort en est jeté.

ÉTIENNE.

Vraiment ce don Juan est par vous bien traité !
Vous avez abusé sa sœur, tué son frère ;
Vous prétendez encore en sa femme ?

D. LOUIS.

J'espère
En ma persévérance, en Béatrix, en toi,
En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi ;
J'espère en don Juan, en sa mine importune,
Et plus que tout cela, j'espère en la fortune....
Bon ! voici Béatrix.

SCÈNE II.

BÉATRIX, ÉTIENNE, D. LOUIS.

BÉATRIX.

Ah ! monsieur, est-ce vous ?

ÉTIENNE.

Non, c'est le grand Mogol.

BÉATRIX.

Tout beau ! roi de filous !
Je parle à votre maître.

D. LOUIS.

Eh bien ! que fait le gendre ?

BÉATRIX.

Vous parlez d'un sujet où l'on peut bien s'étendre.
Ce beau jeune seigneur, tantôt qu'on a dîné,
A mangé comme un diable, et s'est déboutonné ;
Puis dans un cabinet, qui joint la vieille salle,
S'est couché de son long sur une natte sale.
Un peu de temps après il s'est mis à ronfler :
Je n'ai jamais ouï cheval mieux renifler,
Toute la vitre en tremble, et les verres s'en cassent.
Mais si je vous disois les choses qui se passent....

D. LOUIS.

Ma pauvre Béatrix !

BÉATRIX.

Mon pauvre don Louis !

D. LOUIS.

C'est de toi que je tiens le bien dont je jouis.

BÉATRIX.

J'en dis autant de vous ; mais ce n'est qu'en promesse.
N'importe, ce n'est pas le gain qui m'intéresse.

D. LOUIS.

Ah ! non, je veux mourir ! Demande à ce valet
Si je n'ai pas laissé mon or sous mon chevet ?
Mais je reçois demain quatre ou cinq cents pistoles.

BÉATRIX.

Bien, bien. Écoutez donc la chose en trois paroles ;
J'ai hâte. Don Fernand votre oncle est enragé,
Et voudroit de bon cœur se voir bien dégagé.
Votre chère Isabelle également enrage,
Jusque-là qu'elle en a soufflété son visage.

Le temps est, ou jamais, de jouer votre jeu :
Il faut battre le fer, tandis qu'il est au feu ;
Et si vous ne savez bien pêcher en eau trouble,
Je ne donnerai pas de votre affaire un double.
Tâchez donc de la voir et de l'entretenir ;
Promettez comme quand on ne veut pas tenir ;
Employez hardiment votre meilleure prose ;
N'oubliez pas le lis, n'oubliez pas la rose ;
Dites-lui bien qu'elle est l'objet de tous vos vœux ;
Pleurez et soupirez, arrachez des cheveux ;
Puis sur vos grands chevaux monté comme un Saint-George,
Dites que pour bien moins on se coupe la gorge,
Que don Juan n'a pas encor ce qu'il prétend,
Qu'en tout cas vous savez fort bien comme on se pend.
Si l'insolent vous nuit, reprenez le modeste ;
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la peste.
Ne vous étonnez point : elle fera beau bruit ;
Mais vous savez qu'on perd le combat quand on fuit.
Or, si vous en tirez la moindre lacrymule,
Je vous donne gagné, foi de Béatricule !....
Vous riez, don Louis, de ce diminutif ?
Dame ! nous en usons et du superlatif.
Un certain jeune auteur, qui tâche de me plaire,
Quand je vais visiter mon cousin le libraire,
M'apprend tous ces grands mots... Mais adieu, je m'enfuis ;
J'ai causé trop long-temps, maudite que je suis !
Car voici ma maîtresse et son père avec elle.
(*D. Louis se cache.*) (*A Étienne.*)
Cachez-vous en ce coin.... Et vous, Jean de Nivelle,
Sauvez-vous vitement.

ÉTIENNE.

Adieu donc, faux teston !

BÉATRIX, *le poussant par les épaules, et sortant avec lui.*

Je te hâterai bien, si je prends un bâton.

SCÈNE III.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

PLUTOT mourir cent fois que fausser ma parole!

ISABELLE.

Mais mon père.....

D. FERNAND.

Mais quoi! vous êtes une folle :
Tout ce que vous pouvez seulement espérer,
Est que je pourrai bien vos noces différer;
Car a-t-on vu jamais affaire plus mêlée?
Ma foi! j'en ai quasi la cervelle fêlée.
Mon gendre est offensé; je le dois être aussi.
Si c'est par mon neveu, que dois-je faire ici?
Dois-je abandonner l'un, pour me joindre avec l'autre?
Ventre de moi! partout il y va bien du nôtre!
L'un me tient par le sang, et l'autre par l'honneur,
Et j'ai besoin ici d'un extrême bonheur.

ISABELLE.

Quoi! ce fut don Louis qui lui tua son frère?

D. FERNAND.

Oui, ce fut don Louis; et, ce qui désespère,
La sœur de don Juan m'implore contre lui.
Lui puis-je honnêtement refuser mon appui?
Aujourd'hui mon neveu m'est venu tout de même
Dire qu'il a besoin de ma prudence extrême,
Contre un homme qu'il a doublement offensé;
Et cet homme est mon gendre. Et moi, pauvre insensé!

Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau gendre,
Je ne sais quel parti je dois laisser ou prendre.
Oui, ma foi ! j'en suis fou, si jamais je le fus.
Adieu. Je vais tâter mon gendre là-dessus.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ISABELLE, *seule.*

Et moi, je vais pleurer ma triste destinée :
O ciel ! à quel brutal m'avez-vous condamnée ?
N'étoit-ce pas assez de cette aversion,
Sans me troubler encor d'une autre passion ?
Oui, ciel ! c'étoit assez, pour être malheureuse,
Mais vous voulez encor que je sois amoureuse.
Ah ! c'est trop me haïr que de me faire aimer
Un que je n'oserois à moi-même nommer....
Toi qui n'es pas pour moi, faut-il que je t'adore ?
Et toi pour qui je suis, faut-il que je t'abhorre,
Et qu'un troisième mal à ces deux maux soit joint ?
Ce don Louis, qui m'aime, et que je n'aime point....
Oui, bien loin de t'aimer, je te hais, misérable....
Mais si ton mal est grand, le mien est effroyable.
Laisse, laisse-moi donc, importun don Louis ;
Regarde, au prix de moi, de quel heur tu jouis :
Tu n'es que trop vengé de la pauvre Isabelle,
Toi qui peux sans rougir te dire amoureux d'elle,
Toi qui peux sans rougir lui découvrir ton feu ;
Et tu te plains encor comme si c'étoit peu !
Va, va, console-toi : ma fortune est bien pire,
Car j'aime, malheureuse ! et je n'ose le dire ;

Et, de plus, je te hais : j'ai ce mal plus que toi;
Et, de plus, don Juan sera maître de moi.
Ainsi je hais, je crains, et je suis amoureuse.
Avec ces passions, puis-je être bien heureuse?
Hélas! de tous ces maux qui me délivrera?

SCÈNE V.

D. LOUIS, ISABELLE.

D. LOUIS, *sortant de l'endroit où il étoit caché.*
Moi, charmante Isabelle, et quand il vous plaira :
Oui, de ce don Juan vous serez dégagée,
Puisqu'envers don Louis votre humeur est changée;
Puisque de don Louis, autrefois méprisé,
Le violent amour se voit favorisé :
Commandez donc, madame, et bientôt cette épée
Dans le sang odieux de don Juan trempée,
Vous fera confesser, devant la fin du jour,
Que rien n'étoit égal à vous que mon amour.

ISABELLE.
O Dieu! me proposer des crimes de la sorte!
Sors d'ici, malheureux! sors devant que je sorte
D'une indigne pitié que presque malgré moi
Même nom, même sang me font avoir pour toi.
Et comment m'aimes-tu, si tu me crois capable
D'écouter seulement un dessein si coupable?
Ah! ne te flatte point dedans ta passion;
Tu ne seras jamais que mon aversion.
Va, va-t'en à Burgos faire des perfidies;
Va, va-t'en à Burgos jouer tes tragédies :
Vas-y tromper la sœur, et tuer le germain,
Et me laisse en repos, exécrable inhumain!

Assez grands sont les maux de la pauvre Isabelle,
Sans tâcher de la rendre encore criminelle!

D. LOUIS.

Ah! si jamais....

ISABELLE.

Tais-toi, le plus noir des esprits!
Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

SCÈNE VI.

BÉATRIX, D. LOUIS, ISABELLE.

BÉATRIX.

Ah! mon Dieu! parlez bas; don Fernand et le gendre
Sont dessus l'escalier : ils vous pourroient entendre.
Je ne vois pas comment avec facilité
Don Louis sortira, car, de l'autre côté,
Son suffisant valet, avec sa bonne mine,
Dans la chambre prochaine a, je crois, pris racine.

ISABELLE.

Et que ferons-nous donc?

D. LOUIS.

Si j'osois....

ISABELLE.

Laisse-moi.

D. LOUIS.

Si ce valet fâcheux....

ISABELLE.

Il l'est bien moins que toi....
Béatrix.

BÉATRIX.

Par ma foi! je tremble en chaque membre.
Si vous vouliez pourtant le mettre en votre chambre....

ISABELLE.

Où tu voudras; pourvu qu'il soit loin de mes yeux.

(Béatrix fait entrer don Louis dans la chambre d'Isabelle.)

SCÈNE VII.

BÉATRIX, ISABELLE.

BÉATRIX.

METTEZ-VOUS donc un peu dessus le sérieux,
Et m'appelez bien haut effrontée, impudente!

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, ISABELLE, D. FERNAND; JODELET ET D. JUAN, *dans le fond du théâtre.*

ISABELLE, *bas, à Béatrix.*

J'ENTENDS bien : cet avis n'est pas d'une imprudente;
Car j'ai haussé la voix d'une étrange façon.
(Haut.)
Vraiment, vous me donnez une belle leçon!
Êtes-vous une folle, ou ne suis-je pas sage,
Que vous m'osez tenir un si hardi langage?
Don Juan n'est pas beau, don Juan vous déplaît;
Laissez-là don Juan, je l'aime comme il est.
Ah! vraiment, Béatrix la sotte, si mon père
Apprend ce bel avis....

D. FERNAND, *s'approchant, à Isabelle.*

Vous êtes en colère?

ISABELLE.

C'est pour certain bijou qu'on m'a pris ou perdu.

JODELET, *s'approchant, à Isabelle.*

Non, non, à d'autres! non, j'ai le tout entendu.
(A Béatrix.)
Vous ne m'aimez donc pas, madame la traîtresse!
Et vous me desservez auprès de ma maîtresse?
Ah! louve! ah! porque! ah! chienne! ah! braque! ah! loup!
Puisses-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou!
Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse!
Qu'avec ses trois gosiers Cerbérus t'engloutisse!
Le grand chien Cerbérus, Cerbérus le grand chien,
Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien.

D. FERNAND, *à Béatrix.*

Retirez-vous d'ici, sotte, mal-avisée!

JODELET.

Ne vous en servez plus; ce n'est qu'une rusée :
Je la garantis telle.

D. FERNAND, *à part.*

O Dieu! je meurs de peur
Que ce maître brutal n'aille trouver sa sœur :
Il faut le mettre aux mains avecque sa maîtresse....
(A Jodelet.)
Je vous quitte un moment pour affaire qui presse.
Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.

Bien, bien; allez-vous-en.

(Don Fernand sort.)

SCÈNE IX.

D. JUAN, JODELET *assis*, ISABELLE *assise*, BÉATRIX.

JODELET, *à Isabelle.*

En dépit des jaloux,
Ne pourrai-je savoir, ô beauté succulente!
Que j'aime autant qu'un oncle, et bien plus qu'une tante,
Comment dans votre cœur don Juan est logé?
Je n'ai pu le savoir, et j'en suis enragé.

ISABELLE.

Pour vous dire la chose avec toute franchise,
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour éprise:
Je n'avois dans l'esprit que de l'aversion;
Le dédain seulement étoit ma passion.
Mais, hélas! croyez-moi, depuis votre venue,
La flamme de l'amour m'est seulement connue;
Et bien que mon amour, à nul autre second,
Doive se réjouir quand le vôtre y répond,
Au contraire, je suis dans une peine extrême
De voir que vous m'aimez, et qu'il faille que j'aime:
Car votre amour du mien ne peut être le prix,
Encore que par vous mon cœur se trouve pris;
Bien qu'à vous et chez vous est tout ce que j'adore,
Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que j'abhorre.

JODELET.

Ma foi! j'entends bien peu ce discours raffiné:
Je connois seulement qu'il est passionné.
Où diable prenez-vous tant de philosophie?

ISABELLE.

Il faut bien envers vous que je me justifie.

Vous doutez de ma flamme? oui, j'aime, encore un coup:
Ce que j'aime est à vous, et je l'aime beaucoup.
Alors qu'en vous voyant, j'aperçois tout ensemble
L'objet de mon amour, et je brûle et je tremble;
Je brûle de désir, et je tremble de peur :
Vous causez à la fois ma joie et ma douleur.
Fut-il jamais un mal plus étrange et plus rare?
Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare;
Et si je le disois, au lieu de m'alléger,
Au lieu de me guérir, je serois en danger.
Et quand, sans découvrir ou bien cacher ma flamme,
Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'âme,
En ce déguisement je trouve un sort égal,
C'est-à-dire, partout je n'ai rien que du mal.

JODELET.

J'entends encore moins ce discours-ci que l'autre.

(À part.)

Je connois seulement que l'amour la rend nôtre;
Que la pauvrette brûle à notre intention,
Car elle me lorgnoit avec attention.

(Haut.)

Depuis que je vous vis, bel ange tutélaire....

(À part.)

Parbleu! pour achever je ne sais comment faire.
Approchez, mon valet, faites pour moi l'amour;
Puis après je viendrai la reprendre à mon tour.

D. JUAN.

Mais, monsieur....

JODELET.

Mais, faquin! vous voudriez peut-être
Me donner des conseils. Suis-je pas votre maître?

Et qui sait mieux que vous le bien que je lui veux ?
Et qui pourra donc mieux lui faire savoir, gueux ?

D. JUAN, *s'asseyant à côté d'Isabelle.*

Madame, j'obéis, puisqu'on me le commande.

JODELET.

Qu'il a peur de faillir avec sa houpelande !
Çà radoucissez-vous, sans faire le railleur ;
Faites bien les doux yeux, et donnez du meilleur.
Je m'en vais cependant faire auprès de la porte
Quelques réflexions sur chose qui m'importe.

(Don Juan et Isabelle se parlent bas.)

BÉATRIX, *à part.*

Comment pourrai-je donc tirer hors de son trou
Ce maudit don Louis ? Malepeste du fou !

JODELET, *à part.*

Mais n'est-ce point aussi madame son étoile
Qui la pousse sur nous, comme on dit, à plein voile ?
La fortune, ma foi ! s'iroit rire de moi,
Si, m'offrant tel bonheur, je ne vous l'empaumoi :
Mon maître, que sait-on, peut en être bien aise ;
Mais s'il arrive aussi que cela lui déplaise....
Prenons l'occasion, au péril d'un affront,
Par le fin beau toupet qu'elle a dessus le front :
Par derrière elle est chauve, et ressemble une gogue ;
Mais qui l'eût jamais dit qu'un visage de dogue
Pût donner de l'amour ? il faut en profiter ;
Et quand nous serons seuls je prétends la tenter.
Rêvons un peu dessus cette présente affaire.

(A don Juan.)

Mon valet, vous a-t-on mis là pour ne rien faire ?
Vous parlez à l'oreille : ah ! vraiment, maître sot !
Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot.

D. JUAN.

J'ai cru que parlant haut, je pourrois vous distraire.

JODELET.

Non, non, parlez tout haut, si vous voulez me plaire.

D. JUAN, *à Isabelle.*

Je m'en vais donc vous dire ici ma passion ;
Mais tout ce que je fais n'est rien que fiction.
Je ne suis pas ici ce que je devrois être,
Et ce n'est pas ainsi que j'y devrois paroître.
Lorsque je m'imagine, objet charmant et doux,
Le bien qu'aura celui qui sera votre époux,
Mon âme, je l'avoue, est de frayeur saisie ;
En un mot, je me sens épris de jalousie.
C'est assez vous montrer que j'aime avec excès,
Mais qui m'assurera d'avoir un bon succès ?

JODELET.

Otez-vous vitement, je tiens une pensée
(*A Isabelle.*)
Qui vaut son pesant d'or.... Si mon âme insensée,
Tout ainsi que la mer a son flux et reflux,
Pouvoit s'émanciper.... Ah ! je ne la tiens plus ;
Elle m'est échappée.... Adorable Isabelle !
Le plaisir que je prends, en vous voyant si belle,
M'a séché la mémoire et troublé les esprits....
Ou bien plutôt c'est toi, maudite Béatrix !
Qui me porte guignon. Allons vite, qu'on gille !
(*A don Juan.*)
Vous aussi, mon valet, qui faites tant l'habile ;
Qu'on me laisse ici seul.

ISABELLE.

Quoi ! seul ? qu'en diroit-on ?

JODELET.

Et qui peut en parler, si je le trouve bon?

ISABELLE.

Au moins que Béatrix....

JODELET.

Je n'en veux point démordre.

(Il fait sortir Béatrix.)

SCÈNE X

D. JUAN, JODELET, ISABELLE.

JODELET, *à Isabelle.*

Vous ne pouvez faillir, puisque c'est par mon ordre;
Puis, je n'ai pas encor visité le balcon.
Allons y prendre l'air : on dit qu'il y fait bon.

ISABELLE.

Oui, principalement lorsque quelque vent souffle.

D. JUAN, *à part.*

Quel diable de dessein peut avoir ce maroufle?
Je le veux observer.

(Il se retire et se cache.)

SCÈNE XI.

JODELET, ISABELLE.

JODELET.

Allons donc, mon souci.

ISABELLE.

Vous me dispenserez; je ne bouge d'ici.

JODELET.

Oui! vous ne bougerez. Ah! c'est trop de mystère;
Savez-vous que je suis un homme très colère?
Çà donc, vite, qu'on vienne.

(Il veut la contraindre à le suivre.)

ISABELLE.

O Dieu ! quel insolent !
Quoi ! me tirer ainsi d'un effort violent ?
Et je puis vivre encore ? ô fortune cruelle !
Faut-il que ce brutal trouve que je suis belle,
Et que, pour éviter le péril que je cours,
Le trépas soit le seul qui m'offre son secours ?

JODELET.

Ah ! ma reine, de grâce....

ISABELLE.

O le dernier des hommes !
Sache, si ce n'étoit les termes où nous sommes,
Que je t'arracherois et le cœur et les yeux,
Et qu'avec ces deux mains....

JODELET.

Mais plutôt faites mieux ;
Souffrez que je les baise.

ISABELLE.

Ah ! je suis enragée !...
Quoi ! je n'étois donc pas déjà trop outragée !
Laissons-là ce brutal.

(Elle s'échappe de ses mains et se sauve.)

SCÈNE XII.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN, *le surprenant.*

Ah ! ah ! maître vilain !
Vous vous ingérez donc de lui baiser la main ?

JODELET.

Moi ! c'est qu'elle a baisé la mienne.

D. JUAN.

Ame de boue!
Tu railles donc, pendard! et tu crois que je joue?
Infâme! sac à vin! insolent! effronté!
Tu te repentiras de ta témérité!
(Il lui donne des coups de pied et de poing.)

JODELET.

Ah! mon maître!

D. JUAN.

Ah! coquin!

JODELET.

Ah, la tête! ah, l'épaule!
Ah! de grâce, seigneur!

D. JUAN.

Si j'avois une gaule,
Je te ferois crier d'une étrange façon.
Mon dieu! c'est elle-même.

SCÈNE XIII.

ISABELLE, JODELET, D. JUAN.

JODELET, *se jetant sur son maître, et le battant à son tour.*

Et comment, beau garçon!
Oses-tu devant moi médire d'Isabelle?
Tu ne la trouves donc que passablement belle?
Maître grimpe-potence! et par haut et par bas,
Et des pieds et des mains....

ISABELLE.

Eh! ne le frappez pas.

D. JUAN.

Ah! bourreau!

JODELET.

Tu sauras comme les bras se cassent.

ISABELLE.

Que vous a-t-il donc fait ?

JODELET.

Ce sont chaleurs qui passent.
Le voyez-vous bien là ce vrai grippe-manteau ?
Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau....
(A don Juan.)
Tu ne la trouves donc que passablement belle ?
Et d'esprit, elle n'est aussi que telle quelle ?

ISABELLE, *à part.*

Il me hait donc, l'ingrat ! ah ! c'est pour en mourir !

D. JUAN, *à part.*

Je ne puis différer, je vais me découvrir.
(A Isabelle.)
Enfin, je ne suis plus....

JODELET, *le repoussant.*

Loin, loin d'ici, profâne !
N'attends plus rien de moi, si ce n'est coups de canne....
(A Isabelle.)
Puis-je pas, le chassant, retenir son habit ?

ISABELLE.

Non, non, si j'ai chez vous tant soit peu de crédit,
(A part.)
Qu'il ne soit point chassé... Ce n'est pourtant qu'un traître.

D. JUAN, *à part.*

Jamais coquin peut-il plus offenser son maître !
Et qui l'eût jamais cru de ce chien de valet ?

JODELET.

Je vous quitte un moment, mon ange !
(Il sort.)

SCÈNE XIV.

ISABELLE, D. JUAN.

ISABELLE.

Jodelet!

D. JUAN.

Madame?

ISABELLE, *à part.*

Je rougis, et ne sais que lui dire.

(Haut.)

Je vous nommois tantôt l'auteur de mon martyre,
Et j'avois de l'amour pour vous; n'en croyez rien.
Ce n'est qu'à don Juan que je voulois du bien:
Vous étiez don Juan alors; mais, à cette heure,
Vous êtes Jodelet.

D. JUAN.

Ah! madame, je meure,
S'il me peut arriver jamais un bien plus doux,
Que de voir don Juan quelque jour votre époux!

ISABELLE, *à part.*

Il ne m'aima jamais, j'en suis trop assurée.

D. JUAN.

Jamais chose de moi ne fut plus désirée;
J'y mets toute ma gloire et mon ambition.

ISABELLE.

Vous êtes donc content; car c'est ma passion.

(Elle se retire au fond du théâtre, pour parler à Béatrix.)

D. JUAN, *à part.*

Oui, je serois content, trop aimable Isabelle,
Si j'étois assuré que vous fussiez fidèle.

Mais, hélas! jusqu'ici, tant mon malheur est grand,
Tout semble vous convaincre, et rien ne vous défend.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Il s'en est donc allé, le mignon de couchette?
Je pourrai maintenant tirer de sa cachette
Le seigneur don Louis.

ISABELLE.

L'as-tu bien vu sortir?

BÉATRIX.

Il n'en faut point douter.

ISABELLE.

Va le faire partir,
Et viens me retrouver au jardin.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

BÉATRIX, LUCRECE.

BÉATRIX, *à part.*

Malheureuse!
Ne vois-je pas sortir cette dame pleureuse?
A qui diable en veut donc ce fantôme hideux?
Peste soit de la dame et du sot amoureux!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

LUCRÈCE, *seule, voilée.*

Ce procédé nouveau me surprend et m'étonne;
C'est mal me protéger alors qu'on m'abandonne.
Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un moment;
Et comme si c'étoit trop de ce compliment,
Et de m'avoir donné sa chambre pour asile,
Il est peut-être allé se divertir en ville.
Je viens tout maintenant d'ouïr des gens parler,
Crier fort haut, se battre et se bien quereller.
Tout ceci me paroît de fort mauvais augure;
Mais je leur veux montrer une autre procédure :
Je prendrai congé d'eux avant que de sortir;
Je ne puis faire moins que les en avertir.
Je pense que voilà la chambre d'Isabelle :
Elle est ouverte, entrons, et prenons congé d'elle....
Mais j'y vois, ce me semble, un homme.... O Dieu! c'est lui :
Je ne puis l'éviter.

SCÈNE XVIII.

D. LOUIS, LUCRÈCE.

D. LOUIS, *à part.*

Je pense qu'aujourd'hui
Béatrix a dessein de faire ici mon gîte....

(*A Lucrèce, la prenant pour Isabelle.*)

Mais, ô chère Isabelle! où courez-vous si vite?
Je ne suis pas ici pour vous persécuter.
Quoi! vous ne voulez pas seulement m'écouter?

Et cependant pour vous nuit et jour je soupire.
Hélas ! je n'ai qu'un mot seulement à vous dire.
Vous m'avez envoyé tantôt faire à Burgos
Des crimes assez noirs pour n'avoir point d'égaux :
Vous m'avez reproché ma flamme criminelle,
Comme si je trouvois quelque autre fille belle,
Après vous avoir vue, où celle que j'y vi,
Dont pour passer le temps je me feignis ravi,
Ne posséda jamais que des appas vulgaires,
Qu'elle estimoit charmants, et qui ne l'étoient guères.
Pour vous le témoigner, mon nom je lui feignis,
Et ce fut par pitié que je me contraignis
A passer quelques nuits, devisant avec elle :
Je n'en ai depuis eu ni demandé nouvelle ;
D'en savoir ce n'est pas aujourd'hui mon souci.

LUCRÈCE, *levant son voile.*

Ah ! je t'en veux apprendre, infâme ! la voici,
Celle qui n'eut jamais que des appas vulgaires,
Celle qui t'aimoit tant, et que tu n'aimas guères ;
Qui te hait maintenant, et qui te haïra,
Qui, morte ou vive, aimée ou méprisée, ira
Te reprocher partout, amant impitoyable,
Que ne t'ayant rien fait que n'être pas aimable,
Tu la devois laisser pour ce qu'elle valoit :
Sans feindre de l'aimer, oui, traître ! il le falloit,
Et ne l'appeler pas et ton âme et ta reine.
Hélas ! j'aurois un frère, et je serois sans peine ;
Au lieu que je me vois par cette trahison,
Sans honneur, sans appui, sans frère et sans maison.

(*D. Louis veut sortir.*)

Tu penses m'échapper, homicide ! parjure !...
Au secours ! à la force !

D. LOUIS.

Ah ! madame, je jure
Que vous serez contente.

LUCRÈCE.

Ame double et sans foi !...

SCÈNE XIX.

D. JUAN, LUCRÈCE, D. LOUIS.

D. JUAN.

Quel désordre est ceci?

LUCRÈCE, *reconnoissant son frère.*

Dieu ! qu'est-ce que je voi?

D. JUAN, *reconnoissant sa sœur.*

N'est-ce pas là ma sœur?

LUCRÈCE.

N'est-ce pas là mon frere?

D. JUAN.

Et l'un et l'autre objet me mettent en colère.

D. LOUIS.

A qui donc en veut-il?

D. JUAN, *à part.*

Je suis tout assuré
Du crime de ma sœur; je n'ai pas avéré
Tout-à-fait mes soupçons : commençons donc par elle.
(*Haut.*)
Malheureuse !

LUCRÈCE, *à don Louis, lui demandant du secours.*

Ah ! seigneur.

D. LOUIS, *à don Juan.*

J'entreprends sa querelle,

Encore qu'elle cherche à se venger de moi;
Mais quel droit prétends-tu sur elle?

D. JUAN.

Je le doi.

D. LOUIS.

Toi, n'es-tu pas valet?

D. JUAN.

Don Juan est mon maître!
Son honneur est le mien.

LUCRÈCE, *à part.*

Il se cèle peut-être
Avec quelque dessein.

D. LOUIS.

Quoi! me voir quereller
Deux fois par un valet!

(Lucrèce veut sortir.)

D. JUAN, *la retenant.*

Ah! non, pour s'en aller,
C'est ce que je ne veux et ne dois pas permettre.
Mais en cette maison qui vous a donc pu mettre?
Et pourquoi tant de cris?

LUCRÈCE.

Vous allez tout savoir.
J'entrois dans cette chambre, et c'étoit pour y voir
Isabelle. J'ai vu cet homme, ce me semble,
Qui m'a paru surpris. Las! encore j'en tremble!
A quelle intention il s'y vouloit cacher,
Je ne sais. Le voyant sortir, pour l'empêcher,
J'ai crié; mais je crois que sans votre venue...

D. JUAN.

C'est assez, c'est assez, mon offense est connue:
Je veux fermer la porte.

LUCRÈCE, *à part.*

Hélas! je meurs de peur!

D. JUAN, *mettant l'épée à la main.*

Il faut, ô don Louis! faire voir sa valeur.

D. LOUIS, *à don Juan, mettant l'épée à la main.*

Tu mourras de ma main.

D. JUAN, *joignant le fer.*

Je vous tiens.

LUCRÈCE.

Je suis morte.

(On entend frapper à la porte.)

D. LOUIS.

On frappe... On vient à nous.

D. JUAN.

Achevons; il n'importe.

SCÈNE XX.

D. LOUIS, LUCRÈCE, D. JUAN, D. FERNAND, ISABELLE ET BÉATRIX, *dehors.*

D. FERNAND, *dehors.*

Il la faut enfoncer.

LUCRÈCE.

Je ferai bien d'ouvrir.

(Elle va pour ouvrir la porte.)

D. JUAN, *bas, à sa sœur.*

N'ouvre pas. Si par toi l'on peut me découvrir!...

LUCRÈCE, *criant.*

Ah! seigneur don Fernand, appelez tous les vôtres.

D. FERNAND, *enfonçant la porte.*

Arrêtez! Par la mort! le premier de vous autres

Qui ne rengaînera, je serai contre lui....
O Dieu! que d'embarras m'accablent aujourd'hui!
(*A don Louis.*)
Qui vous a mis ici, mon neveu? Vous, Lucrèce,
(*A don Juan.*)
Qui vous a decouverte?... Et vous, quel mal vous presse
Qui n'avez fait encore ici que quereller?

D. LOUIS, *à don Fernand.*

Vous allez tout savoir.

D. JUAN, *l'interrompant.*

Non, laissez-moi parler.
(*A don Fernand.*)
Je le sais mieux que lui. Mais il faut que je sache
Si ce n'est pas céans que Lucrèce se cache;
Si don Louis n'est pas parent de la maison.

D. FERNAND.

Oui, l'un et l'autre est vrai.

D. JUAN.

N'est-ce pas la raison
Qu'un valet dans l'honneur d'un maître s'intéresse,
Lorsque dans son honneur on l'attaque, on le blesse?

D. FERNAND.

On ne le peut nier.

D. JUAN.

Écoutez si j'ai tort.
Je suis ici couru que l'on crioit bien fort.
Lucrèce avoit trouvé, sans doute à l'insu d'elle,
Don Louis dans la chambre où se couche Isabelle;
Je l'ai vue éplorée, aux prises avec lui:
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui,

Car je n'ai pas levé l'œil de dessus la rue,
Et l'on n'a pu sortir sans passer à ma vue.

D. LOUIS, *s'élançant sur lui.*

Ah ! c'est pour un valet trop de raffinement.

(*Don Fernand les sépare.*)

D. JUAN.

Je ne suis pas au bout : il faut assurément,
Mon maître étant époux de madame Isabelle,
Qu'il se trouve offensé pour Lucrèce ou pour elle.
Il pourroit bien encor l'être pour toutes deux.
Je ne puis donc manquer en un cas si douteux,
Puisque dans tous les deux il peut aller du nôtre,
D'achever don Louis ou pour l'une ou pour l'autre.

D. LOUIS, *s'élançant encore.*

D'achever ! tu n'as pas encore commencé.

D. FERNAND *les sépare.*

Arrêtez, don Louis ! vous êtes insensé !...
Jodelet ! ah ! voici la plus étrange affaire
Dont on ait oui parler.

D. JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire ;
Il faut que je le tue.

D. FERNAND.

Ah ! mon cher Jodelet,
Remettez votre épée.

ISABELLE, *à part.*

Il faut que ce valet
Soit jaloux pour son maître, et la chose est nouvelle.

D. JUAN.

On ne sauroit jamais vider notre querelle.
Mais, pour l'amour de vous, j'ose bien hasarder
Un moyen qui pourra les choses retarder ;

C'est que vous me fassiez chacun une promesse:
Vous, seigneur don Fernand, de remettre Lucrèce
Au pouvoir de son frère alors qu'il le voudra;
Vous, seigneur don Louis, alors que l'on pourra,
De vous couper la gorge avec don Juan même.

D. LOUIS.

Quant à moi, je ne puis, sans une peine extrême,
Prendre ou donner parole à des gens comme toi.

D. JUAN.

Sachez que don Juan n'est pas autre que moi,
Si ce n'est que bientôt don Juan vous assomme;
Vous savez si je suis ou puis être votre homme.

D. FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous désirez.
(*A don Louis.*)
Mon neveu!

D. LOUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez;
Je donne ma parole.

D. JUAN, *à don Fernand.*

Et je donne la mienne,
Que je n'avance rien que don Juan ne tienne.

D. LOUIS.

Je n'ai donc qu'à chercher votre maître demain.

D. JUAN.

Vraiment, vous n'aurez pas à faire grand chemin.

D. FERNAND.

Je m'en vais le chercher.

D. JUAN.

Vous y pourrai-je suivre?

D. FERNAND.

Oui; venez.

D. JUAN, *à part.*

J'ai bien peur que nous le trouvions ivre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LUCRÈCE, ISABELLE.

LUCRÈCE.

VOTRE civilité m'est ici bien cruelle:
Laissez-moi, laissez-moi sortir, belle Isabelle.

ISABELLE.

Eh quoi! vous pensez donc ainsi nous échapper?
Le bonhomme n'est pas si facile à tromper:
Il s'en est bien douté; mais tantôt il espère
De vous raccommoder avecque votre frère.
C'est une affaire aisée, ou je me trompe fort.

LUCRÈCE.

Mon frère ne se peut fléchir que par sa mort.
Délivrez-vous plutôt de cette infortunée:
Ses pleurs s'accordent mal avec votre hyménée;
Car (vous dirai-je enfin la chose comme elle est?)
Don Juan n'est rien moins que ce qu'il vous paroît.

ISABELLE, *apercevant Jodelet.*

Ah! le voici venir : cachez-vous, je vous prie;
Vous n'avez qu'à passer dans cette galerie,
Pour gagner le jardin où je vais vous trouver.
Cependant je me cache ici pour l'observer.

(Lucrèce sort, et Isabelle se cache.)

SCÈNE II.

JODELET, *seul, en se curant les dents.*

Soyez nettes, mes dents ; l'honneur vous le commande :
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.
L'ail, ma foi, vaut mieux qu'un oignon.
Quand je trouve quelque mignon,
Sitôt qu'il sent l'ail que je mange,
Il fait une grimace étrange,
Et dit, la main sur le rognon :
Fi ! cela n'est point honorable.
Que béni soyez-vous, seigneur :
Qui m'avez fait un misérable
Qui préfère l'ail à l'honneur.
Soyez nettes, mes dents, etc.
Que ce fut bien fait au destin
De ne faire en moi qu'un faquin
Qui jamais de rien ne s'offense !
Ma foi ! j'ai raison quand je pense
Que plus grand est l'heur du gredin,
Ni que du prélat en l'église,
Ni que du prince en un État ;
D'être peu, beaucoup je me prise :
Il n'est rien tel qu'être pied-plat.
Soyez nettes, mes dents, etc.
Quand je me mets à discourir
Que le corps enfin doit pourrir,
Le corps humain, où la prudence
Et l'honneur font leur résidence,
Je m'afflige jusqu'au mourir.
Quoi ! cinq doigts mis sur une face,

Doivent-ils être un affront tel
Qu'il faille pour cela qu'on fasse
Appeler un homme en duel?
Soyez nettes, mes dents, etc.
Un barbier y met bien la main,
Qui bien souvent n'est qu'un vilain;
Et dans son métier un grand ase,
Alors que tel barbier vous rase,
Il vous gâte un visage humain.
Pourquoi ne t'en veux-tu pas battre,
Toi qu'un soufflet choque si fort
Que tu t'en fais tenir à quatre?
Un souffletté vaut bien un mort.
Soyez nettes, mes dents, etc.
Pour moi, j'estime moins qu'un chien
Celui qui n'aime ici bas rien
Que botte en tierce ou botte en quarte,
Ou cheval qui de la main parte,
Ou pistolet qui tire bien:
Faut-il qu'en duels on abonde
Pour quelque injure que ce soit,
Si coups de bâton sont au monde,
Qui font mal quand on les reçoit?
Soyez nettes, mes dents, etc.
Messieurs les lions rugissants,
Qui vous allez *éclaircissants*,
Au gré de votre jeune bile,
Sachez qu'aux champs comme à la ville,
Un soufflet vaut mieux que cinq cents;
Puisque soufflets les déshonorent,
Ou les hommes sont insensés,
Ou messieurs les vivants ignorent

Quels sont messieurs les trépassés.
Soyez nettes, mes dents; l'honneur vous le commande;
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.

SCÈNE III.

BEATRIX, JODELET.

BÉATRIX, *tenant une clef.*

Ah! seigneur don Juan, l'on vous a bien cherché.

JODELET.

L'on me devoit trouver; je n'étois pas caché.
Et qui sont ces chercheurs?

BÉATRIX.

L'un est votre beau-père;
Et l'autre, don Louis, fils de son défunt frère:
Votre valet en est aussi.

JODELET.

J'étois allé
Chez un ami, manger un pied de bœuf salé,
Où j'ai trouvé d'un ail qui sent bien mieux que l'ambre.
Quelle clef tenez-vous?

BÉATRIX.

Celle de votre chambre;
Don Fernand vous destine un autre appartement,
Où vous serez bien mieux et plus commodément.

JODELET.

Pourquoi ce changement?

BÉATRIX.

Il craint la médisance,
Et vous ne pouvez pas avecque bienséance
Coucher près de sa fille.

JODELET.

O chère Béatrix!
Sais-tu bien que pour toi je suis d'amour épris?
De tout temps je me trouve enclin aux Béatrices;
Pour toi je couve un feu plus chaud que des épices.

BÉATRIX.

Moi, j'aime de tout temps les seigneurs don Juans,
Et je sentis mon mal quand vous vîntes céans.

JODELET.

Follette, Dieu me sauve...

BÉATRIX, *lui présentant la clef.*

Ah! prenez-la donc vite.

JODELET, *prenant la clef.*

Mais viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gîte.

BÉATRIX, *voulant s'échapper.*

Tarare! suivez-moi; j'y vais tout de ce pas.

JODELET, *la retenant.*

Larronesse des cœurs! tu n'échapperas pas.
(Béatrix se débarrasse de Jodelet, et se sauve.)

SCÈNE IV.

JODELET, *seul, à Béatrix qui fuit.*

LAS! faut-il donc pour vous que notre poitrine arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une nymphe fuyarde?

SCÈNE V.

ISABELLE, JODELET.

ISABELLE.

QUOI! seigneur don Juan, vous courez Béatrix?

JODELET.

Je voulois tant soit peu m'ébaudir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon, qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez-vous-en filer, notre épouse future;
Plus grand'dame que vous est madame nature:
Je suis son serviteur, et le fus de tout temps;
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contents.

ISABELLE.

Je vais donc vous laisser, de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant et beau, vous ne sauriez mieux faire.

(*Isabelle sort.*)

SCÈNE VI.

JODELET, *seul.*

MA foi! je m'y suis pris de mauvaise façon,
Car je sais que son cœur ne fut jamais glaçon.
Aristote a raison, qui dit qu'une maraude
Ne se doit point prier; mais il faut, à la chaude,
La gripper aux cheveux, la saisir au collet;
Quelquefois l'affoiblir avec un beau soufflet;
Si soufflet ne suffit, user de la gourmade;
Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade,
Tout homme de bon sens doit, dit-il, en user,
Pour la mettre en état de ne rien refuser...
Mais autre censeur vient, de mes censeurs le pire.

SCÈNE VII.

D. FERNAND, JODELET.

D. FERNAND.

Je vous cherche partout, don Juan.

JODELET.

Que désire
L'équitable Fernand, de son humble valet?

D. FERNAND.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet?

JODELET.

Non, mais devant la nuit je le verrai, possible.

D. FERNAND.

C'est pour vous proposer chose assez mal plausible.

JODELET.

Quelle est donc cette chose?

D. FERNAND.

Il faut absolument...
(Pensez bien qu'à regret...)

JODELET.

Que faut-il? vitement.

D. FERNAND.

Aller à la campagne.

JODELET.

Est-ce tout? Que m'importe?

D. FERNAND.

Oui; mais c'est pour vous battre.

JODELET.

Ah! non, en cette sorte,
Il m'importe beaucoup. Mais si, sans résister,
Je veux vous obéir, à quoi bon m'irriter?

D. FERNAND.

Parce qu'on vous a fait une offense mortelle.

JODELET.

Don Fernand, vous montrez ici peu de cervelle :
Il faut que vous soyez, certes, un maître fou !

D. FERNAND.

Courage, don Juan ! Mais puis-je savoir d'où
Vous pouvez inférer que je ne sois pas sage ?

JODELET.

De venir sottement m'avertir d'un outrage
Que je ne savois point, et ne voulois savoir.

D. FERNAND.

Apprenez en cela que j'ai fait mon devoir ;
Et que, si vous voulez vous acquitter du vôtre,
Il faut, sans vous servir de la valeur d'un autre,
Aujourd'hui, s'il se peut, voir l'épée à la main
Celui qu'on sait avoir tué votre germain.
Il le tua la nuit, soit hasard, soit vaillance ;
Vous devez vitement en faire la vengeance.

JODELET.

Fut-ce la nuit ?

D. FERNAND.

La nuit.

JODELET.

Se batte qui voudra :
Puisque sans voir il tue, alors qu'il me verra,
Que pourrois-je durer contre un tel matamore ?
Et, de plus, voulez-vous que je vous dise encore
L'avantage qu'auroit ce dangereux garçon ?
C'est que cet enragé sait déja la façon
[illegible]t il faut dépêcher ceux de notre lignage.

D. FERNAND.

Pensez-vous, don Juan, avoir bien du courage?

JODELET.

Oui-da! j'en ai beaucoup, et n'en ai que du bon.
Dites-moi seulement où le trouvera-t-on?
Est-il bien loin d'ici? Se fera-t-il attendre?
Savez-vous son logis? Le pourra-t-on apprendre?
Et son nom, quel est-il?

D. FERNAND.

Don Louis de Rochas.

JODELET.

Quoi! c'est votre neveu? je ne me bats donc pas,
Puisqu'il a votre nom, qui m'est si vénérable:
Cette qualité m'est assez considérable
Pour me mettre à ses pieds, où je le trouverai;
Et, si vous le voulez, même je l'aimerai.

D. FERNAND.

Ce n'est pas tout encore; une seconde offense
Vous devroit contre lui porter à la vengeance:
Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort.

JODELET.

Je veux qu'en offensant ma sœur il ait eu tort;
Mais j'ai fait le serment (et n'en déplaise aux dames)
De ne prendre jamais querelle pour des femmes.

D. FERNAND.

Vous êtes un poltron, ou je me trompe bien.

JODELET.

Au beau père cela ne doit toucher en rien.

D. FERNAND.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

JODELET.

Beau-père trop hargneux, beau-père trop farouche,

Beau-père assassinant et beau-père éternel,
Qui me vient proposer un acte criminel;
Que vous a déja fait un misérable gendre,
Que vous tâchez déja de voir son sang répandre?
Monseigneur Belzébuth, qui vous puisse emporter!
Vous auroit-il chargé de me venir tenter?
Si le danger n'étoit que d'un simple homicide....
Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide;
Et le faire devant la consommation,
Est, certes, don Fernand, très cruelle action.

D. FERNAND.

Votre valet tantôt a donné sa parole
De se battre pour vous.

JODELET.

Qu'il la tienne, le drôle!
Je ne suis point jaloux de le voir plein de cœur.

D. FERNAND.

Vous ne vous battez point pour frère, ni pour sœur?

JODELET.

Il faut être en humeur de se battre, et je meure,
Si j'y fus jamais moins que j'y suis à cette heure!

D. FERNAND.

Je vous croyois vaillant; je me suis bien trompé.

JODELET.

Quand d'un glaive tranchant je serai découpé,
Qu'en sera mieux ma sœur? qu'en sera mieux mon frère
Laisse-moi donc en paix, homme, singe, ou beau-père!

D. FERNAND.

Vous n'avez qu'à chercher autre femme à Madrid.

JODELET.

Que vous eussiez aimé pour votre gendre un Cid,
vous eût assommé, puis épousé Chimène!

D. FERNAND.

N'attendez plus de moi que mépris et que haine,
O le plus grand poltron qui jamais aît été!

JODELET.

Je suis, ô don Fernand! de votre cruauté,
Malgré vos noires dents, serviteur très fidèle,
Et je le suis aussi de madame Isabelle.

D. FERNAND.

Je ne suis point le vôtre, et, hors de ma maison,
Je vous forcerois bien à me faire raison.

SCÈNE VIII.

D. JUAN, D. FERNAND, JODELET.

D. JUAN.

Qu'avez-vous, don Fernand, qui vous met en colère?

D. FERNAND.

Ce gendre mal choisi....

JODELET.

Parlez mieux, mon beau-père.

(Don Fernand menace Jodelet, qui sort.

SCÈNE IX.

D. FERNAND, D. JUAN.

D. FERNAND.

Éloignons-nous de lui. Ce gendre donc maudit
Vous désavoue en tout, et m'a nettement dit
Qu'il n'étoit point d'avis de venger son offense,
Et qu'il ne fut jamais enclin à la vengeance.
Même il m'a quasi dit qu'il a perdu le cœur :
Faites-lui revenir, sauvez-lui son honneur,

Trop fidèle valet d'un trop timide maître;
Montrez-lui vivement quel homme il devroit être.
Qu'étant de don Louis doublement outragé,
C'est l'avoir bien servi que l'avoir engagé,
Quoique son ennemi soit homme redoutable,
Que cette offense aussi n'est guère supportable.
Montrez-vous bon ami; montrez-vous bon valet:
Inspirez-lui du cœur, valeureux Jodelet.
Je sais bien qu'en ceci j'ai quelque part à prendre;
Mais touchant mon devoir on ne peut rien m'apprendre.
Si j'étois offensé comme lui doublement,
On verroit don Fernand agir tout autrement.
Enfin n'oubliez rien afin qu'il s'évertue;
Son ennemi l'attend au bout de cette rue,
Qui s'imaginera qu'on le redoute fort.
Je m'en vais le trouver.

D. JUAN.

Mais de quel autre tort
Mon maître don Juan doit-il tirer vengeance?

D. FERNAND.

Il vous apprendra tout; le voici qui s'avance.
(Il sort.)

SCÈNE X.

JODELET, D. JUAN.

D. JUAN.

On çà! mon Jodelet, dis moi, sans rien changer,
Quels outrages nouveaux avons-nous à venger?

JODELET.

S'en est-il allé donc?

D. JUAN.

Oui.

JODELET.

Tant mieux; que je meure,
S'il ne m'a quasi fait enrager tout-à-l'heure!
Seigneur, il n'est plus temps de se plus déguiser;
Le faire plus long-temps ce seroit niaiser:
Don Louis en feroit une pièce pour rire.
Mais l'avez-vous pour moi défié?

D. JUAN.

Sans lui dire
Que j'étois don Juan; oui, je l'ai défié,
Et, ma foi! je m'étois toujours bien défié
Que ce jeune galant cajoloit Isabelle.
Enfin, je l'ai trouvé tantôt caché chez elle,
Et, sans un accident que je te dois celer,
Nous nous fussions battus, au lieu de quereller;
Et je n'ai seulement l'affaire différée,
Qu'attendant que je voie un peu mieux avérée
Une chose qui n'est encore en mon esprit
Qu'un sujet de soupçon, de rage et de dépit;
Car, enfin, ce peut être un coup de téméraire,
Un tour de Béatrix, que l'argent a fait faire:
Puis j'ai quelques raisons pour croire assurément
Qu'Isabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monsieur, ce n'est pas tout que votre jalousie:
Autre chose vous doit brouiller la fantaisie.
Don Louis en l'honneur vous offense bien fort;
De vous expliquer mieux la chose, j'aurois tort:
Elle ne peut quasi s'entendre, ni se dire;
L'un et l'autre l'augmente, et la rend toujours pire.

D. JUAN.

Ah ! ne me la dis point, je la devine assez.
Mais que tous mes malheurs, et présents et passés,
Se bandent contre moi, j'ai pour moi bon courage,
Et qui le sait encor ?

JODELET.

Tout le monde.

D. JUAN.

Ah ! j'enrage !
Ah ! maintenant, fureur, je m'abandonne à vous....
Et don Fernand est-il pour nous ou contre nous ?

JODELET.

Don Louis est son sang ; mais pour l'honneur du vôtre,
Il fait ce qu'on ne fit jamais pour pas un autre :
Il veut que don Louis vous en fasse raison,
Et don Louis m'attend près de cette maison,
Qui me croit don Juan.

D. JUAN.

Il faut que je le tue.
Mais on est bien souvent séparé dans la rue :
Les combats de pavé sont moins guerre que paix ;
C'est à quoi je ne puis me résoudre jamais.
J'hasarde ma vengeance, allant à la campagne :
On n'y fait quasi plus de combat en Espagne,
Qu'on ne conte la chose autrement qu'elle n'est,
Et ce lieu de combat moins que l'autre me plaît.
Si dans quelque maison, quoique contre la mode....

JODELET.

Attendez ; je vous trouve une place commode.
Je tiens ici la clef d'un bas appartement,
Où nous devons coucher : là, très commodément,

Vous vous pourrez venger presqu'aux yeux d'Isabelle,
Sans qu'il en soit rien su que de son père ou d'elle.

D. JUAN.

Ah! mon cher Jodelet, que tu l'as bien choisi!
Va vite le trouver.

JODELET.

Mais plutôt allez-y.
Il est temps, ou jamais, qu'on sache qui vous êtes.
Comment prétendez-vous faire ce que vous faites,
Et passer pour valet? Allez, allez, seigneur,
Vous découvrir, vous battre, et venger votre honneur.

D. JUAN.

Quoi! si, par un effet de pure jalousie,
Pour un simple soupçon, né dans ma fantaisie,
J'ai déguisé mon nom, veux-tu pour un affront,
De qui le moindre mal est de rougir mon front,
Que je m'aille montrer? Ah! plutôt, je te prie,
Si tu n'aimes mieux voir don Juan en furie,
Souffre encore mon nom qui ne t'offense en rien :
Une offense est bien pire, et je la souffre bien.

JODELET.

Vous me l'ordonnez donc?

D. JUAN.

Même je t'en conjure.

JODELET.

Il vous faut obéir. Mais si, par aventure,
Comme les hommes sont souvent impatients,
Il vouloit dégainer devant qu'être céans,
Que fera Jodelet qui n'aime point la guerre,
Et qui se plaît bien fort au séjour de la terre?

D. JUAN.

Fais-lui signe de loin : il ne manquera pas

De te venir trouver ; et toi, d'un même pas,
Tu me l'ameneras en cette chambre basse.

JODELET.

Autre difficulté mon esprit embarrasse.
S'il est court de visière ?

D. JUAN.

Ah ! c'est trop discourir ;
Ne me réplique plus, et me le va quérir.

JODELET.

Ce dur commandement terriblement me choque.
Mais, seigneur, gardez-vous, surtout, de l'équivoque ;
Discernez Jodelet d'avecque don Louis :
On a souvent les yeux de colère éblouis ;
Et si, sans y penser, devant don Louis j'entre,
Et que, sans y penser, vous me perciez le ventre,
Me disant : Jodelet, ma foi ! j'en suis marri !...
Je serai tout-à-l'heure et content et guéri.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente une chambre à coucher, dans laquelle il y a une alcôve.)

SCÈNE I.

BÉATRIX, *seule, entrant par une petite porte, une chandelle à la main, qu'elle pose sur une table.*

Pleurez, pleurez, mes yeux, l'honneur vous le commande:
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.
Je viens d'allumer ma chandelle:
La nuit, noire comme du geais,
Vient d'arriver pompeuse et belle,
Plus que je ne la vis jamais;
De ses demoiselles suivantes,
Les étoiles étincelantes,
Elle traîne un brillant troupeau.
Que ses servantes sont heureuses,
Si d'un valet, qui se croit beau,
Elles ne sont point amoureuses!
Pleurez, pleurez, etc.
Étoiles luisantes et nettes,
Si vous en aimiez comme moi,
Toutes célestes que vous êtes,
Vous enrageriez, sur ma foi!
Tantôt ce Grenadin, ce More,
Comme du feu qui me dévore,

Je lui contois la cruauté,
M'a dit que je ne valois guères,
Et qu'il étoit bien fort tenté
De me donner les étrivières.
Pleurez, pleurez, etc.
D'écus une assez bonne somme,
Devant lui je faisois sonner,
Et lui faisois assez voir comme
Moi qui prends, je lui veux donner.
Aussitôt son âme rebourse
M'a donné de ma même bourse
Un si grand coup dessus le cou,
Que je m'en sens toute échinée :
O que pour aimer un tel fou,
Il faut que je sois forcenée !
Pleurez, pleurez, etc.
S'il plaisoit à la destinée,
Qu'il fût l'importun à son tour,
Et Béatrix l'importunée !
Alors, à beau jeu, beau retour;
Encore aurois-je quelque joie,
Mais, hélas ! jusque dans le foie,
Il me brûle, le faux larron,
Et s'en rit, l'impitoyable homme,
Aussi fort qu'autrefois Néron
Rioit alors qu'il brûloit Rome.
Pleurez, pleurez, etc.
Et cependant mon mal me presse....
Mais quelqu'un vient par l'escalier,
C'est Isabelle ma maîtresse.
Reprenons notre chandelier.
Que si quelqu'un de l'assistance

Trouve qu'à moi n'appartient stance,
Qu'il sache que l'auteur discret,
Qui sait fort bien que le colloque
Est dangereux pour le secret,
M'a régalé d'un soliloque.
Pleurez, pleurez, etc.

SCÈNE II.

ISABELLE, BÉATRIX, LUCRÈCE.

ISABELLE.

MADAME Béatrix, que faites-vous ici?

BÉATRIX.

Je prépare une chambre à votre amant transi.
Et vous, d'où venez-vous, et madame Lucrèce?

ISABELLE.

Je viens de me donner en proie à la tristesse.

LUCRÈCE.

Madame, je vous dis, pour la seconde fois,
Quand on auroit remis la chose à votre choix,
Vous ne pouviez choisir, en toute la Castille,
Un plus digne mari d'une excellente fille :
Alors que don Juan vous sera mieux connu,
Vous me confesserez que je vous ai tenu
Un discours véritable.

ISABELLE.

Et moi, je vous assure,
Lorsque si richement vous faites sa peinture,
Qu'il faut que de nous deux quelqu'une rêve bien;
Vous, de le croire tel; moi, de n'en croire rien.
Hélas! à vous, sa sœur, l'oserois-je bien dire?
Il semble qu'il ne songe à rien qu'à faire rire :

Toujours dans l'action d'un homme extravagant,
Soit par accoutumance, ou soit par accident,
Parlant toujours du nez, et, de plus, il affecte
La façon de parler toujours la moins correcte;
Toujours quelque mot goinfre est dans tous ses discours.
Et je pourrois passer heureusement mes jours
Avec un tel époux? Ah! fille malheureuse!
Encor si je pouvois être religieuse!
Mais, hélas! je me sens pour la religion,
Et pour ce brave époux, pareille aversion.

BÉATRIX.

Finissez, finissez votre quérimonie,
Et gagnons l'escalier, et sans cérémonie....
Quelqu'un ouvre la porte, et l'on vous surprendra:
Quant à moi, je m'enfuis; me suive qui voudra.
(Elles sortent.)

SCÈNE III.

D. JUAN, *seul, ouvre la porte, et en ôte la clef.*

Laissons la porte ouverte, et gagnons cette alcôve.
Je les entends venir.

SCÈNE IV.

JODELET, *un chandelier à la main;* D. JUAN, *dans l'alcove.*

JODELET.

Mon maître, Dieu me sauve!
Ne fut jamais qu'un traître; il s'en est en allé:
Hélas! j'en ai quasi le sang tout congelé.

(Voyant entrer don Louis, qui ferme la porte.)
Eh! qui l'eût jamais cru?... Peste! il ferme la porte.
(Il met le chandelier à terre.)
Que deviendrai-je donc?

SCÈNE V.

JODELET, D. LOUIS; D. JUAN, *dans l'alcove.*

D. LOUIS.

Nous pouvons de la sorte
Nous battre tout le soûl, si le cœur vous en dit.

JODELET.

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'appétit.

D. LOUIS.

Que différez-vous donc à venger votre outrage?
Je crains votre raison moins que votre courage.
Vous ne me dites mot? Eh bien! qu'attendons-nous?
Ah! vraiment, si j'étois offensé comme vous,
Je vous montrerois bien une autre impatience.

JODELET, *à part, cherchant don Juan.*

Mon maître, assurément, n'a point de conscience.

D. LOUIS.

Que diable cherchez-vous?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

D. LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,
Vous êtes maintenant, ce me semble, un peu tiède;
Mais pour vous réchauffer je tiens un bon remède.
(Il met l'épée à la main.)

JODELET, *à part.*

Ah! bon Dieu! quelle longue épée à giboyer!
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer?

D. LOUIS.

Don Juan est poltron, ou fait semblant de l'être.

JODELET, *à part.*

Le Seigneur soit loué! je viens de voir mon maître.
Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux.

(Haut.)

Ma colère est tantôt au point où je la veux.
Sitôt qu'elle y sera, vous verrez faire rage;

(Bas, à don Juan.)

Ah! seigneur, sortez donc: manquez-vous de courage?

D. JUAN, *bas, à Jodelet.*

Va donc, pour l'amuser, te battre en reculant.

JODELET, *mettant l'épée à la main, et poussant une estocade sans être en mesure.*

Dieu veuille être avec nous!

D. LOUIS.

L'effort est violent!
Vous vous battez fort bien.

JODELET.

(A part.)

Assez bien. Ah! que n'ai-je
Contre les coups d'estoc quelque bon sortilège!
(Haut.) *(A don Juan.)* *(A don Louis.)*
Attendez... Ah! mon maître!... Ah! c'est trop me presser!
Mon épée est faussée; il faut la redresser.
N'avez-vous pas tué mon frère sans lumière?

D. LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guère,
Je ne veux point avoir d'avantage sur vous;
Je veux, sans voir, vous battre, et vous rouer de coups.

(*Eteignant la chandelle.*)

Meurs donc, chandelle, meurs, et nous laisse en ténèbres.

(*Bas, à don Juan.*)

Et vous, allez finir vos passe-temps funèbres.

(*A part.*)

Pour moi, qui suis exact en ce que je promets,
Je veux être pendu si l'on m'y prend jamais.

(*Il entre dans l'alcôve; don Juan prend sa place, et se bat avec don Louis.*)

D. LOUIS.

C'est dans l'obscurité que la lumière est belle;
Vous ne vous battiez pas si bien à la chandelle,
Et vous m'avez blessé; mais je m'en vengerai.

SCÈNE VI.

D. LOUIS, D. JUAN; D. FERNAND, *dehors*; JODELET, *dans l'alcôve.*

D. FERNAND, *dehors, appelant.*

BÉATRIX?

D. JUAN, *bas, à Jodelet dans l'alcôve.*

Sors, sors vite, ou je t'étranglerai!

(*Jodelet sort de l'alcôve, et don Juan y rentre.*)

SCÈNE VII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS, BÉATRIX, *arrivant une chandelle à la main*; D JUAN, *dans l'alcôve.*

D FERNAND, *entré.*

QU'EST-CECI, mes amis?

JODELET.

Je venge mon offense.

D. LOUIS.

On m'a tiré du sang ; j'en veux tirer vengeance.

D. FERNAND.

Est-ce d'une estocade, ou d'un estramaçon ?

JODELET, *à part.*

L'un et l'autre, ma foi ! n'est pas de ma façon.

D. FERNAND.

Montrez-moi.... Vous avez la main un peu coupée.

JODELET, *à part.*

La sale vision que de voir une épée !

D. FERNAND, *prenant la chandelle qui est à terre, et la mettant à la place de celle de Béatrix qui est allumée.*

Allons, mes chers amis, battez-vous hardiment ;

(Béatrix sort, en criant d'effroi.)

SCÈNE VIII.

JODELET, D. FERNAND, D. LOUIS, D. JUAN *dans l'alcôve.*

D. FERNAND.

Je ne parois ici pour la paix nullement.
L'un de qui l'honneur souffre est pour être mon gendre ;
Et l'autre est mon parent qui voit son sang répandre :
Battez-vous donc, amis, et bien fort ; vous serez
Bien plutôt animés par moi, que séparés.

D. LOUIS.

Votre conseil est trop d'un homme de courage,
Pour n'être pas suivi.

JODELET, *à part.*

De tout mon cœur j'enrage !
Ah ! le méchant vieillard, qui conseille un duel !

D. LOUIS, *à Jodelet.*

La colère me rend insolent et cruel.
J'ai trompé votre sœur, j'ai tué votre frère;
Je le ferois encor si je l'avois à faire :
Il ne me reste plus qu'à vous tuer aussi.

D. JUAN, *sortant de l'alcôve, à don Louis.*

Vous ne connoissez pas don Juan : le voici.
Vous trompâtes ma sœur, vous tuâtes mon frère;
Mais bientôt votre mort s'en va me satisfaire.
C'est au vrai don Juan qu'appartient seulement
De venger son honneur offensé doublement.

D. LOUIS.

Quel est donc de vous deux don Juan?

D. JUAN.

C'est moi-même.

D. LOUIS, *montrant Jodelet.*

Et lui?

JODELET.

Je ne le suis qu'en cas de stratagème.

D. JUAN.

Oui, je suis don Juan qui vient de vous blesser.
Si je l'ai fait sans voir, vous pouvez bien penser
Qu'à moi venger ma honte est chose fort aisée,
Maintenant que je vois celui qui l'a causée;
Tandis que mon esprit a seulement douté,
J'ai voulu m'éclaircir, et n'ai rien attenté :
Sous le nom d'un valet j'ai souffert mon offense,
Tandis qu'un seul soupçon m'en demandoit vengeance.
Vous qui me l'avez faite, et l'osez déclarer,
Vous me croyez peut-être un homme à l'endurer?
Je n'ai, pour le savoir de science certaine,
Oublié jusqu'ici ni finesse ni peine.

Enfin mon déshonneur ne m'est que trop connu.
Vous savez, don Louis, à quoi je suis tenu :
Pour mon sang répandu j'ai répandu du vôtre ;
Mais deux autres sujets m'en demandent bien d'autre.
Je ne puis vivre heureux sans vous faire mourir.
Pour cela seulement j'ai dû me découvrir.
Je suis donc don Juan. Que personne n'en doute.

D. LOUIS.

Croyez-vous à ce nom que plus on vous redoute ?

D. JUAN.

Et croyez-vous aussi me donner le trépas ?
Vous ne tuez qu'alors que l'on ne vous voit pas.
Mais puisque je vous vois, qui vous pourra, barbare !
Garantir de la mort que ma main vous prépare ?
Quand je vous aurois tous ici pour ennemis,
Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a promis :
L'on m'a promis ma sœur, il faut qu'on l'effectue.
Je lui dois votre mort ; il faut que je vous tue.
Voyez si don Juan tient bien ce qu'il promet ;
Soit qu'il paroisse en maître, ou se cache en valet.
Don Fernand, tenez donc la parole donnée....
Commandez que ma sœur me soit vite amenée....
Et vous, le plus mortel de tous mes ennemis,
Battez-vous contre moi ; vous me l'avez promis.

D. FERNAND.

Ah ! seigneur don Juan, un peu de patience.

D. JUAN.

Pour en avoir eu trop, j'ai manqué ma vengeance.

D. FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguisé parmi nous ?

D. JUAN.

J'étois jaloux.

D. FERNAND.

De qui ?

D. JUAN.

De lui.

D. LOUIS.

De moi ?

D. JUAN.

De vous.

Je vous ai vu sortir du balcon d'Isabelle.

D. LOUIS.

Vous m'en vîtes sortir ?

D. JUAN.

Vous-même, et puis chez elle
Je vous ai vu caché. Mais ces jaloux soupçons
Ne ralentirent point mon feu de leurs glaçons ;
Au contraire il s'accrut avecque violence :
Lors je me déguisai, je gardai le silence,
Et ne fus pas long-temps sans rencontrer en vous
Un rival dont j'avois sujet d'être jaloux :
Vous n'excitiez alors que ma simple colère.
Je n'eusse jamais cru que la mort de mon frère
Dût se trouver encore un coup de votre main :
Je vous croyois coquet, et non pas inhumain.
Enfin, j'ai su depuis qu'une mortelle offense
Me devoit contre vous porter à la vengeance ;
J'ai cru que vous étiez coupable envers ma sœur ;
J'ai cru que vous étiez son lâche ravisseur :
Lors par ressentiment, plus que par jalousie,
La fureur contre vous m'avoit l'âme saisie :
J'ai bientôt préféré, pour vous priver du jour,
Les soins de mon honneur à ceux de mon amour.

Quand on souffre en l'honneur, l'amour ne touche guère.
Maintenant que je vois que de mon pauvre frère,
Que vous avez tué la nuit trop lâchement,
Vous m'osez reprocher la mort insolemment,
Que pour vous contre moi le ciel avec la terre,
Et tout le genre humain me déclarent la guerre,
Malgré le ciel, la terre, et tout le genre humain,
Il faut que vous mouriez aujourd'hui de ma main.

D. LOUIS.

Ceux qui me connoîtront sauront bien que la crainte
N'est pas ce qui me fait approuver votre plainte:
Quand vous me reprochez que votre frère est mort,
La raison est pour vous, et moi j'ai toujours tort;
Mais je devrois plutôt être, par cette offense,
Un objet de pitié qu'un objet de vengeance.
Hélas! je le tuai; mais comment et pourquoi?
Et, quand je le sus mort, qui pleura plus que moi?
Il m'attaqua la nuit, et moi, sans le connoître,
Je crus, l'ayant tué, n'avoir tué qu'un traître.
Malheureux que je suis! j'avois tué, sans voir,
Le plus intime ami que je croyois avoir:
Oui, je l'aimois autant qu'on peut aimer un autre.
Puisqu'il fut mon ami, pour devenir le vôtre,
Je donnerois mon sang, je donnerois mon cœur;
Et ce discours n'est pas un effet de ma peur.

D. JUAN.

Outre qu'un généreux facilement pardonne,
Cette seule raison sans doute est assez bonne.
Je veux que vous l'ayez tué sans y penser,
Et que vous n'ayez eu dessein de m'offenser.
Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense,
Et ma sœur contre vous me demande vengeance;

Et, puisque son honneur à mon honneur est joint,
Je serai sans honneur si ma sœur n'en a point.
En l'humeur où je suis, je n'ai pas grande envie,
Si vous m'ôtez l'honneur, de vous laisser la vie.

D. LOUIS.

Je pourrois bien encore, épousant votre sœur,
Et vous rendre content et vous rendre l'honneur:
Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma vie,
Et je n'en aurois plus de vous porter envie,
Quoique je visse à vous, avec tous ses appas,
Celle que j'aimai bien, mais qui ne m'aima pas...
C'est de vous que je parle, ô trop sage Isabelle!
Qui ne fûtes jamais envers moi que cruelle...
Don Juan, quittez donc tous vos jaloux soupçons;
Que le feu de l'amour en fonde les glaçons:
Ne soyez plus atteint de cette frénésie,
Ni moi, l'objet fâcheux de cette jalousie.
Il est vrai, Béatrix m'a deux fois introduit
Dans sa chambre le jour, dans son balcon la nuit;
Mais, sur ma foi! bien loin d'être de la partie,
De me l'avoir promis ou d'en être avertie,
Sitôt qu'elle le sut, elle l'en querella,
Et Béatrix pensa s'en aller pour cela.

D. FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable,
Et si, cher don Juan, vous êtes raisonnable,
Vous ne fermerez plus l'oreille à la raison.
Chassons donc le tumulte hors de cette maison,
Et faisons-y rentrer la joie et l'hyménée...

(*Appelant.*)

Çà, vite que Lucrèce ici soit amenée,
Et ma fille Isabelle... Ah! je les vois venir...

SCÈNE IX.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND, LUCRÈCE, D. LOUIS, BÉATRIX.

D. FERNAND.

VENEZ, venez tâcher de les bien réunir.
Que je devrai d'encens à la bonté divine,
Puisqu'elle fait finir cette guerre intestine!
(*A don Juan et don Louis.*)
Que je me sens heureux!... Et vous, mes chers enfants,
Tant pour votre repos que celui de mes ans,
Devenez bons amis, embrassez-vous ensemble,
Et qu'une bonne paix à jamais vous assemble.

D. JUAN.

Je ne résiste plus; je suis votre conseil.

D. LOUIS.

Le plaisir que j'en sens n'eût jamais de pareil.

LUCRÈCE.

O ma chère Isabelle!

ISABELLE.

O ma chère Lucrèce!

LUCRÈCE.

Que nous avons de joie après tant de tristesse!
Eh bien! avois-je tort, lorsque vous vous plaigniez,
D'assurer qu'il n'étoit pas tel que vous disiez?

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade,
Puisque je ne suis plus don Juan d'Alvarade.

D. JUAN.

Non, non, cher Jodelet, gardez tous vos bijoux:
Ils vous parent trop bien pour n'être pas à vous.

D. LOUIS, *à don Juan, lui présentant Isabelle.*

Vous, dont l'amitié m'est un don inestimable,
Recevez de ma main cette fille adorable.

D. JUAN.

Vous que je haïssois tantôt de tout mon cœur,
Sachez que je suis vôtre, aussi-bien que ma sœur.

D. FERNAND.

Allons, mes chers enfants, finir cette journée,
Par l'accomplissement de ce double hyménée.

JODELET.

Ma foi! vous n'êtes pas encore où vous pensez,
Et les discords ici ne sont pas tous passés.
Il me faut un portrait que retient Isabelle,
Qui pend à deux rubans au fond de sa ruelle;
Moi qui ne sais si c'est ou pour bien ou pour mal,
Qu'elle garde un portrait, perdant l'original,
Je veux qu'on me le rende, ou bien la comédie,
Par moi don Jodelet, deviendra tragédie.
Oui, je la veux avoir, cette idole de prix,
Pour en favoriser ma chère Béatrix.

FIN DE JODELET.

2

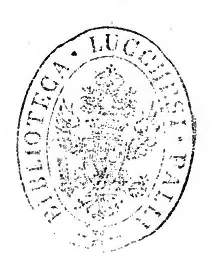
DON JAPHET D'ARMÉNIE,

COMÉDIE,

PAR SCARRON,

Représentée, pour la première fois, en 1653.





PERSONNAGES.

Don Japhet d'Arménie, fou de l'empereur Charles-Quint.

Foucaral, laquais de don Japhet.

D. Alphonse Enriquez, ou Roc Zurducaci, cavalier, amoureux de Léonore.

Marc-Antoine, ou Pascal Zapatéro, valet de don Alphonse.

Le Commandeur de Consuègre.

Léonore, nièce du Commandeur.

Marine, sa servante.

Elvire, sœur de don Alphonse.

D. Alvare, amoureux d'Elvire.

Rodrigue, gentilhomme du Commandeur.

Le Bailli d'Orgas.

Jean Vincent, laboureur d'Orgas.

Pédro, faisant le personnage de harangueur et celui de courrier.

Torribio Poncil, gredin.

Llorente Riberos, gredin.

La scène est dans Orgas jusqu'au troisième acte, qu'elle passe dans Consuègre en Espagne.

DON JAPHET D'ARMÉNIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une place du village d'Orgas.)

SCÈNE I.

D. ALPHONSE ENRIQUEZ, MARC-ANTOINE

MARC-ANTOINE.

La résolution est tout-à-fait étrange.

D. ALPHONSE.

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range.

MARC-ANTOINE.

Moi, je n'approuve point ce bas attachement,
Et n'attends rien de bon de ce déguisement.
Encor si vous vouliez seulement me permettre
D'envoyer à Madrid le moindre mot de lettre,
Votre mère seroit moins en peine de vous :
Elle croit que son fils, de sa nièce l'époux,
A trouvé dans Séville, en don Sanche son frère,
Un oncle, un bienfaiteur, et comme un nouveau père

Et que, riche seigneur, de seigneur indigent,
Vous avez de son frère et la fille et l'argent.
Cependant dans Orgas un malheureux village,
Emporté des désirs d'un homme de votre âge,
Sans songer qu'à Séville un grand bien vous attend,
Vous suivez en aveugle un bel œil qui vous prend.
La villageoise est belle et jeune, je l'avoue;
Don Alphonse en passant peut la coucher en joue,
Et s'il la peut blesser, bon! c'est autant de pris;
Mais être avec fureur de son amour épris,
Et pour elle oublier son devoir, sa naissance,
C'est en quoi je vous dois manquer de complaisance.
Et connoissez-vous bien ce révérend seigneur,
A qui vous vous voulez donner pour serviteur?

D. ALPHONSE.

C'est un homme bien riche, à ce que j'entends dire.

MARC-ANTOINE.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. ALPHONSE.

Tant mieux.

MARC-ANTOINE.

Mais il est fou de plus.

D. ALPHONSE.

Encore mieux;
J'aurai mon passe-temps d'un fou facétieux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais vous en dire et l'histoire et la vie.
Il se fait appeler don Japhet d'Arménie,
Venu de père en fils du puîné de Noé:
Voilà le maître à qui vous vous êtes loué.
Alors que Charles-Quint passa par son village,
On mena devant lui ce sage personnage:

Il le trouva plaisant; il lui donna du bien,
Lui fit suivre la cour; et presque en moins de rien,
Le drôle a si bien fait, par son humeur plaisante,
Qu'il possède aujourd'hui cinq mille écus de rente.
César ayant quitté l'Espagne, il a voulu
Paroître en son village, où faisant l'absolu,
(Car il est glorieux) son bien et sa marotte
Ont si mal réussi chez le compatriote,
Que, couru des enfants, des autres maltraité,
Et de fréquents affronts tous les jours irrité,
Comme dans son pays on n'est jamais prophète,
Il en est à la fin délogé sans trompette,
Et s'est depuis huit jours retiré dans Orgas,
Où l'on l'a bien reçu, ne le connoissant pas.
En peu de mots voilà quel est le personnage.

D. ALPHONSE.

Tout ce que tu dis là me donne du courage.

MARC-ANTOINE.

Je l'aperçois venir, et le bailli du bourg,
Qui le croit, sot qu'il est, un des grands de la cour.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous.

(Don Alphonse et Marc-Antoine sortent.)

SCÈNE II.

D. JAPHET D'ARMÉNIE, LE BAILLI D'ORGAS, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Bailli, votre fortune est grande,
Puisque vous m'avez plu.

LE BAILLI.

Le bon Dieu vous le rende!

D. JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis;
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.
Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre;
Noé, qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paroîtroit plein de crasse.
C'est de son second fils que je suis dérivé :
Son sang de père en fils jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon cousin au deux mille huitantième degré,
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
M'a promené long-temps par les villes d'Espagne,
Et depuis m'a prié de quitter la campagne,
Parce que deux soleils en un lieu trop étroit,
Rendoient trop excessif le contraire du froid.
La façon de parler est obscure au village :
Entendez-vous, bailli, mon sublime langage?

LE BAILLI.

Monsieur, je n'entends pas la langue de la cour.

D. JAPHET.

Vous ne m'entendez pas? je vous aime autant sourd;
Car assez rarement mon discours j'humanise.
Mais pour vous aujourd'hui je démétaphorise,
(Démétaphoriser, c'est parler bassement)
Si mon discours pour vous n'est que de l'allemand,
Vous aurez avec moi disette de loquèle.
L'empereur donc de qui je suis le parallèle....
M'entendez-vous, bailli?

LE BAILLI.

Nenni.

D. JAPHET.

Le parangon....

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

(À part.)

Comment !.... Altérer mon jargon,
Ce seroit déroger à ma noblesse antique :
Tâchons pourtant d'user de quelque terme oblique,
Pour nous accommoder à cet homme des champs.

(Haut.)

Charles-Quint donc mon cher parent en peu de temps,
M'ayant mis à mon aise, en prince de Cocagne,
Et tout-à-fait exclu des hôpitaux d'Espagne;
(Car, bailli, dussiez-vous cent fois en enrager,
J'ai six mille ducats tous les ans à manger :)
Le cacique Uriquis et sa fille Azatèque,
L'un et l'autre natifs de Chicuchiquizèque,
Étant venus en cour pour se dépayser,
L'empereur, mon cousin, me força d'épouser
Cette jeune Indienne, un peu courte et camarde,
Mais pourtant agréable en son humeur hagarde.
A mes noces le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent, même il trépudia....
Entendez-vous le mot trépudier, compère ?

LE BAILLI.

Non, par ma foi ! monsieur.

D. JAPHET.

C'est danser en vulgaire.

Enfin, en équipage à ma grandeur égal,
Mon train, moitié sur mule, et moitié sur cheval,
Dans mon pays natal je menai ma famille,
C'est-à-dire Uriquis et ma femme sa fille.
Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-père Uriquis y devint gras à lard,
Et prit goût en nos vins. Ma compagne de couche
Fut, comme son papa, fort sujette à sa bouche :
Enfin, elle mourut d'un excès de melon,
Et son père Uriquis d'un ulcère au talon.
De ce beau-père éteint, de cette femme éteinte,
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
Le moindre guenuchon, le moindre perroquet,
Tout leur bien du Pérou n'étant que du caquet.
Les gens d'Almodobar à leur dam me déplurent;
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,
Et bientôt; car prenant ma résolution,
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
Où je vais faire un train digne de mon mérite.
Bailli, cherchez-moi donc des serviteurs d'élite,
Nobles, bien faits, adroits, sobres, et parlant peu.

LE BAILLI.

Je vous en ai déja trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu.

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne vous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six pages,
Sans les valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLI.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom?

LE BAILLI.

Je m'appelle Alonzo-Gil-Blas-Pédro-Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de baptême?

LE BAILLI.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher compère,
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un père.

LE BAILLI.

Vous ferai-je venir vos valets?

D. JAPHET.

Promptement.

(*Le bailli sort.*)

SCÈNE III.

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

FOUCARAL, ce bailli me plaît extrêmement.

SCÈNE IV.

TORRIBIO PONCIL, PASCAL ZAPATÉRO ou MARC-ANTOINE, LLORENTE RIBÉROS, D. ROC ZURDUCACI ou ALPHONSE ENRIQUEZ, D. JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI.

LE BAILLI, *à don Japhet.*

Je vous amène ici la fleur de la contrée.

D. JAPHET

Qu'ils me fassent savant de leurs noms dès l'entrée.

(*Les quatre valets, dont deux sont fort mal vêtus, savoir : Torribio Poncil et Llorente Ribèros disent, tous à la fois, leurs noms, d'un ton fort éloigné de celui de don Japhet.*)

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. ALPHONSE.

Don Roc Zurducaci.

(*Ensemble.*)

D. JAPHET.

Comment! tous à la fois?

Parlez séparément, et modérez vos voix.

(*A Torribio Poncil.*)

Toi, parle et dis ton nom, jeune homme au nez de cabre.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton pays?

TORREBIO PONCIL.

La Calabre.

D. JAPHET.

(*A Llorente Riberos.*)

Maudit pays. Et toi ?

LLORENTE RIBEROS.

Llorente Riberos.

D. JAPHET.

Ton pays ?

LLORENTE RIBEROS.

Portugal.

D. JAPHET.

De quel lieu ?

LLORENTE RIBEROS.

De Miros.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

D. JAPHET.

Ton pays ?

MARC-ANTOINE.

Allobroge.

D. JAPHET.

Attends une autre fois qu'un maître t'interroge ;
Et ton pays natal, quel est-il?

MARC-ANTOINE.

Anneci.

D. JAPHET.

(*A don Alphonse.*)

Aïe ! aux autres. Et toi?

D. ALPHONSE ENRIQUEZ.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Biscaïen ?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur, je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parois grand fripon.

D. ALPHONSE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

Torribio Poncil est un nom apostat:
Changeant Poncil en Ponce, à mon majordomat
Il pourra parvenir; mais, avant toute chose,
Il faut, au nom de Ponce, ajouter don, pour cause.
Llorente Riberos aura nom Ribera;
Pascal Zapatéro, don Pascal Zapata.
Ils prendront tous le don, comme le majordome,
Et seront dans deux ans des plus grands du royaume.
Quant au Galicien don Roc Zurducaci,
Je lui donne congé de s'appeler ainsi:
Auroit-il bien l'esprit d'être mon secrétaire?

D. ALPHONSE.

Jeune comme je suis, monsieur, je sais tout faire;
Je rase, je blanchis, je couds, je sais saigner;
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner;
Je travaille en parfums, je sais la médecine;
J'entends bien les procès, et fais bien la cuisine;
Je suis grand spadassin, excellent écuyer,
Fort entendu chasseur, et parfait jardinier:
J'écris françois, gothique, italien, tudesque;
J'écris en héroïque aussi-bien qu'en burlesque;
Je fais des impromptu, rondeaux et bouts-rimés:

Bref, je suis bel-esprit, et des plus renommés ;
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

D. JAPHET.

Et plus que digne. Holà ! je casse tous les autres ;
Car lui seul me suffit, avec mon Foucaral.

(Torribio Poncil et Llorente Riberos sortent.)

SCÈNE V.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, LE BAILLI, FOUCARAL.

D. ALPHONSE.

Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pascal.

D. JAPHET, *à Foucaral.*

(A don Alphonse.)

Qu'il soit mis sur l'état. Pourquoi cette soutane?
Êtes-vous *in sacris, id est* anti-profane?
Êtes-vous médecin? Êtes-vous avocat?

D. ALPHONSE.

Monsieur, je suis pourvu d'un bon canonicat.

D. JAPHET.

De Rome j'obtiendrai, par grâce singulière,
Que vous puissiez aller vêtu d'autre manière ;
Le pape mon cousin ne m'en peut refuser :
Quittez donc la soutane, ou l'achevez d'user...
Zurducaci?

D. ALPHONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

N'étant que secrétaire,
Le don à votre nom n'est pas fort nécessaire.

D. ALPHONSE.

Je le retrancherai.

D. JAPHET.

Zurducaci?

D. ALPHONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Don Pascal Zapata sera mon contrôleur;
Et vous, Zurducaci, vous choisirez mes pages.

D. ALPHONSE.

C'est à moi trop d'honneur.

D. JAPHET.

Choisissez-les bien sages.

FOUCARAL.

Et bien galeux aussi.

D. JAPHET.

Faquin de Foucaral!
Épargnez le prochain, sans en dire de mal.
(*A part.*)
Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante;
Je m'en vais exercer ma vertu carminante
Dans les lieux d'alentour... Que l'on m'attende ici...
Foucaral?

FOUCARAL.

On y va.

(*D. Japhet, le bailli et Foucaral sortent.*)

SCÈNE VI.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Nous voilà, Dieu merci,
Enrôlés dans le train de Japhet d'Arménie,
Ou plutôt nous voilà gradués en folie.
Madame votre mère...

D. ALPHONSE.

Ah! ne me dis plus rien.
Je pourrois faire mieux, et je le sais fort bien;
Et, pour toi, tu feras sagement de te taire:
Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse faire...
Mais j'aperçois venir celle qui m'a charmé.
Vis-tu jamais un corps par le ciel mieux formé?
Et si je te disois qu'un esprit admirable
Anime ce beau corps, te serois-je croyable?

MARC-ANTOINE.

Non, par ma foi! monsieur.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous un peu.

MARC-ANTOINE.

A la voir seulement, vous êtes tout en feu.
(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LÉONORE, MARINE.

LÉONORE.

Je ne le puis celer, je l'aime.

MARINE.

A la bonne heure,
Puisqu'il vous aime aussi. Voulez-vous tout à l'heure
Que j'aille lui parler?

LÉONORE.

Ah ! tu ne sais pas tout.

MARINE.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout?
Je ne le pense pas, car il en a dans l'aile,
Et se plaint tous les jours de votre humeur cruelle.
Pourquoi donc tant pleurer? Quelqu'autre de ce bourg
A-t-elle eu le pouvoir de gagner son amour?
Vous êtes belle et riche, et quoique villageoise,
Vous pouvez aspirer à devenir bourgeoise.
S'il étoit grand seigneur, comme il n'est qu'écolier...

LÉONORE.

Si, tel que tu le vois, il étoit cavalier.

MARINE.

Est-ce lui qui le dit? il ne l'en faut pas croire :
Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LÉONORE.

Tu n'en douteras plus quand je t'aurai conté
Par quel moyen je sais quelle est sa qualité.
Te souvient-il du jour que du prochain village,
Le peuple dans Orgas vint en pélerinage?

Te souvient-il aussi de ces deux courtisans
Qui se vinrent mêler parmi nos paysans,
Dont l'un étoit fort jeune et de fort bonne mine?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien, et que sur sa poitrine
Il portoit la croix rouge, et même qu'il vous prit
Par deux fois à danser. Son compagnon me fit
Mille discours en l'air. Le fils du vieux Ramire
En fut jaloux de vous, et nous en fit bien rire.
Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souvenir?
Je ne vois pas encore où vous voulez venir.

LÉONORE.

Quoi! tu ne le vois pas ? As-tu des yeux, Marine?

MARINE.

J'en ai, mais je ne suis sorcière ni devine.

LÉONORE.

Je ne le suis non plus que toi; mais toutefois
J'ai mieux connu que toi, que celui que tu vois
En habit d'écolier, et dont je suis éprise,
Est le beau courtisan qui pour moi se déguise.
Dès le jour qu'il parut dans notre bourg d'Orgas,
Je le reconnus bien, et ne me trompai pas;
Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assure
Le fondement certain de cette conjecture.
Une lettre rompue, et qui s'adresse à lui,
De sa poche est tombée à mes yeux aujourd'hui:
Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut être,
Ou qu'il ait fait le coup pour se faire connoître,
Sans témoins je l'ai prise, et, le mieux que j'ai pu,
Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu.
Non que de mon humeur je sois fort curieuse;
Mais je l'aime, Marine, et mon âme amoureuse

Eût lors tout entrepris pour découvrir au vrai
Pour qui mon cœur faisoit son premier coup d'essai.
Ma curiosité m'apprit, à mon dommage,
Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le village:
Je vis qu'il s'appeloit don Alphonse Enriquez;
Je vis de plus, Marine, en termes fort exprès,
Qu'il se va marier richement à Séville,
Où l'attend un parti de sa même famille.
Sa mère lui mandoit (car c'étoit de sa part
Que la lettre venoit) que depuis son départ,
On n'avoit eu de lui ni lettres ni nouvelles,
Et qu'elle s'en trouvoit en des peines mortelles.
Tu peux juger par là de l'état où je suis.
A chasser mon amour je fais ce que je puis,
Et tant plus à chasser cet amour je m'efforce,
Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle force;
Mais, quelque fort qu'il soit, il cède à ma raison,
Qui doute qu'un jeune homme, et de bonne maison,
Puisse être épris pour moi d'un amour légitime.
Je l'aime, mais non pas assez pour faire un crime;
Et bien que je sois foible à régler mes désirs,
Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs.
Il est vrai que j'abhorre un homme de village,
Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille long-temps.

LÉONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtants.

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire?

LÉONORE.

Qu'il meure.

MARINE.

Et l'écolier?

LÉONORE.

Qu'il pleure et qu'il soupire:
Je pleure et je soupire aussi de mon côté.

MARINE.

Et s'il vous proposoit avec sincérité
D'être votre mari, feriez-vous l'insensible?

LÉONORE.

Ah! ne me parle point d'une chose impossible.

MARINE.

Pourquoi non? S'il vous aime, il faut tout espérer
D'un homme qui pour vous s'amuse à soupirer,
Plutôt que de s'aller marier à Séville,
Où l'attend, dites-vous, je ne sais quelle fille.
Mais vous vous y prenez de mauvaise façon:
Il est tout feu pour vous, et vous êtes glaçon.
Cependant vous l'aimez: voyez quelle foiblesse!
Par ma foi! si j'étois de quelqu'un la maîtresse,
Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à vous,
Ce galant déguisé qui vous fait les yeux doux,
Sans me donner la gêne en sotte villageoise,
S'il me disoit: je t'aime. Et moi, vous, lui dirois-je.
Car, quand on aime bien, pouquoi dire que non?
Vous brûlez toute vive; et, de grâce! à quoi bon
Cette rigueur forcée? Aimez-le, s'il vous aime:
Je le dis tout de bon; je le ferois de même.
Montrez-lui de l'amour pour augmenter le sien.
Promettez-lui beaucoup; ne lui permetttez rien.
Si son amour le presse, il faudra bien qu'il chante,
Ou son amour pour vous sera peu véhémente.

S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser,
Qu'il le fasse aussitôt, car ce n'est que ruser
D'épouser en papier, ou donner sa parole.

LÉONORE.

Que je suis malheureuse, et que Marine est folle !

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Léonore, il est temps que j'apprenne mon sort,
Et que vous me donniez ou la vie, ou la mort.
Je vous ai déclaré que pour vous je soupire;
Vous ne me dites rien, quand j'ose vous le dire.
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,
Et quand vous m'aimeriez, je puis croire que non.
Je sais que la beauté, quand elle est peu commune,
Peut soumettre à ses pieds la plus haute fortune;
Et quand bien je serois riche et de qualité,
Que mon amour seroit une témérité.
Je ne vous dis donc point que le bien de mon père
Me pourroit élever au bonheur que j'espère:
Si par-là seulement on vous peut espérer,
Les grands rois seulement peuvent vous adorer.
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même :
Je crois vous dire assez, disant que je vous aime;
Et, par le simple aveu de mon affection,
Que je mérite assez votre compassion.
Donnez-moi donc la mort, ou bien de l'espérance.

LÉONORE.

Consultez là-dessus votre persévérance;

C'est de-là seulement, je le dis tout de bon,
Que vous pourrez savoir si je vous aime ou non.
Mais le temps seulement me le fera connoître.

D. ALPHONSE.

Je puis donc espérer?

LÉONORE.

Cela pourroit bien être....
Marine, allons-nous-en.

(Léonore et Marine sortent.)

SCÈNE IX.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

La peste! qu'elle en sait!
Eh bien! de son secours êtes-vous satisfait?

D. ALPHONSE.

Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.

MARC-ANTOINE.

Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

D. JAPHET, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Foucaral! Fouçaral!

FOUCARAL.

Monseigneur! monseigneur!

D. JAPHET.

Ne veux-tu pas venir?

FOUCARAL.

Je viens.

D. JAPHET.

Faquin d'honneur!

Et le bailli, vient-il?

FOUCARAL.

Il vient.

D. JAPHET.

J'entends qu'il vienne.

(Foucaral sort)

SCÈNE II.

D. JAPHET, *seul.*

Car encor faut-il bien que quelqu'un m'entretienne
Dans ce malheureux bourg, rempli de gens grossiers.
Avec ce bailli seul je parle volontiers :

Il n'est que demi fait pour être de village.
Mais ne viendra-t-il pas? sait-il bien que j'enrage,
Alors qu'il faut attendre? Holà! ho, Foucaral!
Don Roc Zurducaci! don Zapata Pascal!
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derrière.
Holà! mes gens! mon train! oh! les doubles coquins,
Les gredins, les bourreaux, les traîtres, les faquins!
Sachent tous mes valets que ma bonté se lasse!
Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les casse!
Je m'en vais tant crier qu'ils viendront, les marauds!

SCÈNE III.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, LE BAILLI, FOUCARAL.

FOUCARAL.

MONSIEUR, ne criez point, tous vos gens, en un gros,
Viennent auprès de vous.

D. JAPHET.

Eh bien donc je m'apaise.
J'avois déja les yeux ardents comme la braise.
Don Pascal Zapata, don Roc Zurducaci,
Je veux être servi.

D. ALPHONSE.

Nous vous servons aussi.

D. JAPHET.

Bailli?

LE BAILLI.

Monsieur.

D. JAPHET.

Le bourg est-il chargé de tailles?
Est-il noblifié de vives antiquailles?

LE BAILLI.

Je ne vous entends point.

D. JAPHET.

A-t-il des hobereaux?

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

J'entends de ces gentilshommeaux,
Des tireurs en volant, des tyrans de village,
Des nobles?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage!

LE BAILLI.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire, les uns
Nobles comme le roi, les autres fort communs;
C'est-à-dire nouveaux, de noblesse ambiguë,
Qu'on reconnoît vilains dès la première vue.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

En grand nombre?

LE BAILLI.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés, ou chasseurs à grand bruit?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Des enfants en ont-ils en grand nombre ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Déja grands ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Mal encombre

Puisse arriver à qui me répond toujours oui !

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! le traître ! Eh quoi ! tout aujourd'hui,
Il consentira donc ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! j'enrage !

Dis-moi non, malheureux ! et change de langage ;
Conteste seulement une fois.

LE BAILLI.

Mais, monsieur,

Je ne vous entends point.

D. JAPHET, *à don Alphonse qui rit.*

Vous faites le rieur,

Don Roc Zurducaci ?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre
Qui me va tout nier.... Bailli, dans le bourg vôtre,
Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui?
Le bon bailli va me répondre encore *oui*.

LE BAILLI.

Ne vous entendant point, je ne sais que vous dire.

D. JAPHET, *à part*:

Je ne sais si je dois le quereller ou rire.

(*Haut*.)

Esprit bouché! dis-moi, *joue*-t-on dans ton bourg,
Aux cartes, aux tarots, aux dés?

LE BAILLI.

Oui, tout le jour.
On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles?

LE BAILLI.

Oui, monsieur; pour ma part, j'en ai deux fort gentilles.

D. JAPHET.

Quel âge?

LE BAILLI.

La plus vieille aura bientôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi! vous n'avez encor que de petits enfants.
Ne s'en trouve-t-il point qui soient déja venues?
Je ne hais point cela; mais je les veux charnues.

FOUCARAL.

Mon maître est dégoûté!

LE BAILLI.

La fille à Jean Vincent,
Le collecteur du bourg, seule en vaut plus d'un cent....

(Don Alphonse apercevant Léonore et Marine, va au-devant d'elles.)

Mais la voilà qui parle à votre secrétaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée.

D. JAPHET, *à Foucaral.*

En mon nom va lui faire
Un petit compliment, et me la fais venir :
J'ai dessein de la voir et de l'entretenir.
Dis-lui d'abord mon nom, don Japhet d'Arménie ;
Mon nom seul vaut autant qu'une cérémonie.

SCÈNE IV.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE, D. JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI, LÉONORE, MARINE.

D. ALPHONSE, *à Léonore, au fond du théâtre.*

Que maudit soit le fou ! son laquais vient à nous.

FOUCARAL, *à Léonore.*

De la part de Japhet, le cacique des fous,
Je viens, plus fou que lui de servir un tel maître,
Vous dire qu'à vos yeux il voudroit bien paroître.

D. JAPHET, *ayant suivi son laquais.*

Le voilà tout paru. Par l'âme de Noé !
La sotte a l'œil brillant et l'air fort enjoué.

LÉONORE.

Quoi ! vous m'appelez sotte ?

D. JAPHET.

Ah ! petite mignonne,
Sotte entre courtisans, c'est-à-dire, friponne.

LÉONORE.

Friponne ! encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infriponnable, œil émerillonné :
Ah ! si le ciel t'avoit fait naître une duchesse,
S'il t'avoit seulement fait naître une comtesse,
Nous pourrions, en vertu du lien conjugal,
Coucher en même lit, sans qu'on en dît du mal.
Mais, hélas ! par malheur ta naissance est trop basse,
Et l'hymen entre nous auroit mauvaise grâce.
Si bien que sans rien craindre et sans scrupuliser,
A simple concubine il faut s'humaniser,
Si tu veux posséder un corps comme le nôtre.

LÉONORE.

Monsieur, vous me prenez sans doute pour une autre.
Si le ciel vous a fait trop grand seigneur pour nous,
Le ciel m'a fait aussi pour un autre que vous....
Marine, allons-nous-en.

D. JAPHET.

Ah ! beauté printannière,
Veux-tu me fuir ainsi, comme une bête fière ?
Tu ne t'en iras pas sans m'avoir pardonné
Le pardonnable effet d'un amour forcené.

(A Marine.)

Et toi, de ce lion tigresse inséparable,
N'auras-tu point pitié d'un amant misérable ?

MARINE.

Et vous, monsieur Japhet, de Noé descendu,
Tous ces beaux mots ne sont qu'autant de bien perdu :
Léonore n'est point lion, ni moi Marine,
Je ne suis point tigresse, et n'en ai point la mine ;
Je suis bonne chrétienne, et Léonore aussi :
Allez faire blanchir votre linge noirci.

D. JAPHET.

Tu me reproches donc ma fraise : ah ! mouche-guêpe !
Tu ne dois point trouver à redire à mon crêpe.
Après avoir perdu ma fidèle moitié,
Au moins devois-je un crêpe à sa rare amitié....
Zurducaci ?

D. ALPHONE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Quitte cette inhumaine,
Et ne l'approche point, sous peine de ma haine :
Je veux par des mépris un peu l'humilier....
Mais que veut ce bon-homme avec ce cavalier ?

LE BAILLI.

Je crois que c'est à moi qu'il en veut.

SCÈNE V.

JEAN VINCENT, RODRIGUE, LE BAILLI, D. JAPHET, FOUCARAL, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, LÉONORE, MARINE.

JEAN VINCENT.

A vous-même.

(*A Rodrigue.*)
Monsieur, c'est le bailli.

D. JAPHET, *à part.*

Si faut-il qu'elle m'aime.

JEAN VINCENT.

Ma foi ! tout aujourd'hui, ce cavalier et moi,
Nous vous avons cherché.

LE BAILLI, *à Rodrigue.*

Je suis comme le roi.
On me trouve où je suis.

D. JAPHET.

Il ne me quitte guère.

RODRIGUE, *au bailli.*

Cette lettre, monsieur, vous apprendra l'affaire
Qui m'achemine ici.

LE BAILLI, *lisant l'inscription.*

« Pour le bailli d'Orgas. »
Je le suis, grâce à Dieu, vous ne vous trompez pas.

(*Il lit.*)

« Bailli d'Orgas, ne manquez pas, la présente reçue, « de mettre entre les mains du gentilhomme que je vous « envoie, une jeune fille, nommée Léonore, qu'un la- « boureur d'Orgas, nommé Jean Vincent, a nourrie « dès son bas âge : elle n'est pas sa fille, comme il a fait « croire à tout le monde; elle est ma nièce, fille de don « Pédro de Tolède, ambassadeur à Rome.

« DON FERNAND DE TOLÈDE,
Commandeur de Consuègre. »

MARINE.

Jean Vincent, est-il vrai?

JEAN VINCENT.

N'en doute point, Marine.

D. JAPHET.

Puisque la villageoise est d'illustre origine,
Grâces à son destin, je puis, sans déroger,
Avec elle bientôt sous l'hymen m'engager.

(*A Léonore.*)

Adorable beauté, qui, d'une seule œillade,
Avez d'un homme sain, fait un homme malade;
Puisque le commandeur peut disposer de vous,
Jetez les yeux sur moi, vous verrez votre époux.

D. ALPHONSE, *à part.*

Dieu m'en veuille garder !

FOUCARAL.

Et vous, belle Marine,
Don Foucaral peut-il, en vertu de sa mine,
D'un esprit sans pareil, et d'un corps sans égal,
Multiplier par vous le nom de Foucaral ?

MARINE.

Le nom de Foucaral ? qui, moi ? laquais immonde !
Assez de Foucaral sans moi sont dans le monde.

D. JAPHET.

Vous m'aimerez bien fort ?

LÉONORE.

Plus qu'on ne peut penser.

FOUCARAL, *à Marine.*

Ton bel œil m'a blessé.

MARINE.

Va te faire panser.

LE BAILLI.

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée ?

JEAN VINCENT.

Je vous dirai comment la chose est arrivée.
A la cour de Madrid, où m'avoit appelé
Un malheureux procès pour un cheval volé,
Une vieille duègne, un jour dans une église,
Me demanda mon nom. Avec grande franchise,
Je lui dis que j'étois un laboureur d'Orgas,
Appelé Jean Vincent. La vieille parlant bas :
Trouvez-vous, vers le soir, en tel lieu, me dit-elle ;
C'est pour votre profit, si vous êtes fidèle.
A ce mot de profit, jugez si je manquai
De me trouver au lieu qu'on m'avoit indiqué !

Je n'y manquai donc pas. La vieille gouvernante
S'y trouva devant moi, plus que moi diligente:
Elle mit dans mes mains un beau petit enfant
Qui n'avoit pas un jour, et de plus, de l'argent.
L'enfant étoit paré d'une chaîne massive.
Je ne refusai rien, et la duègne craintive
M'ayant recommandé le secret, s'en alla:
L'enfant est justement la dame que voilà :
Je crois, par son moyen, que ma fortune est faite,
Comme on me l'a promis, la chose étant secrète.
Or, la chaîne, messieurs, n'étoit pas de laiton :
Elle étoit d'or ducat du poids d'un quarteron.
Ma femme....

D. JAPHET.

Taisez-vous : il ne m'importe guère,
Si votre chaîne étoit ou pesante ou légère.
(*A Rodrigue.*)
Cavalier, vous direz au seigneur commandeur,
Que le noble Japhet est fort son serviteur,
Et qu'il se réjouit que son nom soit Tolède,
Qu'en noblesse ici-bas le roi même me cède;
Car je suis don Japhet, de Noé petit-fils.
D'Arménie est mon nom, par un ordre préfix,
Qu'avant sa mort laissa ce fameux patriarche,
Parce qu'en Arménie un mont reçut son arche.
Dites-lui que je puis avec lui m'allier,
Puisque sa nièce et moi sommes à marier;
Qu'à cause de mon deuil il seroit *peu* honnête
Que j'allasse chez lui sitôt troubler la fête,
Et que, par bienséance, il le faudra laisser
Quelque temps tout son soûl sa nièce caresser.

Dites-lui que j'irai le trouver en personne;
Et malheur pour Orgas, puisque je l'abandonne!
Partez.

RODRIGUE.

(Au bailli.)

Comment, partez!... Quel est donc ce seigneur?

LE BAILLI.

C'est le grand don Japhet.

MARC-ANTOINE.

De la terre l'honneur.

LE BAILLI.

Cousin de Charles-Quint.

D. ALPHONSE.

Le mari d'Azatèque,
Le gendre d'Uriquis, de Chicuchiquizèque.

FOUCARAL.

Et moi don Foucaral.

RODRIGUE.

Ah! monseigneur, pardon!
Je suis tout étourdi du bruit de votre nom.
J'embrasse vos genoux.

D. JAPHET.

Eh! je vous en dispense:
Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéissance...
Pascal, Roc, Foucaral, et vous, bailli d'Orgas,
Suivez-moi, toutefois... Non, ne me suivez pas...
Ou bien, suivez-moi donc... Et vous, ô beauté fière!
Votre oncle vous va faire agir d'autre manière;
Il sait combien par moi l'on peut être anobli.
Votre incivilité méritoit un oubli;
Mais je pardonne tout, à cause de votre âge:
La cour vous ôtera bientôt l'air du village.

Oh! que, joints par l'hymen, nous aurons de Japhets,
Et de corps et d'esprit également bien faits!...
Je vous ai déja dit, monsieur mon secrétaire,
De ne l'approcher point; vous n'en voulez rien faire.
Vous me l'aviez bien dit, vous êtes factoton,
Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton...
Et vous qui l'écoutez, madame Léonore,
Vous ne valez pas mieux... Et vous, monsieur, encore,
Qui devriez à partir être plus diligent;
Homme fait comme vous ne vaut pas grand argent.

(*Il sort avec ses valets.*)

SCÈNE VI.

MARINE, LÉONORE, RODRIGUE, JEAN VINCENT.

RODRIGUE.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête,
Je le suis plus que lui... Madame, êtes-vous prête?
Votre carrosse attend.

LÉONORE.

Je suis prête à partir.
Mais, Marine, sans toi je n'y puis consentir:
Me voudrois-tu quitter?

MARINE.

Vous me devez connoître;
Je vous suivrai partout, quand ce seroit au cloître.

JEAN VINCENT.

Devant que de partir, il faut un peu manger.

RODRIGUE.

La traite est longue; il faut promptement déloger.
Un relais nous attend dans un bourg où madame
Pourra faire un repas.

LÉONORE.

En l'état où j'ai l'âme,
Je n'en ai pas besoin.

MARINE.

Quand j'ai l'esprit content,
Je suis ainsi que vous; je ne mange pas tant.

SCÈNE VII.

D. ALPHONSE, LÉONORE, MARC-ANTOINE, RODRIGUE, JEAN VINCENT, MARINE.

D. ALPHONSE.

Madame, don Japhet, mon seigneur et mon maître,
Vous mande que demain vous le verrez paroître.
Auprès du commandeur, je voudrois bien savoir
Ce qu'il peut espérer de l'honneur de vous voir;
Avec juste raison pour lui je m'intéresse,
Souhaitant plus que lui de vous voir ma maîtresse;
Mais avec la fortune un esprit peut changer.

LÉONORE.

La chose vaut assez la peine d'y songer.
Dites-lui cependant qu'il aime et qu'il espère;
Qu'il peut se montrer tel qu'il plairoit à mon père,
Et s'il daigna m'aimer *tout* pauvre que j'étois,
Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon choix,
Pourvu qu'il soit constant et qu'il soit véritable.

D. ALPHONSE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable,
Par le moindre regard nous permet d'espérer.
Oui, madame, on peut être en état d'aspirer
A quelque haut degré que le ciel vous envoie,
Pourvu qu'un peu d'espoir ressuscite ma joie.

LÉONORE.

Adieu, nous nous verrons avec le grand Japhet.

(Alphonse et Marc-Antoine se retirent au fond du théâtre.)

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paroît assez bien fait;
Mais son galimathias donne assez à connoître
Qu'il a l'esprit malade aussi bien que son maître.

LÉONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le temps qu'il vous faut justement;
Allez tout de ce pas vous jeter en carrosse.

(Rodrigue, Léonore, Marine et Jean Vincent s'en vont.)

SCÈNE VIII.

MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Et nous, droit à Séville achever notre noce.

D. ALPHONSE.

Nous n'en sommes pas là. Léonore n'est plus
Un reprochable objet de désirs superflus;
A ses perfections la naissance étant jointe,
Nonobstant tes avis, je veux suivre ma pointe.
Demain avec Japhet j'espère de la voir;
Et toi, sois complaisant, tu feras ton devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un salon de la maison du commandeur.)

SCÈNE I.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Vous dites donc, monsieur, que ma bonne cousine
Dans deux jours au plus tard en ces lieux s'achemine?
Son fils ne devroit pas lui donner tant d'ennui.
Mais n'a-t-on point reçu de nouvelles de lui?

D. ALVARE.

Depuis deux mois entiers qu'il partit de Séville,
Personne ne l'a vu dans cette grande ville;
Chez sa mère, à Madrid, il n'est point retourné.
Il peut être volé, malade, assassiné:
Il se fie un peu trop en son jeune courage,
Et n'a jamais été des hommes le plus sage.
Il a l'esprit, le cœur, la taille et la beauté;
Mais on lui trouve aussi trop de témérité.
Vous auriez grand'pitié de cette pauvre mère,
A voir de la façon qu'elle se désespère;
Elle craint pour son fils un malheur imprévu,
Lorsqu'elle l'espéroit de femme bien pourvu.

LE COMMANDEUR.

Je la consolerai de toute ma puissance.
Pour moi, vous me voyez dans la réjouissance;

La fille de mon frère, une jeune beauté,
A qui même on avoit caché sa qualité,
Pour certaine raison que vous saurez ensuite,
A depuis peu d'Orgas été chez moi conduite:
Elle vous plaira fort, et le bon laboureur
Qui l'a si bien nourrie est un homme d'honneur...
Mais que veut ce garçon en son habit bizarre?

SCÈNE II.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

FOUCARAL.

MONSEIGNEUR, don Japhet, des hommes le plus rare,
Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,
M'envoie ici savoir si vous trouverez bon
Que sa digne personne et sa fine folie
Viennent chasser d'ici toute mélancolie.

LE COMMANDEUR.

Quel est donc ce Japhet que je ne connois point?

D. ALVARE.

Japhet? c'est la folie en chausse *et* en pourpoint.
L'empereur, en vertu de son extravagance,
En a fait en deux ans un homme d'importance,
Et d'un gueux mort de faim, un fou très opulent.

FOUCARAL.

Il s'est mis dans la tête un amour violent
Pour un ange d'Orgas, madame Léonore,
Votre nièce, monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyois encore
Auprès de l'empereur.

FOUCARAL.

Son bon temps est passé,
Et l'empereur enfin s'en est, dit-on, lassé.
Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il espère
Qu'il obtiendra de vous, et de monsieur son père,
Madame Léonore, et je ne pense pas
Qu'il soit encor long-temps sans venir sur mes pas,
Tant sa présomption incessamment le presse
De venir s'étaler aux pieds de sa maîtresse,
Et de venir ici trancher du grand seigneur!
Car c'est là sa marotte.

LE COMMANDEUR.

Il me fait trop d'honneur;
Ma nièce Léonore est fort à son service.

FOUCARAL.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous divertisse.
Il est un peu plus fou qu'il n'étoit à la cour:
Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'amour.

LE COMMANDEUR.

Nous en régalerons notre chère cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tue et m'assassine.
S'il étoit marié, je le serois aussi
Avec sa sœur que j'aime, et qu'elle amène ici.
Vous le saurez, monsieur, ce que j'ai fait pour elle;
Cependant depuis peu cette mère cruelle,
A soi-même, à sa fille, et plus encore à moi,
Diffère notre hymen, et ne dit point pourquoi;
Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle adore,
N'écrivant point, la fait douter s'il vit encore.
Auprès d'elle, monsieur, vous pouvez m'obliger.

LE COMMANDEUR.

Je vous entends ; il faut la chose ménager,
Et bien prendre son temps.

FOUCARAL.

Avec votre licence,
Je m'en vais donner ordre à notre subsistance,
Et visiter l'office.

LE COMMANDEUR.

Et quand arrive-t-il,
Votre maître Japhet?

FOUCARAL.

Son esprit volatil,
Pressé de son amour qui lui donne des ailes,
Le rangera bientôt auprès des demoiselles.

(Foucaral sort.)

SCÈNE III.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Je veux bien recevoir ce second don Quichot,
Instruire tous mes gens, et leur donner le mot,
Afin que rien ne manque à la cérémonie,
Dont je veux achever don Japhet d'Arménie.

D. ALVARE.

Il est tout achevé, si jamais on le fut ;
Il a l'esprit gâté, si jamais homme l'eut.
C'est un fou très complet.

SCÈNE IV.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

FOUCARAL, *revenant précipitamment, au commandeur.*

Don Japhet le fantasque;
Jusques ici d'Orgas a trotté comme un basque;
Il arrive.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Eh! mon dieu, courez-y promptement,
Seigneur Alvare; allez l'amuser un moment,
Cependant que j'irai donner ordre à la pièce.

(*Don Alvare sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Et vous, Rodrigue, allez faire venir ma nièce....
Il n'en est pas besoin, car elle vient à nous.

SCÈNE VII.

LÉONORE, MARINE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, vous verrez aujourd'hui votre époux,
Le brave don Japhet, des hommes le plus sage.

LÉONORE.

Je ne mérite pas un si grand personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir;
Et vous, de votre part, faites votre devoir,
A lui faire un accueil digne de son mérite.

(Il sort avec Rodrigue.)

SCÈNE VIII.

LÉONORE, MARINE.

MARINE.

Dieu sait si l'écolier sera de la visite.

LÉONORE.

J'en ai grand'peur, Marine; et d'un autre côté,
Du désir de le voir mon esprit est tenté.
Je n'avois contre moi que ma basse naissance,
Et je crains aujourd'hui d'un père la puissance;
Qui, sans avoir égard au choix que j'aurai fait,
Peut-être a fait déja sur moi quelque projet,
Et m'aura destiné quelque mari funeste,
Qui n'aura que du bien, et n'aura pas le reste.
Je suis digne d'Alphonse, il est digne de moi;
Mais, quand on a son père, on ne peut rien de soi,

Et j'aurois beau l'aimer, et m'en voir adorée,
Qu'un tel bien, sans mon père, auroit peu de durée.

MARINE.

Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu....

LÉONORE.

Pourrois-je m'exempter d'un pouvoir absolu,
De qui dépend ma bonne ou mauvaise fortune?....
(On fait du bruit derrière le théâtre.)
Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCÈNE IX.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE, UN DOMESTIQUE DU COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *au domestique.*

Si tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse sortir;
Aux dépens de Japhet je veux me divertir.
(Le domestique sort.)

SCÈNE X.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

LE COMMANDEUR.

Don Alvare, instruisez ma nièce...

SCÈNE XI.

RODRIGUE, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE.

RODRIGUE.

Place! place!
Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.

Que tout le monde fasse
Ce que j'ai commandé.

SCÈNE XII.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *dans la coulisse.*

PASCAL, Roc, Foucaral!
Dites bien que je suis venu sur un cheval....
Les traîtres n'y sont plus!

SCÈNE XIII.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *à ses gens qui arrivent.*

AH! canailles, canailles!
Vous m'avez donc quitté? Par droit de représailles,
Il faut que je vous quitte. O gibiers de corbeaux!
Puissiez-vous devenir chefs-d'œuvre de bourreaux!

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,
Je me tiens très-heureux.

D. JAPHET.

Monsieur....

D. ALVARE.

À son mérite
Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu
Partout.

D. JAPHET.

Je...

D. ALVARE.

Par trois fois, qu'il soit le bien venu.

D. JAPHET.

Messieurs...

D. ALVARE.

Le commandeur, mon seigneur et mon maître,
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais...

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnoître
Tant d'obligation, je ne sais pas comment
On peut s'en acquitter par un seul compliment.

D. JAPHET.

Enfin....

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons, par notre bonne chère,
De vous faire oublier la cour.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

MARINE.

Et moi, j'espère
Que le grand don Japhet m'aimera.

LÉONORE.

Quant à moi,
Je lui donne mon cœur, mon amour et ma foi.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, permettez au moins que je réponde.
Trève de compliments, ou que Dieu vous confonde!...
Pascal, Roc, Foucaral! parlons à notre tour.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN HARANGUEUR, *en soutanne.*

LE HARANGUEUR, *toussant, reniflant et se mouchant.*

Monsieur...

D. JAPHET.

Ventre de moi! je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La cour
Qui vous a vu briller comme le zodiaque,
Et qui fit cas de vous comme d'un roi d'Ithaque....

D. JAPHET.

O de ces grands parleurs le plus impertinent!
Parle sans te moucher.

LE HARANGUEUR, *toujours reniflant et toussant.*

J'ai fait incontinent.
La cour donc, dont jadis vous fûtes les délices,
De notre grand César Charles-Quint...

D. JAPHET, *à part.*

Quels supplices
Suis-je venu chercher?

LE HARANGUEUR.

La cour donc, où jadis
Chacun vous regarda comme un autre Amadis,
Alors que...

D. JAPHET.

Concluez.

LE HARANGUEUR.

La cour donc...

D. JAPHET.

Que fit-elle,
La cour, la cour, la cour?

LE HARANGUEUR.

La cour donc qu'on appelle
Le céleste séjour....

D. JAPHET.

Quoi! toujours renifler,
Moucher, tousser, cracher, et toujours me parler!
Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles!
Eh! de grâce, messieurs, je donne cent pistoles,
Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.

(*Le harangueur sort.*)

SCÈNE XVI.

D. JAPHET, D. ALVARE, RODRIGUE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. JAPHET, *à don Alvare.*

De quoi diable sert-il à votre commandeur?

D. ALVARE.

C'est son grand harangueur.

D. JAPHET.

O le plaisant office!

Et vous qui me parlez, quel est votre exercice?

D. ALVARE.

Je suis son grand veneur.

D. JAPHET.

Et tous ces grands fous-là?

D. ALVARE.

Ce sont ses officiers.

D. JAPHET.

Le beau train que voilà!

Et votre commandeur reçoit ainsi son monde,
Et ne veut pas chez lui que personne réponde?

D. ALVARE.

Il vous honore fort.

D. JAPHET.

Je m'en suis aperçu:

Mais l'empereur saura comment on m'a reçu,
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite.
Reçoit-on bien un homme, alors que l'on le quitte,
Et qu'on lui met en tête un maudit harangueur,
Qui m'auroit à la fin fait mourir de langueur?

J'en écrirai deux mots à l'illustre duc d'Alve,

(On tire un coup d'arquebuse contre son oreille.)

Son parent et le mien... Bon dieu !

D. ALVARE.

C'est une salve

Pour bien vous régaler.

D. JAPHET.

Ah ! ma foi ! je suis sourd.

Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour :
Nièce du commandeur, autrefois villageoise,
Et maintenant grand'dame, et dame discourtoise,
Est-ce de guet-apens, ou bien par cas fortuit,
Que l'on m'a voulu perdre à force de grand bruit,
De cents sots compliments, sans y compter le vôtre,
Contre moi décochés, entassés l'un sur l'autre ?
N'étoit-ce pas assez pour me faire enrager,
Sans qu'un chien d'harangueur me vînt aussi charger
De son hem, de sa toux, de sa reniflerie ?
Et pourquoi, sur le tout, cette mousqueterie ?
À moi, de l'arme à feu l'ennemi capital !
Rendez-moi donc réponse, ange ou démon fatal.

(Léonore fait semblant de parler, et ne fait qu'ouvrir la bouche sans prononcer.)

Parlez haut, parlez haut, sans tant mâcher à vide.
Oh ! que l'amour devient à mon goût insipide !
Je ne vous entends point ; me parlez-vous, ou non ?
Elle me parle, hélas ! je suis sourd, tout de bon !
Elle vient de parler, c'est moi qui n'entends goutte ;
Le cousin de César est assourdi sans doute.
À mon âge, messieurs, n'est-ce pas grand'pitié,
De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié ?

Parlez bien haut, messieurs, de grâce! à la pareille.
Vérifions un peu ma surdité d'oreille.

(Tous font semblant de parler, et ne font qu'ouvrir la bouche sans prononcer.)

Hélas! on s'égosille, et je n'entends non plus
Que si l'on me vouloit emprunter mes écus.
Maudit amour! maudit Orgas! maudit voyage!
Maudite Léonore! et maudit son visage!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

D. JAPHET.

Ah! commandeur d'enfer, vous voilà de retour?
En êtes-vous bien mieux, de m'avoir rendu sourd?
Vous riez, est-ce ainsi que mon malheur vous touche?
Peste soit du grand fou! comme il ouvre la bouche!

(Tous rient sans éclater.)

O le fâcheux objet, alors qu'on n'entend rien,
De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien!
Sur mon dieu, je voudrois aussi perdre la vue,
Afin de ne voir point cette sotte cohue;
J'aimerois bien mieux voir un troupeau de sergents.
O que les grands seigneurs ont de vilaines gens!...
Pascal, Roc, Foucaral, il faut plier bagage:
Me voilà revenu de mon beau mariage.
Dieu m'a donné l'ouïe, et Dieu m'en a perclus;
Et que de Léonore on ne me parle plus.
La drôlesse me coûte et l'honneur et l'ouïe,
Et je ne l'en vois pas guère moins réjouie.
Si jamais à coquette!...

LE COMMANDEUR *parle tout de bon.*

Ah! tout beau, don Japhet,
Vous guérirez bientôt.

D. JAPHET.

J'entends bien en effet;
Ah! sur mon dieu, j'entends!

LÉONORE, *parlant le plus haut qu'elle peut.*

Monsieur?

D. JAPHET.

Tout doux, la peste!

LÉONORE, *toujours haut.*

Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Je vous entends de reste;
Ne criez plus.

LE COMMANDEUR, *fort haut.*

Monsieur, si le bien de vous voir
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin, commandeur de mon âme;
Je vous entends, mon cher... Grand Dieu, que je réclame,
Si vous m'avez donné la faculté d'ouïr,
Léonore peut bien encor se réjouir;
Je ne rétracte point le don de ma franchise.
Mais qu'on reparle encor pour assurer la crise,
Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE, *fort haut.*

Monsieur, assurément
Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Ah! parlez doucement;

Vous me rassourdissez. La peste ! comme il crie !
On diroit qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

TOUS, *à la fois et fort haut.*

Vous nous entendez bien ?

D. JAPHET.

Bon dieu ! vous criez tous.
J'aimerois bien autant ouïr hurler des loups.

LE COMMANDEUR, *toujours haut.*

On s'est accoutumé.

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoutume ;
Ma cervelle n'est pas dure comme une enclume.

TOUS, *fort haut.*

Vous nous entendez donc ?

D. JAPHET.

Eh ! oui, je vous entends,
Pour la centième fois ; mais c'est malgré mes dents.
Qu'on me donne un fauteuil, messieurs, et tout-à-l'heure ;
Car quand on devient sourd, on se lasse, ou je meure...
Et, si vous m'aimez bien, notre cher commandeur,
Qu'on ne me montre plus ce vilain harangueur.
S'il me revient encor faire ses reniflades,
On me verra, ma foi ! sur lui faire gourmades....
Ne le voilà-t-il pas ?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LE HARANGUEUR, *passant, toussant, reniflant près de don Japhet, et ressortant tout de suite avec Rodrigue.*

SCÈNE XIX.

D. JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, FOUCARAL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

D. ALVARE.

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'offenser.
(*Au commandeur.*)
Pour un si grand seigneur, vous avez, ce me semble,
Autant de francs gredins qu'on puisse voir ensemble:
Ils ont la mine tous d'être de grands vauriens,
Et je ne voudrois pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Ou sottise, ou chaleur, ils auroient pu mieux faire.
Mais, pour vous obliger, j'oublierai le passé.
Je vous suis venu voir de mon amour pressé,
Engendré dans mon cœur par votre Léonore:
Que me répondez-vous?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui; mais j'en mourrai, moi, si vous ne vous hâtez;
Car je suis fort pressé de mes nécessités.
Nous autres esprits chauds, nous pressons les affaires:
Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur !

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'empereur
De vous bien régaler ; de plus, il amplifie
D'un brevet de marquis don Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'empereur mon cousin me donne un marquisat ?
Bon parent, par mon chef ! le présent n'est pas fat.
Un marquisat, pourtant, est chose fort commune ;
La multiplicité de marquis importune :
Depuis que dans l'État on s'est emmarquisé,
On trouve à chaque pas un marquis supposé.

D. ALVARE.

Celui que l'on vous donne est nommé Rochesoles.

D. JAPHET.

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

FOUCARAL.

Entre les Poles,
Il n'en est pas un tel. Son nom vient d'un rocher,
D'où l'on voit chaque jour mille soles pêcher,
Dont la dîme est à vous.

D. JAPHET.

Est-ce un port ?

FOUCARAL.

Magnifique !

D. JAPHET.

Le château du marquis est-il beau ?

FOUCARAL.

Tout de brique.

D. JAPHET.

Il durera long-temps. Les habitants du lieu,
Morisques ou chrétiens?

FOUCARAL.

Grands serviteurs de Dieu.

D. JAPHET.

Les dames?

FOUCARAL.

Elles sont et courtoises et belles.

D. JAPHET.

Douces?

FOUCARAL.

Comme du lait.

D. JAPHET.

Je les aime bien telles.
Et des couvents, combien?

FOUCARAL.

Neuf.

D. JAPHET.

Des paroisses?

FOUCARAL.

Huit.

D. JAPHET.

Y prend-on des manteaux?

FOUCARAL.

Par-ci, par-là, la nuit.

D. JAPHET.

Tant pis. Y souffre-t-on quelques filles de joie?

FOUCARAL.

Selon.

D. JAPHET.

Et le seigneur, fait-il battre monnoie?

FOUCARAL.

Tant qu'il veut.

D. JAPHET.

Lieu public pour les comédiens?

FOUCARAL.

Fort beau.

D. JAPHET.

J'en veux avoir souvent d'Italiens;
Je les trouve bouffons. Mais toi que j'interroge,
Es-tu natif du lieu pour en faire l'éloge?

FOUCARAL.

Un maître que j'avois y fut pendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif.
Le juge en est sévère.

D. JAPHET.

On y fait donc justice?

FOUCARAL.

C'est le meilleur bourreau qui soit dans la Galice.

D. JAPHET.

Je veux faire pourvoir, dans les prochains États,
A la confusion de tant de marquisats.

(A Léonore.)

Fais-m'en ressouvenir. O future marquise!
Vous voyez que le ciel mes desseins favorise...
Mais, mon cher commandeur, concluons vitement;
Je suis de mon amour pressé cruellement:
L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe;
Mon esprit s'en altère, et mon corps s'en constipe.

LE COMMANDEUR.

Tenez bon quelque temps.

D. JAPHET.

Voire qui le pourroit ?
Mon amour me conduit à mon trépas tout droit.

LE COMMANDEUR.

Encor faudroit-il bien donner ordre aux affaires.
Vos noces ne sont pas des noces ordinaires :
Il y faut des ballets, des combats de taureaux.

D. JAPHET.

Taureaux ! j'en suis ; je veux y jouer des couteaux,
Et donner au public, sans crainte de leurs cornes,
Échantillon sanglant de ma valeur sans bornes.
Je veux tauricider avec mon seul laquais.

FOUCARAL.

Tauricidez tout seul.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, RODRIGUE.

RODRIGUE, *bas à l'oreille du commandeur.*

MADAME Anne Enriquez,
Dans la cour du château présentement arrive,
Si mal, qu'on ne croit pas dans deux jours qu'elle vive.

LE COMMANDEUR.

(A don Japhet.)

Je vais la recevoir... Monsieur, tout aussitôt
Je reviens vous trouver.

(Il sort avec sa suite et Foucaral.)

D. JAPHET, *au commandeur, qui sort.*

Allez, il ne m'en chaut,
Pourvu que mon soleil incessamment m'éclaire.

SCÈNE XXI.

D. JAPHET, LÉONORE, MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. JAPHET, *à part.*

MAIS ne la vois-je pas avec mon secrétaire?
Il est récidivant, le faquin; et toujours
Il prend sa blanche main avec sa patte d'ours.
Je veux, faisant semblant de chanter, le surprendre;
L'ayant surpris, le battre, et puis le faire pendre.

(*Il chante sur l'air de :* Las! qui hâtera le temps? *et s'approche doucement de Léonore.*)

Beauté, seringue à brasier,
Cœur d'acier,
Tu m'as mis le flanc
A *feu et* à sang:
Hélas! l'amour m'a pris
Comme le chat fait la souris.

(*Il saisit la main de Léonore à l'instant où don Alphonse la baisoit.*)

Je t'y prends, grand pendard! tu baises donc sa main?
Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins demain.
Quoi! ta bouche à tabac, de ses moites moustaches,
A cette main d'ivoire ose faire des taches?
Icare audacieux, téméraire Ixion,
Je te juge et condamne à décollation...

(*A Léonore.*)

Et toi de qui je tiens la main très inquinée,
Je t'exclus de l'honneur d'un futur hyménée.

LÉONORE.

Si vous voulez m'ouïr...

D. JAPHET.

Je serois un grand sot.

D. ALPHONSE.

Monsieur...

D. JAPHET.

Tais-toi, truand, pied plat, cagou, bigot!

LÉONORE.

Monsieur, assurément, si vous voulez m'entendre,
Vous connoîtrez l'erreur qui vous a pu surprendre.

D. JAPHET.

Je vous entends, parlez.

LÉONORE.

Votre homme m'ayant fait
Des compliments pour vous; pour montrer en effet
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de l'estime,
Je vous mandois par lui, sans penser faire un crime,
Que j'étois tout à vous. Votre homme un peu trop prompt,
M'en a baisé la main, et fait rougir le front.
C'est de cette façon que s'est passé la chose.

D. JAPHET.

Tout de bon? mon courroux s'apaise par sa cause.
Donnez-moi cette main qu'il ne baisera plus:
Je veux la dévorer de mes baisers goulus...

(A don Alphonse.)

Don Roc, regarde-moi promener cette belle,
Aussi digne de moi que je suis digne d'elle...

(A Léonore.)

Vous m'aimerez bien fort?

LÉONORE.

Oui, je vous le promets

Autant que je le dois.

D. JAPHET.

Je n'en doutai jamais.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente une place où donne la maison du commandeur, décorée de balcons.)

SCÈNE I.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger!

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALPHONSE.

Il n'y fut donc jamais?

MARC-ANTOINE.

Votre mère, peut-être...

D. ALPHONSE.

Ma mère avec son fils a toujours fait le maître;
Mais est-elle arrivée?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALPHONSE.

Hélas! que mon beau temps s'est bientôt obscurci!
Es-tu bien assuré que c'est elle?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. ALPHONSE.

Et que ferai-je donc en ce malheur extrême?

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez espérer.

D. ALPHONSE.

Je suis désespéré,
Et la terre et les cieux ont mon trépas juré.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, j'éprouverois la bonté de ma mère.

D. ALPHONSE.

N'ayant pas épousé la fille de son frère,
Elle m'ayant prié de le faire instamment,
Et moi l'ayant promis si solennellement;
Alors qu'elle verra que j'ai fait le contraire,
Que pourrai-je lui dire? et qu'aura-t-elle à faire?
Me voudra-t-elle ouïr? tu connois son humeur,
Et de son esprit fier la sévère rigueur.
Je n'y vois nul remède : il faut que je m'absente;
Car irois-je ajouter au mal qui la tourmente,
La rage de me voir en ces lieux déguisé,
Au lieu d'être à Séville, à sa nièce épousé?
Mais quitterois-je aussi la belle Léonore;
Un ange à qui je plais, un ange que j'adore,
Qui m'a donné son cœur en échange du mien?
Hélas! j'ai tout à craindre, et je n'espère rien.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, je lui dirois ingénument la chose.

D. ALPHONSE.

J'y suis tout résolu : tantôt, pourvu qu'elle ose
Paroître en son balcon, comme elle m'a promis,
Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCÈNE II.

MARINE, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

MARINE, *à part, avec une bougie.*

A TELLE heure, une fille
Chercher un écolier! l'ambassade est gentille!
Il faudroit pour le moins savoir l'art de Maugis,
Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand logis.

D. ALPHONSE.

Qui va là?

MARINE.

Haye! c'est moi.

D. ALPHONSE.

Qui vous?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.

Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALPHONSE.

Marine, que viens-tu si tard chercher ici?

MARINE.

Je vous y viens chercher.

D. ALPHONSE.

Je t'y cherchois aussi.

MARINE.

Je viens vou annoncer un sujet de tristesse;
Léonore ne peut accomplir sa promesse.
Japhet à sa fenêtre en conversation
Doit passer cette nuit par assignation;

De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre :
Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. ALPHONSE.

Il ne me restoit plus qu'un fou me vînt priver
Du bonheur le plus grand qui pouvoit m'arriver.
Quoi! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes?
Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes!
Et que veut-elle faire avec ce maître fou?

MARINE.

Son oncle le voulant, je ne vois pas par où
Elle peut s'exempter des choses qu'il désire.

D. ALPHONSE.

Un accident fâcheux, que je lui voulois dire,
Se pouvoit éviter sans ce prince des fous.
Je veux ici l'attendre et le rouer de coups,
Pour avoir ma raison du mal qu'il me procure :
L'exploit m'en est facile en une nuit obscure.
Retire-toi, Marine, ou bien demeure ici,
Pour voir transir de peur un fou d'amour transi.

MARINE, *en s'en allant.*

Léonore m'attend. Foin! ma bougie est morte;
Je pourrois bien heurter mon nez à quelque porte.
Peste soit de l'amour!

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Nos fous viendront bientôt.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais étriller Foucaral comme il faut....
Les voici.

SCÈNE IV.

FOUCARAL, D. JAPHET, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, DES MUSICIENS.

FOUCARAL.

Cette nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi j'en ferai d'autant plus de faux pas.

D. JAPHET.

Pour te dire le vrai, la nuit ne me plaît pas;
Mais en cas d'employer une échelle de soie,
On peut bien hasarder quelque chose.

FOUCARAL.

Avec joie
Je pourrois hasarder quelques coups de bâton,
S'il étoit question de tâter un teton.

D. JAPHET.

J'en tâterai tantôt deux des plus beaux du monde,
Durs, distants l'un de l'autre, et de figure ronde.

FOUCARAL.

Cancaro! deux tetons! j'en aurois assez d'un.

D. JAPHET.

Si le ciel m'avoit fait d'un mérite commun,
Léonore auroit pu résister à mes charmes;
Mais je n'ai qu'à paroître, il faut rendre les armes.
Ce fat Zurducaci lui faisoit les doux yeux.

FOUCARAL.

C'est un fat, voirement, et Pascal en est deux.

MARC-ANTOINE, *à part.*

Je m'en vais te payer bientôt de ta louange.

D. JAPHET.

Que j'aurai de plaisir avecque ce bel ange!
Je puis, très justement, dire, avec feu César,
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

FOUCARAL.

Par hasard,
Si ce vieux commandeur vous donnoit de l'épée?

D. JAPHET.

Alors, je ne suis plus César; je suis Pompée.

FOUCARAL.

Que voulez-vous donc faire avec ces chantres-ci?

D. JAPHET.

J'en veux dulcifier mon amoureux souci.

FOUCARAL.

Et si le commandeur entend votre musique?

D. JAPHET.

Foucaral, ta raison est assez énergique;
Mais aussi j'irai perdre un ducat avancé.

FOUCARAL.

Préférez-vous l'argent à quelque bras cassé?

D. JAPHET.

Nous sommes encor loin d'où repose ma joie.
Pour gagner mon argent devant qu'on les renvoie,
Ils chanteront les vers que je fis l'autre jour,
Sur le feu violent de mon brûlant amour.
Quant à moi, de tout temps j'aime la symphonie,
Et tiens que des bons vers les beaux airs sont la vie.....
Chantez, musiciens.... Mais non, ne chantez pas.
Foucaral a raison, retournez sur vos pas;
Ma musique pourroit être ici scandaleuse.

(Les musiciens sortent.)

SCÈNE V.

D. JAPHET, FOUCARAL, MARC-ANTOINE, D. ALPHONSE.

D. JAPHET.

Ecoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

(Il chante.)

Amour nabot,
Qui, du jabot
De don Japhet,
As fait
Une ardente fournaise;
Hélas! hélas!
Je suis bien las
D'être rempli de braise.

Ton feu grégeois
M'a fait pantois,
Et dans mon pis
A mis
Une essence de braise.
Bon Dieu! bon Dieu!
Le cœur en feu,
Peut-on être à son aise?

Qu'en dis-tu, Foucaral, n'ai-je pas bien rimé?

FOUCARAL.

Ces mots nabot, jabot et pantois m'ont charmé.

D. JAPHET.

Je pourrois bien demain, après la jouissance,
Ainsi que de raison, produire quelque stance....

(Don Alphonse frappe don Japhet lentement, et Marc-Antoine frappe Foucaral très vite.)

Ah! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu?

FOUCARAL.

Qui, moi? je viens aussi, ma foi! d'être battu.

D. JAPHET.

L'on redouble sur moi.

FOUCARAL.

L'on m'en a fait de même.

D. JAPHET.

Le bourreau qui me frappe est d'une force extrême.

FOUCARAL.

Et celui qui me frappe est un hardi frappeur.
Monsieur, si vous vouliez, je crierois au voleur.

D. JAPHET.

Ne gâtons rien.

FOUCARAL.

Morbleu! cependant l'on me gâte.

D. JAPHET.

Le lutin qui me bat n'a pas beaucoup de hâte;
Il frappe posément.

FOUCARAL.

Oui bien, ce dites-vous,
On m'a déja donné plus de deux mille coups.

D. JAPHET.

Ouf! messieurs les frappeurs, je défends le visage.

FOUCARAL, *à don Japhet.*

Ma foi! je vais crier.

D. JAPHET, *à Foucaral.*

Foucaral, soyez sage.

FOUCARAL.

Je ne le suis que trop, pour le bien de mon dos.

D. JAPHET.

Pour sauver le visage aux dépens de nos os,
Mettons-nous ventre à ventre, et face contre face.

FOUCARAL.

Où diable vous trouver?

(D. Japhet et Foucaral se tiennent embrassés, et présentent le dos aux frappeurs.)

D. JAPHET.

Maintenant, que l'on fasse
Tout ce que l'on voudra.

D. ALPHONSE.

Qui va là?

FOUCARAL.

Rien ne va.

D. ALPHONSE.

Comment?

FOUCARAL.

Nous ne bougeons.

D. ALPHONSE, *à Marc-Antoine.*

Il faut s'en tenir là,
C'est assez pour un coup.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

D. JAPHET, FOUCARAL.

FOUCARAL.

On vous quitte des autres.
Les reins me font grand mal.

D. JAPHET.

Aussi font bien les nôtres:
J'y sens grande douleur.

FOUCARAL.

Je n'en sens guère moins.

D. JAPHET.

Grâces à Dieu, ceci s'est passé sans témoins.

FOUCARAL.

Nommez-vous l'aventure une bonne fortune?
Et la grêle de coups doit-elle être commune
Avec moi qui ne sers ici que de recors?

D. JAPHET.

Il revient des esprits céans.

FOUCARAL.

Plutôt des corps
De frappante manière et de main vigoureuse.

D. JAPHET.

Je n'en rabattrai rien de ma verve amoureuse.
Je tiens tous ces coups-là fort au-dessous de moi.

FOUCARAL.

Je les tiens dessus vous.

D. JAPHET.

Je m'en veux plaindre au roi.

FOUCARAL.

C'est fort bien avisé.

D. JAPHET.

Le balcon de ma belle
Doit être près d'ici: siffle.

FOUCARAL.

Répondra-t-elle?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

(Foucaral siffle.)

SCÈNE VII.

LÉONORE, *à son balcon*, D. JAPHET, FOUCARAL.

LÉONORE.

Est-ce vous, don Japhet?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel ange, un peu mal satisfait
D'un petit accident que de bon cœur j'oublie,
Puisque j'aurai l'honneur de votre compagnie.

LÉONORE.

Je ne le puis celer; le désir de vous voir
Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHET.

Ah! vous m'assassinez d'excès de courtoisie,
Alérion musqué, doux comme malvoisie!
Mais ne ferai-je point vers vous ascension?

LÉONORE.

Aimable don Japhet, c'est mon intention;
Je m'en vais vous jeter l'échelle.

(Elle lui jette une échelle de corde.)

D. JAPHET.

Ah! séraphique!
Pour vous remercier foible est ma rhétorique...
(Montant l'échelle.)
Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Eh bien! qu'en penses-tu?
Je suis venu, j'ai vu.

FOUCARAL.

Mais l'on vous a battu.

D. JAPHET.

Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Je monte, où Dieu me sauve.

Foucaral?

FOUCARAL.

Qu'a-t-il fait?

D. JAPHET.

L'occasion est chauve.

FOUCARAL.

Et vous aussi.

D. JAPHET.

Va-t'en, Foucaral.

FOUCARAL.

Volontiers.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

D. JAPHET, LÉONORE, *sur le balcon.*

D. JAPHET.

En matière d'amour, je n'aime pas un tiers.

LÉONORE.

Il faudroit retirer l'échelle.

D. JAPHET.

Oui, ma belle,

Je la vais retirer cette divine échelle,
Par qui j'ai pu monter à votre firmament.

(Il entre dans le balcon et retire l'échelle.)

LÉONORE.

Je vous viens retrouver dans un petit moment;
Je m'en vais m'informer si mon oncle sommeille.

D. JAPHET.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'éveille.
Allez donc, ma Diane, allez voir ce qu'il fait,
Et revenez trouver le bienheureux Japhet.

LÉONORE.

Je ne reviendrai point qu'après être assurée
Qu'il dorme d'un sommeil profond et de durée.
S'il alloit découvrir ce que je fais pour vous,
Ce seroit fait de moi.

(*Elle rentre dans sa chambre et ferme la fenêtre.*)

SCÈNE IX.

D. JAPHET, *seul sur le balcon.*

Ce seroit fait de nous!
Ces assignations, ces balcons, ces échelles,
Aboutissent souvent en blessures mortelles.
Me voilà pris en cage, ainsi qu'un perroquet;
Je commence à trembler pour mon dessein coquet.
O des amants furtifs déesse ténébreuse!
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,
Je t'offre en sacrifice un, deux ou trois lirons,
Et deux gros chats-huants. Déesse des larrons,
De ton obscurité redouble un peu la dose,
Et rends bien assoupi le vieillard qui repose:
Prête-moi ta faveur à me bien divertir;
Car j'en ai grand besoin, pour ne te point mentir...
J'entends quelque rumeur. Le ciel me soit en aide!

SCÈNE X.

D. ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE
PLUSIEURS DOMESTIQUES, D. JAPHET *sur le balcon*.

D. ALVARE.

AMORCE le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remède.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort, ou je vois un voleur
Qui va par le balcon voler le commandeur;
Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la cervelle.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, suspendez la sentence mortelle:
Je ne suis point voleur; je ne suis seulement,
Qu'homme à bonne fortune, ou bien fidèle amant:
De plus, l'on m'a battu bien fort depuis une heure.
Si frais battu, messieurs, est-il juste qu'on meure?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baisser.

D. JAPHET.

Cailloux, à moi? Bon Dieu! ce seroit me blesser!
Un grand seigneur blessé ne vaut pas le moindre homme.

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vite, qu'on me l'assomme!

RODRIGUE.

Tirerai-je?

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau! ne tirez pas:
Je ne vaux rien tiré.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tue,
Et que s'homicider est chose défendue.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, et jeter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'importance;
Ou bien dépouillez-vous, sans faire résistance,
De vos chers vêtements, pour nous en faire un don.

D. JAPHET.

Mes vêtements, messieurs, parlez-vous tout de bon?
Savez-vous que je suis le plus frileux du monde?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde?
Vite, qu'on me le fronde; il ose raisonner.

D. JAPHET.

Frondeur, ne frondez pas; je vais vous les donner.
Voilà, pour commencer, la rondelle et l'épée:
Je me disois tantôt César; je suis Pompée:
César vint, vit, vainquit; et moi je suis venu,
Je n'ai rien vu, l'on m'a battu, puis mis à nu.
O noir amour!

LE COMMANDEUR.

Ma foi! ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, assassins?



D. ALVARE.

Qu'est-ce que j'entends dire?
Je crois que ce voleur nous appelle assassins!
Qu'on le tue.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, je disois spadassins,
Et consens de bon cœur que quelqu'un m'assassine,
Si j'ai cru votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET.

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre à bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne!
Qu'on épargne une peau douce comme la mienne;
Qu'ainsi ne soit. Voilà mon fidèle chapeau.
Mais, messieurs, voulez-vous que je demeure en peau?
Vous donnerai-je aussi les habits qui me couvrent?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout-à-l'heure entr'ouvrent!

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation;
Je m'en vais achever la spoliation,
Et vous acheverez de plier ma toilette.

D. ALVARE.

Le malheureux me raille, il faut que je le mette
(*A Rodrigue.*)
De son balcon en bas. Donne-moi mon fusil;
Je veux faire un beau coup.

D. JAPHET.

Messieurs, que vous faut-il?
Ce n'est donc pas assez d'être nud en chemise?
Et la plainte au chétif ne sera pas permise?
Ma foi! c'est bien à moi de faire le railleur,
Mort de peur, mort de froid, et pris pour un voleur!
Laissez-moi donc en paix; attiédissez vos biles,
Et que mes vêtements vous puissent être utiles:
Voilà mon haut-de-chausse, et mon pourpoint aussi.

D. ALVARE.

C'est trop, c'est trop. Adieu, seigneur, et grand merci.
(*Le commandeur et sa suite s'en vont, et emportent la dépouille de don Japhet.*)

SCÈNE XI.

D. JAPHET, *seul, en chemise sur le balcon.*

C'est trop, c'est trop, ma foi! c'est moi-même qu'on raille.
Me voilà nud pourtant. Peste soit la canaille!
Si je n'avois été si haut embalconné,
Cent coups, au lieu d'habits, je leur eusse donné....
Mais mon ange est long-temps.

SCÈNE XII.

UNE DUÈGNE, *à une fenêtre au-dessus du balcon*, D. JAPHET.

LA DUÈGNE.

Là nuit est fort obscure:
(*Elle vide un pot d'urine sur la tête de don Japhet.*)
Garre l'eau!

D. JAPHET.

Garre l'eau! bon dieu! la pourriture!

Ce dernier accident ne promet rien de bon :
Ah ! chienne de duègne, ou servante, ou démon,
Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable !
Sépulchre d'os vivants, habitacle du diable,
Gouvernante d'enfer, épouvantail plâtré,
Dents et crins empruntés, et face de châtré !

LA DUÈGNE, *versant une seconde potée d'urine.*

Garre l'eau !

(*Elle se retire.*)

SCÈNE XIII.

D. JAPHET, *seul.*

LA diablesse a redoublé la dose.
Exécrable guenon ! si c'étoit de l'eau rose,
On la pourroit souffrir par le grand froid qui fait ;
Mais je suis tout couvert de ton déluge infect,
Et quand j'espérerois le retour de ma belle,
Étant tout putréfait, que ferois-je avec elle ?
Il faut céder au temps : c'est assez pour un coup.
J'ai fort mal réussi ; mais j'aurai fait beaucoup,
Si je puis, descendant l'échelle que j'accroche,
Garantir mon cher corps de chute ou d'anicroche.

(*Il descend du balcon.*)

Que maudit soit l'amour et les balcons maudits,
D'où l'on sort tout couvert d'urine, et sans habits.
Que le métier d'amour est un rude exercice !

SCÈNE XIV.

LE COMMANDEUR ET SES GENS, D. ALVARE, D. JAPHET.

LE COMMANDEUR.

Qui va là ?

D. JAPHET.

Qui me dit qui va là ?

LE COMMANDEUR.

La justice.

D. JAPHET.

Je ne suis point gibier de tels chasseurs que vous.

D. ALVARE, *aux gens.*

Qu'on le saisisse au corps.

D. JAPHET, *à part.*

Autre grêle de coups.

(Haut.)

Faisons bien le mauvais. Au premier qui me touche,
De l'âme d'un fusil je fermerai la bouche.

D. ALVARE.

Les armes bas ; de par le roi.

D. JAPHET.

Le ciel m'a fait
Son plus proche parent.

LE COMMANDEUR.

Est-ce vous, don Japhet ?

D. JAPHET.

Est-ce vous, commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Ainsi nud à telle heure ?

D. JAPHET.

Je m'en allois baigner.

LE COMMANDEUR.

En hiver!

D. JAPHET.

Oui, je meure!
L'amour mon pauvre corps a si fort enflammé,
Que je me puis baigner, sans en être enrhumé.
(*A part.*)
Amour, par ta bonté, rends l'échelle invisible.

LE COMMANDEUR.

Autant que la saison, votre amour est terrible;
Et l'on vous peut nommer un amoureux sans pair,
De vous baigner ainsi dans le fort de l'hiver.

D. JAPHET.

Foi de fidèle amant, présentement je sue.

SCÈNE XV.

RODRIGUE, FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. JAPHET, D. ALVARE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

RODRIGUE, *portant les habits de don Japhet au commandeur.*

J'AI trouvé ces habits au détour de la rue;
Un homme qui fuyoit les tenoit embrassés:
Il les a laissé choir, je les ai ramassés.

LE COMMANDEUR.

A qui sont ces habits?

FOUCARAL.

Ce sont ceux de mon maître;
Je les reconnois bien.

D. JAPHET.

Cela pourroit bien être.

Je les avois donnés à garder à mes gens.
Ils les ont égarés ; comme ils sont négligents !

LE COMMANDEUR.

Seigneur Japhet, venez chauffer votre personne,
Et prenez vos habits, la chaleur vous est bonne.

D. JAPHET.

Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.
(Ils sortent tous.)

SCÈNE XVI.

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

La fortune et l'amour me font ici beau jeu ;
L'échelle de ce fou, tout-à-l'heure aperçue,
Me prépare une entrée au ciel.

MARC-ANTOINE.

J'en crains l'issue.

D. ALPHONSE.

Le commandeur dormant, que peut-il m'arriver ?

MARC-ANTOINE.

Et s'il vient voir sa nièce, il vous pourra trouver.

D. ALPHONSE.

Et si le ciel tomboit ? Vois-tu, laisse-moi faire,
La fortune et l'amour ont soin du téméraire ;
Suis-moi dans le balcon, où tu feras le guet.
(Il monte sur le balcon, et entre dans la chambre de Léonore.)

MARC-ANTOINE.

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet !

(*À part.*)

Oh ! qu'il est malaisé, quand on sert un jeune homme,
De dormir tous les jours, à l'aise, et de bon somme !

(*Il monte aussi sur le balcon, et suit son maître.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente le même salon de la maison du commandeur comme au troisième acte.)

SCÈNE I.

D. ALVARE, D. JAPHET.

D. ALVARE.

L'ALEZAN est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plaît donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudroit donc qu'un bon cheval de pas.

D. JAPHET.

Fort bien ; et qui pourtant donnât quelques courbettes.
Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes :
J'en voudrois un qui fût entre triste et gaillard,
Qui tînt fort de la mule, et fort peu du bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litière.

D. JAPHET.

Mon dessein entre nous menace de la bière ;
Ne puis-je pas porter quelque bonne arme à feu,
Afin de mieux tirer mon épingle du jeu ?

D. ALVARE.

Ce seroit un coup sûr ; mais ce n'est pas la mode.

D. JAPHET.

Quoi ! l'usage prévaut ? ô sottise incommode !

En chose où le péril paroît de tous côtés,
On peut fort bien passer sur les formalités.
Et si quelque taureau vient à moi comme un foudre,
Puisqu'un vilain taureau peut un homme découdre,
Ne peut-on pas alors se tirer à quartier?

D. ALVARE.

Ce seroit l'action d'un lâche cavalier.

D. JAPHET.

Ce seroit l'action d'un cavalier bien sage.

D. ALVARE.

Laissez votre sagesse, et montrez du courage.

D. JAPHET.

Je n'en montre que trop, et l'arme que j'aurai,
Que sera-ce?

D. ALVARE.

Une lance au bois peint et doré.

D. JAPHET.

Je veux entrer en lice avec la hallebarde.

D. ALVARE.

Hallebarde contre un taureau! Dieu vous en garde!

D. JAPHET.

Et qu'en pourroit-on dire?

D. ALVARE.

On s'en moqueroit fort.

D. JAPHET.

S'en moquera-t-on moins, quand on me verra mort?

D. ALVARE.

Souvenez-vous au reste, en frappant de la lance,
De choisir bien l'épaule.

D. JAPHET.

Et pourquoi non la panse,

Et plus large, et plus tendre, et plus belle à frapper,
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

O le maudit usage!

D. ALVARE.

Monsieur, encore un coup, ayez bien du courage,
Et le reste ira bien.

D. JAPHET.

J'ai peur qu'il aille mal;
Car un taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire:
Vous entrerez en lice, hardi, non téméraire,
Votre lance en l'arrêt, ferme dans les arçons,
Et rendant le salut aux dames des balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes?
Oh! que mon sot dessein rend tous mes esprits mornes!
Je voudrois de bon cœur être sans marquisat,
Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.
Adieu: je vais m'armer. Si jamais j'en échappe,
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y rattrape.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

D. ALVARE, ELVIRE.

D. ALVARE.

Eh bien! ma chère Elvire, ai-je encore à languir?

ELVIRE.

Ma mère est un esprit qui ne peut revenir;

Nous n'obtiendrons jamais ce que nous voulons d'elle,
Qu'elle n'ait de mon frère une bonne nouvelle;
S'il ne revient bientôt, nous espérons en vain.

D. ALVARE.

Il faut l'aller chercher, et partir dès demain;
S'il est en quelque endroit des lieux que le ciel couvre,
Il sera bien caché si je ne le découvre.
Mais, s'il est mort, Elvire?

ELVIRE.

Hélas! j'en ai grand peur:
Car ma mère en mourroit sans doute de douleur.

D. ALVARE.

Vous me commandez donc de chercher votre frère?

ELVIRE.

C'est l'unique remède à nos maux salutaire.

D. ALVARE.

Mais aussi vous quitter!

ELVIRE.

Mais, Alvare, il le faut:
Sa mort, ou son retour vous ramène bientôt.

D. ALVARE.

Bien donc, pour vous rejoindre il faut que je vous quitte.

ELVIRE.

Votre action, Alvare, aura tout son mérite:
Vous trouverez un frère, et vous aurez sa sœur.

SCÈNE III.

PÉDRO, D. ALVARE, ELVIRE.

PÉDRO.

Ah! seigneur don Alvare, un horrible malheur
Aujourd'hui nous prépare une histoire tragique.

D. ALVARE.

Quoi donc, seigneur Pédro?

PÉDRO.

Ce fou mélancolique
Avoit un secrétaire en habit d'écolier;
Ce n'en étoit pas un, c'étoit un cavalier;
Eperdument épris d'amour pour Léonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime?

PÉDRO.

Elle l'aime, et même elle l'adore :
Ce bienheureux amant, dans sa chambre introduit,
Où vraisemblablement il a passé la nuit,
Fait bien voir qu'elle l'aime, et qu'elle en est aimée.

D. ALVARE.

Et comment l'a-t-on su?

PÉDRO.

Sa chambre mal fermée
Les a laissé surprendre à notre commandeur;
Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur
Ait conduit notre maître à voir son infamie,
Lorsqu'il pensoit trouver une nièce endormie.
Il ne s'est point troublé, le téméraire amant;
Aux cris du commandeur, nos gens en un moment
Sont venus bien armés au secours de leur maître.
L'autre valet du fou, camarade peut-être
De ce jeune écolier, s'est mis à son côté;
Et lui, sans s'effrayer de l'inégalité,
A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des hommes :
Oui, jamais il ne fut, en la terre où nous sommes,
De plus vaillant que lui; c'est un Roland, un Cid :
Il a blessé nos gens, du plus grand au petit;

Notre commandeur même est blessé dans l'épaule.
Enfin on a saisi cet Amadis de Gaule,
Et sous son jupon noir qui le décréditoit,
Non sans étonnement, on a vu qu'il portoit
Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,
Mais bien d'un grand seigneur, soi-disant secrétaire.
Quoique pris, on l'a vu conserver sa fierté,
Comme un jeune lion dans les fers arrêté.
Madame Léonore en sa chambre est pâmée,
Où notre commandeur l'a lui-même enfermée.

ELVIRE.

Quel étrange malheur!

PÉDRO.

Je crois que le voici.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

D. ALPHONSE, *en habit de cavalier, et lié.*

QUAND je devrois mourir....

LE COMMANDEUR.

Tu dois mourir aussi.

D. ALPHONSE.

J'en aurois fait mourir devant ma mort bien d'autres,
A moins d'être accablé du grand nombre des vôtres.

LE COMMANDEUR.

Exécrable assassin!

D. ALPHONSE.

Mon crime est mon amour;
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es qu'un imposteur.

D. ALPHONSE.

Je suis un misérable.

LE COMMANDEUR.

Et mon infâme nièce....

D. ALPHONSE.

Est un ange adorable.

LE COMMANDEUR.

Ah! je la punirai; je le dois, je le puis.

D. ALPHONSE.

Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis?
Si je n'étois lié, ta bouche criminelle
Ne hasarderoit par des blasphêmes contr'elle.

LE COMMANDEUR.

Méchant! tu l'as séduite; et ta condition
Est chose supposée, et pure invention.

D. ALPHONSE.

Il est vrai, commandeur, j'ai ta nièce séduite;
Nous devions elle et moi demain prendre la fuite.
Je l'adore, elle m'aime, et m'a donné sa main:
Que n'exécutes-tu ton arrêt inhumain?
Sa bouche d'un soupir rendra ma mort heureuse;
C'est-là l'ambition de mon âme amoureuse.
Si mon trépas lui coûte une larme, un soupir,
Je mourrai de l'amour le glorieux martyr.

LE COMMANDEUR.

Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. ALPHONSE.

Les plus cruels tourments me seront des délices,
Puisqu'ils me serviront vers elle à mériter.

LE COMMANDEUR.

Dis ton nom, scélérat! ou je te vais planter
Ce poignard dans le sein.

D. ALPHONSE.

C'est toute mon envie :
Si je perds Léonore, ai-je affaire de vie?
Délivre-moi le bras, donne-moi ton poignard,
Tu me verras percer mon cœur de part en part.
Tu veux savoir mon nom, je le saurois bien taire,
Au bien de mon amour s'il étoit nécessaire;
Pour la peur de cent morts je ne le dirois pas :
Un amant comme moi ne craint point le trépas;
Mais pour justifier ma flamme, il le faut dire :
Je m'appelle Enriquez; voilà ma sœur Elvire,
Et ma mère est ici malade, et moi je suis
Prêt de te satisfaire autant que je le puis.
Si ce que je te dis t'irrite davantage,
Exerce dessus moi ton poignard et ta rage.

ELVIRE.

Ah! mon frère!

D. ALPHONSE.

Ah! ma sœur, laisse-moi donc parler.
(*Au commandeur*)
Que délibère-t-on? je suis tout prêt d'aller,
Pour réparer ma faute, épouser Léonore,
Ou bien perdre le jour, que sans elle j'abhorre;
Et je répète encor que je bénis mon sort,
Si mon ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR.

Le valet de Japhet étant un don Alphonse,
Vous délier moi-même est toute ma réponse,
Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALPHONSE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

LE COMMANDEUR.

J'espère qu'entre nous finira la querelle,
Vous donnant Léonore, et mon bien avec elle.

D. ALPHONSE.

C'est m'élever au trône en me tirant des fers,
Et me porter au ciel au sortir des enfers.

LE COMMANDEUR, *à Rodrigue.*

Que l'on aille querir ma nièce.

(Rodrigue sort.)

SCÈNE V.

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE.

ELVIRE.

Hélas, mon frère!
Que vous avez coûté de larmes à ma mère?

D. ALPHONSE.

J'aurai peine à fléchir son esprit absolu,
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle : une juste prière
Parmi les gens d'honneur ne se refuse guère.

D. ALPHONSE.

Elle pourroit sans doute, en une autre saison,
Se plaindre de son fils avec juste raison.
Je devois épouser sa nièce : elle étoit belle ;
Je pouvois espérer de grands biens avec elle.
Mais peut-on éviter la volonté des cieux?
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux yeux?

Pouvois-je deviner qu'en allant à Séville,
J'entrerois dans les fers d'une divine fille?
Et suis-je, dans les fers où ses beaux yeux m'ont mis,
En l'état de tenir ce que j'avois promis?

SCÈNE VI.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ÉLVIRE, D. ALVARE.

FOUCARAL.

Messieurs, or écoutez le malheur effroyable,
Qui vient d'assassiner don Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le taureau l'a-t-il mal traité?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit.
Il s'est mis sur les rangs, aussi vaillant qu'un Cid:
Un taureau mal appris, qui l'a vu dans la place,
A pris aversion pour sa tragique face,
Et l'a suivi long-temps les cornes dans les reins.
Le vaillant champion, sans songer à ses mains,
Voyant que le taureau le poursuivoit si vite,
A de la salle en bas bientôt changé de gîte;
L'impertinent taureau le voyant piéton,
Est allé droit à lui sans craindre son bâton;
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,
S'est présenté trois fois pour transgresser les bornes.
Le peuple discourtois a dit : *Nescio vos.*
Cependant l'animal a pris son homme à dos;
Et les cornes s'étant en grègue embarrassées,
L'infortuné Japhet, et ses belles pensées,

Ayant été long-temps dans l'air bien secoué,
(Sans cornade pourtant, dont le ciel soit loué)
S'est à la fin trouvé couché sur la poussière,
Foulé de coups de pieds d'une étrange manière :
On le remporte à quatre, et je viens tout exprès
Vous faire le récit de ce triste succès....
Mais notre secrétaire est vêtu comme un prince :
Que diable a-t-il donc fait de son justaucorps mince?

D. ALVARE.

Don Roc Zurducaci n'est plus un écrivain;
Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître?

D. ALVARE

Et ton maître, il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence :
Comme un valet toujours dit tout ce qu'il a vu,
Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvu.

(Foucaral sort.)

SCÈNE VII.

RODRIGUE, LÉONORE, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce, approchez-vous. Dedans la promptitude,
Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude;
Mais je crois me remettre assez bien avec vous,
En vous faisant présent d'un si parfait époux.

LÉONORE.

Votre bonté me rend et muette et confuse,
Et mon crime est si grand....

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse.

(*A don Alphonse.*)

Monsieur, je vous la donne.

D. ALPHONSE.

Et moi, je la reçoi,

Comme un bien qui me rend aussi riche qu'un roi.

LE COMMANDEUR.

Il faut aller trouver votre mère, et j'espère

Que nous obtiendrons tout d'une si bonne mère.

ELVIRE.

Ce bienheureux hymen va la ressusciter.

LE COMMANDEUR.

Et vous et don Alvare y pourrez profiter.

D. ALVARE.

Si vous vous en mêlez, la chose est fort facile.

LE COMMANDEUR.

Et de plus elle est juste, autant qu'elle est utile.

SCÈNE VIII.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE, ELVIRE, LÉONORE, D. ALVARE, RODRIGUE.

FOUCARAL.

Place, messieurs; je viens vous trouver à grands pas,

Mortel avant-coureur de quatre ou cinq trépas,

Pour vous signifier que la fureur dans l'âme,

Don Japhet courroucé vient chanter votre gamme.

SCÈNE IX.

D. JAPHET, FOUCARAL, LE COMMANDEUR LÉONORE, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

D. JAPHET, *armé de toutes pièces, une lance à la main.*

Où se cachera-t-il, ce commandeur maudit,
Qui dans un même jour a son dit et dédit?...
Ah! te voilà, vieux fou! sans honneur, sans parole,
Maître de valets fous, oncle de nièce folle!...
Et tu ris, grand vilain! et tu m'as maltraité!
Et tes valets ont pris la même liberté!
Cependant qu'au péril de cent mille cornades,
Je combats des taureaux à grands coups de lançades,
Tu me ravis ta nièce, ignorant, affronteur,
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur!
Elle auroit succédé, dans ma couche honorable,
A ma chère Azatèque, une reine adorable,
Et, traître! tu la fais femme d'un écrivain,
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main.
Dis, fourbe le plus grand qui soit dans la Castille,
Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en soudrille?
Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas?
Et suis-je un homme à perdre et mon temps et mes pas?
Si je n'étois chrétien.... (Mais le christianisme
Me défend d'entreprendre un sanglant cataclisme)
Si je n'étois chrétien, commandeur effronté,
Je t'aurai dépaulé, décuissé, détêté.
Si je n'avois eu peur de m'accabler moi-même,
J'aurois fait le Samson dans ma fureur extrême;
J'aurois mis ton château tout sens-dessus-dessous,
Ton renifleur et toi, ta nièce et son époux.

Si tu m'avois tenu la parole promise,
Je lui donnois mon bien, je la faisois marquise;
Moi, parent de César, moi, marquis, moi, Japhet,
J'allois faire l'esclave, et j'aurois fort mal fait....
Mais que je sache encor pourquoi d'un secrétaire
Cette jeune indiscrète est l'injuste salaire?
Est-ce pour les profits du secrétariat,
Qui ne lui vaudra pas par an demi-ducat?

D. ALPHONSE.

Monseigneur don Japhet!...

D. JAPHET.

Vitement, qu'on me l'ôte,
Ce perfide valet.

D. ALPHONSE.

Je confesse ma faute;
Mais lorsque vous saurez que j'étois cavalier,
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'écolier,
Et que j'étois aimé de ma belle maîtresse,
Vous ne me croirez plus d'âme double et traîtresse,
Et vous pardonnerez...

SCÈNE X.

UN COURRIER, D. JAPHET, FOUCARAL, LE COMMANDEUR, LÉONORE, D. ALPHONSE, ELVIRE, D. ALVARE, RODRIGUE.

(*Le courrier corne aux oreilles de don Japhet, avec une trompe de postillon.*)

D. JAPHET.

Maudit soit le cornet!
C'est bien encore pis que le coup de mousquet...
(*Au courrier.*)
Qui diable es-tu?

LE COURRIER.

Je suis le courrier ordinaire
De votre grand César.

D. JAPHET.

Qui t'amène?

LE COURRIER.

Une affaire
Qui vous importe fort.

D. JAPHET.

Parle, et ne corne pas,
Ou je t'étranglerai.

LE COURRIER.

Parlerai-je tout bas?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin?

LE COURRIER.

De peur de vous rompre la tête.

D. JAPHET.

Et tu viens de la rompre, abominable bête!
Parle donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau, que je dois étrangler?

LE COURRIER.

Parce que ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai su jamais lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc.

LE COURRIER.

Je le sais tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais-en donc le récit.

LE COURRIER.

« De par moi l'empereur...

D. JAPHET, *à part.*

De ce visage-là je garde quelque idée,
Et j'ai vu quelque part cette face ridée.

LE COURRIER.

« L'héritier du soleil, le grand Manco-Capac,
« Souverain du pays d'où nous vient le tabac,
« Qui prit Coïa Mama, sa sœur, en mariage,
« Du pays du Pérou la fille la plus sage.
« Du valeureux Manco, de la belle Coïa
« Est sortie, en nos jours, l'infante Ahihua:
« Elle arrive à Madrid pour être baptisée;
« De mon cousin Japhet qu'elle soit l'épousée.
« Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu,
« Tant sur les perroquets qui sont couleur de feu,
« Que sur les lamentins du grand fleuve Orillane,
« Et mes prétentions sur la riche Guyane. »

D. JAPHET, *à part.*

Le traître de courrier ressemble au renifleur...
(Au courrier.)
Faites-moi voir un peu le seing de l'empereur.

LE COURRIER.

Le voilà bien écrit de sa dextre royale.

LE COMMANDEUR.

Il n'en faut point douter.

LE COURRIER.

La dame occidentale

A deux vaisseaux chargés de précieux bijoux,
De gorges de griffons, de peaux de loups-garoux,
De baume gris de lin, de vézugues musquées,
De grandes pièces d'or, non encor fabriquées.

D. JAPHET.

Bon cela!

LE COURRIER.

De guenons qui parlent portugais,
De gros diamants bruts, et de rubis balais.

D. JAPHET.

Est-ce tout?

LE COURRIER.

Ce n'est pas la centième partie;
Mais il faut faire grâce à votre modestie.

D. JAPHET.

Mais ne seriez-vous point ce maudit renifleur?
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur?
Si ce malheureux-là m'avoit fait le message,
Je romprois là-dessus tout net un mariage,
L'empereur mon cousin s'en dût-il offenser.

(*A Léonore.*)

Eh bien! la belle Iris, vous pouviez bien penser
Qu'un homme comme moi ne manque point de femme.
Vous avez avec nous un peu fait la grand'dame;
Je m'en vais épouser l'infante Ahihua,
Qui me va réjouir comme un alleluia...

(*A don Alphonse.*)

Et vous, son cher galant, jadis mon secrétaire,
Vous m'avez fait du bien, en me pensant mal faire;
Je vous sais fort bon gré de m'avoir supplanté:
Coquettes et cocus ont grande affinité.

Coquette avec coquet ne trouve pas son compte,
Et coquet de coquette a toujours de la honte.
Vous avez bien joué le Roc Zurducaci;
Vous en êtes content, et je le suis aussi...
Et vous, le commandeur, qui me l'aviez promise,
Un grand fourbe est gîté dedans votre chemise;
Certains petits discours, parvenus jusqu'à moi,
Me font beaucoup douter de votre bonne foi:
Vos fréquents compliments, votre reniflerie,
L'affaire du balcon et la mousqueterie,
Tout cela contre vous fait un procès-verbal,
Qui vous condamne d'être à jamais animal...
Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense...
César est son parent, malheur à qui l'offense!...
Je pars pour aller voir un ange du Pérou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir devant, et comment, et par où.
Un ordre m'est venu de César qu'on doit suivre;
Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,
Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main.
Cependant, monseigneur, votre noble présence
Prendra part, s'il lui plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, et ne m'en irai pas...
Foucaral, fais venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déja venu, sans mulets ni charrette;
J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette.

LE COMMANDEUR, *à don Alphonse.*

Allons voir votre mère, et tâchons d'obtenir
Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir.
Le seigneur don Japhet honorera vos noces,
Et puis après ira, suivi de vingt carrosses,
Recevoir dans Madrid l'infante Ahihua,
Qui vient, de père en fils, de Capac et Coïa.

D. JAPHET.

Soit; aussi-bien mon train n'est pas chose encor prête.
Mais point de renifleur, ou je trouble la fête.

FIN DE DON JAPHET D'ARMÉNIE.



LE DEUIL,

COMÉDIE,

PAR HAUTEROCHE,

Représentée, pour la première fois, en 1672.

PERSONNAGES.

PIRANTE, père de Timante.
TIMANTE, son fils.
JAQUEMIN, fermier et receveur de Pirante.
BABET, fille de Jaquemin.
PERRETTE, servante de Jaquemin.
CRISPIN, valet de Timante.
NICODÈME, serviteur de Jaquemin.
MATHURIN, valet de la ferme, personnage muet.

La scène est à un village à deux lieues de Sens.

LE DEUIL,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

TIMANTE ET CRISPIN, *en grand deuil.*

CRISPIN.

PAR ma foi, nous voilà plaisamment équipés,
Noirs du bas jusqu'en haut, et des mieux encrêpés.
Seriez-vous bien parent d'un.... faut-il que j'achève?
Là, d'ün de ces messieurs que l'on rouoit en Grève,
Le jour qu'il vous a plu de partir de Paris?

TIMANTE.

Maraud!

CRISPIN.

A dire vrai, monsieur, je suis surpris.
Votre père, votre oncle, enfin tout le lignage
Regorge de santé, rien ne meurt, dont j'enrage;
Pas un neveu, pas même un arrière-cousin;
Et le grand deuil vous plaît à porter?

TIMANTE, *riant.*

Oui, Crispin.

CRISPIN.

Vous riez? Cet habit peut donner de la joie,
Quand une tête à bas laisse force monnoie;

Bon, pour lors : mais, à moins d'une mort de profit,
L'équipage est lugubre, et me choque l'esprit.

TIMANTE.

En d'autres cas encore il peut réjouir l'âme.

CRISPIN.

D'accord, quand un mari fait enterrer sa femme.
Comme, en se mariant, on se met en danger
D'avoir, pendant ce nœud, tout le temps d'enrager,
Je crois que, pour guérir cette sorte de rage,
Il n'est rien de meilleur qu'un prompt et doux veuvage.
Mais, sans moraliser, monsieur, venons au point.
Nous arrivons à Sens, où vous n'arrêtez point;
Vous poussez jusqu'au lieu de votre métairie.
D'abord vous descendez dans une hôtellerie;
Vous y prenez le deuil, vous m'en équipez, moi,
Qui ne pleure personne, et qui ne sais pourquoi.
Si j'ose demander à quoi tend ce mystère,
Vous riez, vous chantez, et vous me faites taire;
Et, sans m'expliquer rien, toujours la joie au cœur,
Vous entrez dans la cour de votre receveur.
Ce noir déguisement cache au moins quelque chose;
Pour la dernière fois, j'en demande la cause.

(*Timante sourit.*)

Allez-vous rire encor? Bon soir, je n'en suis plus.

TIMANTE.

Cet habit me vaudra plus de deux mille écus.

CRISPIN.

Deux mille écus?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Peste ! Et combien en aurai-je?
Équipé comme vous, j'ai même privilège;
Et je ne prétends pas porter le deuil *gratis*.

TIMANTE.

Ta part s'y trouvera.

CRISPIN.

Les merveilleux habits !
Mais, déguisés ainsi, dans le bois le plus proche,
N'auriez-vous point dessein de voler quelque coche?
Qu'en est-il?

TIMANTE.

Moi, voler ! c'est perdre la raison,
Que....

CRISPIN.

J'entends; mais, monsieur, je crains la pendaison.
Pour toucher cet argent, çà, que faut-il donc faire?

TIMANTE.

Pleurer. Sais-tu pleurer?

CRISPIN.

Moi? non; mais je sais braire:
Cela suffira-t-il?

TIMANTE.

Tu feras de ton mieux;
Et, quand je pleurerai....

CRISPIN.

J'ai de terribles yeux.
Commencez seulement; pour venir à la charge,
Je vous réponds, monsieur, d'une bouche aussi large.
Il ne faut qu'essayer, voyez : Hin, hin, hin....

TIMANTE.

Bon.

CRISPIN.

L'accord est musical : est-ce là votre ton ?

TIMANTE.

Fort bien.

CRISPIN.

Mais de ces pleurs à quoi tend le mystère ?

TIMANTE.

A duper Jaquemin, receveur de mon père,
A qui, par ce faux deuil appuyant mon rapport,
Je persuaderai que le bon-homme est mort,
Et que, depuis huit jours, surpris d'apoplexie,
Tout d'un coup, sans parler, il a fini sa vie.
J'en suis seul héritier ; et Jaquemin, je croi,
Prétendant n'avoir plus à compter qu'avec moi,
Ne refusera pas de me payer la somme
Que, pour le premier ordre, il tient prête au bon-homme.

CRISPIN.

Vous êtes fils unique ; et votre receveur,
S'il plaisoit à la mort de vous faire l'honneur
De saisir au collet votre avare de père,
Auroit avecque vous quelques comptes à faire.
Mais sur quoi s'assurer qu'il doit deux mille écus ?

TIMANTE.

Six cents louis, Crispin, tous paiements rabattus.
De mon père pour lui j'ai surpris cette lettre ;
Écoute, et tu verras ce qu'on peut s'en promettre.

(*Il lit.*)

« Monsieur Jaquemin, votre compte est bon. Les « diverses sommes que vous m'avez fait toucher ici, et « dont vous n'avez point de quittance, montent à huit « cents écus ; ainsi, reste dû six mille six cents livres. Ne « vous embarrassez pas à chercher une voie sûre pour

« me les faire tenir : j'irai moi-même les recevoir, sur
« les lieux, dans quinze jours ou trois semaines, et nous
« aviserons ensemble à régler les clauses du nouveau bail
« que vous demandez. Je ne vous écrirai point davantage
« là-dessus. Ne me faites point de réponse. Votre meil-
« leur ami,

« PIRANTE. »

En prenant les devants, comme il est bon payeur....

CRISPIN.

J'entends : plus fin que vous n'est pas bête, monsieur;
Et, pour un nouveau bail, sans trop songer aux clauses,
Je vous crois déja voir accommoder les choses.
Pour bien faire, il faudroit que monsieur Jaquemin,
Obtenant du rabais, grossît le pot-de-vin :
Il en demandera, signez tout.

TIMANTE.

Moi?

CRISPIN.

Qu'importe?
La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Votre père a bon dos.

TIMANTE.

Il n'entend pas raison.
Quel père! Il faut aller joindre ma garnison;
Je pars; et, pour tout fruit à mes belles paroles,
Ayant à m'équiper, j'emporte vingt pistoles :
Me voilà bien!

CRISPIN.

Aussi, pour vous en consoler,
Sans façon, en bon fils, vous venez le voler.
Mais, quoiqu'en ce dessein, monsieur, je vous admire,
Si votre père, enfin, s'est avisé d'écrire,

Sa lettre et vos discours n'auront aucun rapport;
Et nous serons tondus, sur cette feinte mort.

TIMANTE.

Au commerce d'écrire avec joie il renonce;
Il plaint, trois mois entiers, le port d'une réponse :
Tu vois que, par sa lettre, il mande à Jaquemin
De ne lui point récrire. Outre cela, Crispin,
J'ai su.... Mais taisons-nous, quelqu'un vient.

SCÈNE II.

PERRETTE, BABET, TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Timante.*

C'EST Perrette,

(*Bas.*)

Et madame Babet. La friponne est bien faite,
Monsieur, et vaudroit bien, soit dit, sans faire tort....

TIMANTE, *bas, à Crispin.*

Songe à l'apoplexie, et que mon père est mort.

PERRETTE, *à Babet, regardant Timante.*

Je ne me trompe point, c'est notre jeune maître.

BABET.

Dans un pareil habit, j'ai pu le méconnoître.
Quoi! Timante, c'est vous? D'où vient donc ce grand deuil?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah, Babet!

BABET.

Crispin?

CRISPIN, *pleurant.*

Ah!

BABET.

Tous deux la larme à l'œil.

TIMANTE, *pleurant.*

Quel malheur !

PERRETTE, *à Crispin.*

Apprends-nous quelle perte il a faite.

CRISPIN, *pleurant, à Perrette.*

Son père....

PERRETTE.

Eh bien ! son père?

CRISPIN, *pleurant.*

Il est gîté, Perrette,
Le pauvre homme ! il m'aimoit, comme si... Mais, enfin,
Dieu veuille avoir son âme.

PERRETTE.

Il est mort?

BABET.

Quoi! Crispin,
Pirante est mort!

CRISPIN, *pleurant, à Babet.*

Malgré tout ce qu'on a pu faire,
Il est.... Ah !

BABET.

Je l'aimois comme mon propre père.
(*A Perrette.*)
Soutiens-moi.

(*Elle s'appuie sur elle.*)

PERRETTE, *à Babet.*

Ce malheur est touchant ; mais....

BABET.

Hélas !

CRISPIN, *bas, à Timante.*

Que ne la prenez-vous, monsieur, entre vos bras?
Ses ennuis passeroient plus tôt.

TIMANTE, *bas, à Crispin.*

Ils m'embarrassent.

CRISPIN.

Voilà que c'est d'avoir des pères qui trépassent!

PERRETTE.

Là, revenez à vous : puisque le mort est mort,
Quel remède? et pourquoi s'en affliger si fort?

CRISPIN, *à Babet.*

Perrette le prend bien : point de mélancolie.
Les morts ne vivent plus; les pleurer, c'est folie.

BABET, *pleurant.*

Il étoit mon parrain; et j'aurois peu de cœur....

TIMANTE, *larmoyant.*

Suffit, Babet; c'est trop partager ma douleur.

BABET, *larmoyant.*

Si mes larmes....

PERRETTE.

Par-là, qu'est-ce que l'on avance?
Voyez monsieur; il prend son mal en patience.

CRISPIN.

C'est qu'il sait vivre, diable!...

TIMANTE.

Et monsieur Jaquemin,
Que fait-il?

PERRETTE.

Tout-à-l'heure il étoit au jardin :
Je m'en vais le chercher; consolez-vous ensemble.

SCÈNE III.

TIMANTE, BABET, CRISPIN.

TIMANTE, *riant.*

Eh bien, Babet?

BABET.

Eh quoi! vous riez?

TIMANTE.

Que t'en semble?

Le deuil me sied-il bien?

BABET.

Je ne sais où j'en suis.

Oubliez-vous déja? ..

TIMANTE.

Babet, trève d'ennuis;

Mon père n'est pas mort.

BABET.

Ah! j'ai lieu de me plaindre;

Vous me trompez?

TIMANTE.

Il m'est important de le feindre;

Ayant besoin d'argent, je n'imagine rien

De plus propre à duper et ton père et le mien.

BABET.

Mais comment pensez-vous?...

TIMANTE.

Ne t'en mets point en peine;

Avec moi seulement souffre que je t'emmène;

Si tu veux éclater, il faut prendre ce temps.

BABET.

Je pars à l'heure même, et vais coucher à Sens.

TIMANTE.

Seule ?

BABET.

Seule ; et je dois, par l'ordre de mon père,
Avec certain parent terminer quelque affaire :
Rendez-vous y ; j'y couche ; et là, nous résoudrons,
Touchant votre dessein, quel parti nous prendrons.

TIMANTE.

Deux heures de chemin, sans que l'on t'accompagne !
Je crains....

BABET.

Tout est rempli de gens dans la campagne ;
Il est jour de marché. Je vous quitte : à tantôt.

TIMANTE.

Je ferai mon pouvoir, pour te joindre au plus tôt.

BABET.

Je vais partir avant que mon père survienne.

SCÈNE IV.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *montrant du doigt l'endroit où Babet est rentrée.*

Monsieur, hem ?

TIMANTE.

Qu'est-ce ?

CRISPIN.

Il n'est qu'en dira-t-on qui tienne ;
La Babet est traitable, et se rend sans façon.

TIMANTE.

Son honneur, avec moi, ne court point hasard.

CRISPIN.

Bon !

Le moyen ?

TIMANTE.

Elle peut....

CRISPIN.

J'entends ; dans le voyage,
La belle, en tout honneur, aura soin du bagage.
Quand vous en serez las, pour le moins....

TIMANTE.

Maître sot !

CRISPIN.

Souffrez-moi la servante, et je ne dirai mot ;
A ces conditions, c'est une affaire faite :
Vous emmenez Babet, j'emmènerai Perrette.

TIMANTE.

Ah ! ce n'est pas de même.

CRISPIN.

Et pourquoi non ? je croi
Qu'en esprit, beaux discours, vous l'emportez sur moi ;
Mais, où l'esprit n'est pas tout-à-fait nécessaire,
Monsieur, sans vanité, je suis assez bon frère ;
Et....

TIMANTE.

Pour faire cesser tes sots raisonnements,
Apprends qu'à tort tu fais de mauvais jugements,
Et qu'au sort de Babet les nœuds de l'hyménée,
Au déçu de mon père, ont joint ma destinée.

CRISPIN.

Vous l'avez épousée ?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes mari ?

TIMANTE.

Depuis plus de six mois.

CRISPIN.

Et n'êtes point marri ?

TIMANTE.

Moi? point du tout.

CRISPIN.

Miracle ! Il ne s'en trouve guères
De si contents que vous de ces sortes d'affaires :
Aussi n'êtes-vous pas encor bien marié.

TIMANTE.

Pour bien faire la chose, on n'a rien oublié :
J'ai pour Babet....

CRISPIN.

D'accord : ne pouvant voir la belle
Qu'en secret rendez-vous, vous n'aimez rien tant qu'elle ;
Mais Babet, aujourd'hui vos plus chères amours,
Ne sera plus Babet, quand vous l'aurez toujours.

TIMANTE.

Il faut incessamment que ta langue s'égaye.

CRISPIN.

Hasard : gageons, monsieur ; et, si je perds, je paye.
Mais son père sait-il que ?...

TIMANTE.

Non, il n'en sait rien ;
Car, comme en avarice il surpasse le mien,
Et qu'un sou déboursé lui semble arracher l'âme,
Sans doute il eût tout fait pour traverser ma flamme :
Mais, l'hymen déclaré, tout lui parlant pour moi,
Il faudra bien qu'il chante, ou qu'il dise pourquoi.

CRISPIN.

Mais, monsieur, étant noble, et de bonne famille,
D'un simple receveur vous épousez la fille!
Que dira votre père?

TIMANTE.

Il s'estomaquera,
Fera le difficile, et puis s'apaisera.
Après tout, Jaquemin, quoiqu'il soit sans naissance,
A l'avarice près, est homme d'importance:
Il est le coq du bourg, connu pour un Crésus,
Et possède du moins cinquante mille écus;
Cela répare assez le défaut du rang.

CRISPIN.

Peste!
Puisqu'il a tant de bien, il est noble de reste.
Combien de soi-disant chevaliers et marquis
Se targuent sottement de noblesse à Paris,
Dont, en s'emmarquisant, la plus haute noblesse
A seulement pour titre une grande richesse!
Sans cela, leur naissance est basse et sans éclat,
Et leur bien, en un mot, fait tout leur marquisat.
Ces gens, au temps qui court, ont beaucoup de confrères:
Mais la chère Babet, elle n'a sœurs ni frères.

TIMANTE.

Babet est fille unique; et bien d'autres que moi....

CRISPIN.

Bien d'autres? Quantité tiennent leur quant-à-soi,
Qui, loin de refuser une affaire semblable,
Moyennant force écus, épouseroient le diable.
Le diable, cependant, doit être roturier;
Qu'en croyez-vous?

TIMANTE.

Badin !

CRISPIN.

Je ne suis pas sorcier :
Ce que j'en dis, monsieur, n'est que par conjecture ;
Mais être grand trompeur, sent beaucoup la roture :
On dit que c'est du diable une perfection.

(*Timante sourit.*)

D'ailleurs, comme le monde est plein d'ambition ;
Et suivant que chacun par l'argent se gouverne,
Si le diable en ces lieux venoit tenir taverne,
Qu'il voulût enrichir ceux qui boiroient chez lui,
La foule seroit grande.

TIMANTE.

Il est vrai qu'aujourd'hui,
Passât-on en vertu les vieux héros de Rome,
Si l'on n'a de l'argent, on n'est pas honnête-homme ;
Il en faut pour paroître.

CRISPIN.

Aussi, pour en avoir,
Il n'est ressort honteux qu'on ne fasse mouvoir,
Lois, justice, équité, pudeur, vertu sévère :
Partout, au plus offrant, on n'attend que l'enchère ;
Et je ne sache point d'honneur si bien placé,
Dont on ne vienne à bout, dès qu'on a financé.

SCÈNE V.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

TIMANTE, *continuant, à Crispin.*

Tu crois donc...

CRISPIN, *montrant Jaquemin.*

St.

TIMANTE, *bas, à Crispin.*

J'entends ce que tu me veux dire.

CRISPIN, *bas, à Timante.*

Songeons à larmoyer; il n'est plus temps de rire.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Monsieur, que m'apprend-on?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah! monsieur Jaquemin...

JAQUEMIN, *pleurant.*

Mon pauvre maître! ah! ah!

TIMANTE, *pleurant.*

Ah!

CRISPIN, *pleurant.*

Hon, hon.

PERRETTE, *pleurant.*

Hin, hin, hin.

CRISPIN, *à Timante.*

Eh monsieur! un esprit de la trempe du vôtre...

TIMANTE.

J'ai tout perdu, Crispin; tu le sais mieux qu'un autre.

CRISPIN.

Oui, vous perdez beaucoup; mais, dans un tel malheur,
On doit patiemment supporter sa douleur;

Le ciel le veut ainsi : lui faire résistance,
C'est l'offenser, monsieur, et c'est lui faire offense.
Il est vrai, votre père auroit couru hasard
De vivre plus long-temps, s'il étoit mort plus tard;
Mais quand, par la rigueur... des ordres qu'il faut suivre,
On est mort tout-à-fait... on ne sauroit plus vivre.
Considérez, d'ailleurs... que le temps vous fait voir
Que la raison...
(*Arrachant le mouchoir que Timante tient à ses yeux.*)
Monsieur, prêtez-moi ce mouchoir;
Je n'y pense point, sans...

JAQUEMIN, *pleurant.*

Crispin me perce l'âme.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monsieur... ah!

TIMANTE.

Ah!

PERRETTE.

Hin, hin.

JAQUEMIN, *pleurant.*

Quand je perdis ma femme,
Il m'en souvient encor...

CRISPIN.

Hé! monsieur Jaquemin,
Laissez-là votre femme; elle est bien morte.

JAQUEMIN, *pleurant.*

Enfin,
Il nous faut tous mourir. Je suis vieux, et peut-être...

CRISPIN.

Voulez-vous, par vos pleurs, désespérer mon maître?
Comme il sanglotte! Au lieu de le ragaillardir,
Vous augmentez son mal.

TIMANTE.

Il ne peut s'agrandir.

PERRETTE.

Crispin a raison, et...

JAQUEMIN.

Je le sais; mais, Perrette,
Quand je sentirois moins la perte que j'ai faite,
Il faudroit, quand d'un maître on apprend le trépas,
N'avoir guère d'honneur, pour ne s'affliger pas...
Monsieur Pirante étoit un ami...

CRISPIN.

Laissez faire;
Monsieur est honnête homme, et vaudra bien son père;
Vous verrez.

JAQUEMIN.

Dieu le veuille!

PERRETTE, *bas, à Jaquemin.*

Hé! là donc, parlez-lui.

JAQUEMIN, *à Timante*

Nous avons, tous les deux, un grand sujet d'ennui,
Et, tous deux, nous perdons, sans y pouvoir que faire,
Moi, monsieur, un bon maître, et vous, un brave père:
Mais, pour m'en consoler, j'espère en ce malheur
Que vous vous souviendrez de votre serviteur.
J'ai soixante et deux ans; et, dès mon plus bas âge,
J'étois de la maison.

TIMANTE.

Il faut prendre courage.
Je perds un père, à qui vous rendiez bien des soins;
Il étoit votre ami, je ne le suis pas moins.

JAQUEMIN.

Il est mort! quelle perte! à tous moments j'y pense;

Et, tant que je vivrai, j'en aurai souvenance.
Voyant qu'en l'autre monde il lui falloit aller,
Ne vous a-t-il pas dit?...

TIMANTE.

Il est mort sans parler.

JAQUEMIN.

Sans parler!

TIMANTE.

Le moyen! quand il eût eu cent vies...

CRISPIN.

Il avoit la valeur de quatre apoplexies.

JAQUEMIN, *redoublant sa tristesse.*

Ah!

TIMANTE.

Quel nouveau chagrin vous rend si consterné?

JAQUEMIN, *se désespérant.*

Ah ciel!

TIMANTE.

Qu'avez-vous donc?

JAQUEMIN.

Me voilà ruiné.

TIMANTE.

Comment?

JAQUEMIN.

C'est qu'en trois fois, monsieur, j'ai, par avance,
Donné...

CRISPIN.

Vous avez fait des paiements sans quittance?

JAQUEMIN.

Hélas! oui.

CRISPIN.

Ces paiements nous ont bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Est-ce que?...

CRISPIN.

De frayeur j'en ai pensé mourir.
Allez, ne craignez rien; on vous en tiendra compte.

JAQUEMIN.

On sait donc?...

CRISPIN.

Je prenois les esprits pour un conte;
Mais je suis détrompé; car, pour vos intérêts,
Le pauvre mort nous est apparu tout exprès.

JAQUEMIN.

Apparu!

CRISPIN, *montrant son maître.*

Demandez.

TIMANTE.

Sans doute.

JAQUEMIN.

Est-il croyable?

CRISPIN.

Il nous a lutinés six jours, comme le diable,
Tantôt en pigeon blanc, tantôt en chien barbet;
Tant enfin, qu'ennuyé de s'être contrefait,
Sous sa propre figure il s'est fait reconnoître;
Et, me serrant le bras : « Crispin, connois ton maître,
« M'a-t-il dit; vous, mon fils, n'ayez aucune peur,
« (A-t-il continué, s'adressant à monsieur.)
« Du seigneur Jaquemin je viens vous dire comme
« J'ai reçu, sans quittance, en plusieurs fois la somme. »

JAQUEMIN.

Combien? n'a-t-il pas dit, monsieur, huit cents écus?

TIMANTE.

Autant.

JAQUEMIN, *à Timante.*

J'ai fait tenir quelque chose de plus;
Mais n'importe. Il faut donc, s'il vous plaît, me déduire...

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Il suffit que le mort soit venu m'en instruire:
Cela vaut fait.

JAQUEMIN.

Voyez! avec les gens de bien,
On a beau hasarder, on ne perd jamais rien.

CRISPIN.

Le défunt, quoiqu'avare, avoit l'âme aussi ronde...

JAQUEMIN.

Le pauvre homme! être exprès venu de l'autre monde!
Quelle peine!

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Pour vous, s'il eût été besoin,
Il seroit bien encor revenu de plus loin.
Possible, s'il voyoit, s'agissant de finance,
Que mon maître n'eût pas fort bonne conscience,
Il pourroit, pour ôter tout sujet d'embarras,
Venir jusque chez vous.

JAQUEMIN.

Ah! qu'il n'y vienne pas.

CRISPIN.

Il vous apporteroit un acquit.

JAQUEMIN.

Je l'en quitte.

PERRETTE.

Il est assez de morts à qui rendre visite;
Qu'il les voie; et pour nous, qu'il nous laisse en repos.

TIMANTE.

Non, il n'y viendra pas : mais changeons de propos.
Vos paiements sans acquit n'ont rien que je conteste.

JAQUEMIN.

Cela déduit, je dois six cents louis de reste :
Il vous les faut compter. Mais, monsieur, tous les ans,
Je paye à jour nommé jusqu'à neuf mille francs ;
C'est trop : le bail finit, il en faudroit rabattre.

TIMANTE.

Vous vous raillez.

JAQUEMIN.

Monsieur, depuis soixante-quatre,
C'est misère, et les grains sont de nulle valeur.

CRISPIN, *à Timante.*

L'avarice ne peut que vous porter malheur ;
Il faut que chacun vive, et...

JAQUEMIN, *bas, à Crispin.*

Parle, et je te donne...

CRISPIN, *à Timante, haut.*

Monsieur le receveur ne veut tromper personne ;
S'il y trouvoit son compte, il ne le diroit pas.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Si vous saviez, monsieur, comme on fait peu de cas...

TIMANTE.

On ne refuse guère une première grâce.

CRISPIN.

Rabattez mille francs.

TIMANTE.

Non : pour la moitié, passe,
Je l'accorde.

CRISPIN.

A donner, mon cœur va le galop.

JAQUEMIN.

Monsieur, les mille francs n'auroient point été trop;
Mais, si j'y perds encore, ayant un si bon maître,
J'espère....

TIMANTE.

Avec le temps, je me ferai connoître;
Mais je veux cent louis de pot-de-vin.

JAQUEMIN.

Comment!
Cent louis!

TIMANTE.

Vous peut-on traiter plus doucement?

JAQUEMIN.

Mais....

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monsieur Jaquemin, là....

JAQUEMIN, *à Crispin*

Quoi?

CRISPIN.

Point de querelle:
Voulez-vous disputer pour une bagatelle?
Monsieur est raisonnable; il vous aime; en neuf ans,
Songez qu'il vous remet près de cinq mille francs:
Tant pour sa garnison, que pour d'autres affaires,
Il a besoin d'argent.

JAQUEMIN.

Voyons donc les notaires.
(A Timante.)
Monsieur, vous voulez bien que nous allions à Sens?

TIMANTE.

Quoi! pour renouveler votre bail? J'y consens:

Mais la mort de mon père à tant de soins m'engage,
Que, ne pouvant tarder ici de ce voyage,
Je vous vais seulement signer que je promets
De vous faire, par an, cinq cents francs de rabais :
Il ne faut qu'au vieux bail ajouter cette clause.

JAQUEMIN.

Je vais querir l'argent; entrez.

TIMANTE.

Non, et pour cause;
Nous sommes, pour cela, fort bien dans cette cour.
Du défunt autrefois ces lieux étoient l'amour;
Et, dans l'accablement où sa perte me plonge,
Je n'y saurois entrer, sans....

JAQUEMIN, *s'affligeant.*

Monsieur, quand j'y songe...

CRISPIN

Que c'étoit un brave homme!

JAQUEMIN.

Oui, sans doute, Crispin.

CRISPIN, *montrant son maître.*

Ne pleurez plus; songez...

JAQUEMIN, *s'en allant.*

J'entends. Oh! Mathurin!
Perrette, promptement qu'il apporte une table.

(Perrette entre dans la maison.)

SCÈNE VI.

TIMANTE, JAQUEMIN, CRISPIN.

CRISPIN, *allant après Jaquemin.*

Monsieur le receveur, je suis un pauvre diable;
Souvenez-vous de moi; j'ai parlé comme il faut.

SCÈNE VII.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Tout va bien, monsieur.

TIMANTE.

Oui : délogeons au plus tôt.
Cours à l'hôtellerie; et, pour partir sur l'heure,
Fais brider nos chevaux.

CRISPIN.

Mais, si je ne demeure,
Ma part du pot-de-vin....

TIMANTE.

Tu reviendras après.

SCÈNE VIII.

PERRETTE, MATHURIN; TIMANTE, CRISPIN.

MATHURIN *apporte une table, un siège, du papier, une écritoire, et rentre dans la maison.*

SCÈNE IX.

PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

PERRETTE, *à Timante.*

Je m'en vais avoir peur de tous les chiens barbets :
Je viens d'en voir un, là, plus grand qu'à l'ordinaire,
Que je croyois qui fût l'âme de votre père;
Le sang m'a reumé jusqu'au fin bout des doigts.
Vous est-il apparu de jour?

TIMANTE.

Cinq ou six fois.

PERRETTE.

De quel poil ?

CRISPIN.

Il étoit roux-gris.

PERRETTE.

C'est lui peut-être.
Va voir si tu pourras, Crispin, le reconnoitre;
Il est dans la cuisine.

CRISPIN.

A-t-il le nez camus ?

PERRETTE.

Hé....?

TIMANTE, *à Crispin.*

Cours où je t'envoie, et ne raisonne plus.
(Crispin sort.)

SCÈNE X.

TIMANTE, PERRETTE.

TIMANTE.

BABET est donc partie ?

PERRETTE.

Oui, monsieur; et son père
Lui fait faire un voyage assez peu nécessaire :
Je crois qu'elle en enrage.

TIMANTE.

Et d'où vient ?

PERRETTE.

Entre nous,
Il faut qu'elle ait, monsieur, quelque chose pour vous.

Elle me dit souvent que vous êtes si sage,
Si rempli de bonté, si discret, que je gage....

SCÈNE XI.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE.

JAQUEMIN, *une bourse à la main, à Timante.*

Cette bourse a, monsieur, de quoi vous contenter.
Sept cents louis.... Voyons si....

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Je prends sans compter.

JAQUEMIN.

Ils sont en petits lots, roulés tous par cinquante;
Hors ceux du pot-de-vin, qui, contre mon attente,
Vont, en vous les donnant, me réduire à l'emprunt;
Je les tenois tout prêts pour le pauvre défunt.

TIMANTE.

Eh! vous n'en manquez pas.

JAQUEMIN.

Chacun sait ses affaires.
Monsieur, au temps qu'il est, on n'en amasse guères.
Voici le bail.

TIMANTE.

Donnez. Quatre lignes au bas,
Attendant mon retour, vaudront mille contrats.

(*Il va écrire sur la table.*)

JAQUEMIN.

Perrette, que je perds à la mort de Pirante!
Être mort, sans le voir!

PERRETTE.

Oui, la chose est touchante.

Mais, monsieur, je crains bien qu'il revienne céans :
Un certain grand barbet que j'ai vu là-dedans....

TIMANTE, *achevant d'écrire.*

« Fait ce.... 1673. TIMANTE. »

(*Il remet le bail à Jaquemin.*)

JAQUEMIN *lit haut la clause.*

« JE soussigné confesse avoir reçu de monsieur Ja-« quemin la somme de six mille six cents livres, qui, « jointes à deux mille quatre cents livres qu'il avoit « payées à feu mon père sans quittance, l'acquittent de « l'année échue à Pâques dernier. Plus, j'ai reçu cent « louis d'or pour le pot-de-vin du nouveau bail, que je « m'oblige de lui passer devant les notaires toutes fois et « quantes, aux mêmes clauses et conditions de celui-ci, « à la réserve du prix, qui ne sera à l'avenir que de huit « mille cinq cents livres. Fait ce.... mil six cent soixante « et treize. TIMANTE. »

TIMANTE, *à Jaquemin.*

En est-ce assez ?

JAQUEMIN.

C'est plus qu'il n'étoit nécessaire.
Chacun, ainsi que vous, n'est pas fils de son père.
De l'air dont sur-le-champ vous dressez un acquit,
On voit bien qu'il vous a fait part de son esprit.
J'ai peine à croire encor qu'il soit mort.

TIMANTE.

Je vous quitte :
Plus je suis avec vous, plus ma douleur s'irrite.
Adieu : vous me verrez, avant qu'il soit un mois.
Toi, Perrette, viens çà. Songe à moi quelquefois.
(*Lui donnant deux pistoles.*)
Tiens; et, si Nicodème un jour te prend pour femme,
Crois....

PERRETTE, *à Timante.*

Vous aurez, monsieur, tout pouvoir.

JAQUEMIN.

La bonne âme!

Au moins, ne partez pas, sans m'envoyer Crispin.

TIMANTE.

Il viendra vous trouver.

JAQUEMIN.

Qu'il vienne; car, enfin,

Il est bon que chacun soit content.

SCÈNE XII.

PERRETTE, JAQUEMIN.

PERRETTE.

Notre maître,

Le brave jeune homme! ah! quand je l'ai vu paroître,

J'ai bien cru qu'il avoit pour nous un bon dessein.

JAQUEMIN.

C'est son père tout fait.

PERRETTE.

Fi! c'étoit un vilain,

Un ladre.

JAQUEMIN.

Il ne faut pas appeler vilenie

Ce que les gens sensés nomment économie:

La différence est grande; et quiconque dira

Que Pirante....

PERRETTE.

Il étoit tout ce qu'il vous plaira;

Mais il ne m'a jamais donné la moindre chose.

A propos de donner, (car il faut que je cause,

Et qu'au moins une fois je décharge mon cœur ;)
Quand il faut desserrer, vous avez belle peur.
Depuis six ans entiers que votre femme est morte,
Le faix est lourd, et c'est Perrette qui le porte :
Aux champs, comme à la ville, ai-je quelque repos ?
Je ne recule à rien ; tout tombe sur mon dos :
Quels biens m'avez-vous faits ?

JAQUEMIN.

Perrette, patience ;
Tout vient, avec le temps : j'ai de la conscience ;
Et, dans mon testament, tu verras....

PERRETTE.

Justement !
Me voilà bien chanceuse, avec son testament !
Des avaricieux c'est l'excuse ordinaire ;
Ils donnent tout leur bien, quand ils n'en ont que faire.
Vos écus, dont l'amas vous est encor si doux,
Voulez-vous point les faire enterrer avec vous ?
Franchement, je m'en lasse ; et, pour toutes mes peines,
Je mériterois bien qu'aux foires, aux étrennes,
Vous ouvrissiez la bourse. Un homme veuf, à Sens,
Me fait, pour le servir, presser depuis long-temps :
Si je vous veux quitter, il m'offre de bons gages.

JAQUEMIN.

Tais-toi ; je t'aurois fait de plus grands avantages,
Si je n'avois pas craint de faire babiller :
Mais Babet au plus tôt se doit faire habiller ;
En achetant pour elle, il faut qu'elle te donne....
Car, vois-tu ! j'aime mieux, de peur qu'on me soupçonne...

PERRETTE.

Que soupçonneroit-on, à soixante et cinq ans ?

JAQUEMIN.

Il s'en faut quelque chose; et....

PERRETTE.

Chacun a son temps ;
Le vôtre est fait. Pour elle, un mari, ce me semble,
Lui viendroit bien à point; ils vivroient bien ensemble.

JAQUEMIN.

A son âge, un mari!

PERRETTE.

Quoi! vous vous effrayez?

JAQUEMIN.

Elle n'a que vingt ans; c'est un enfant.

PERRETTE.

Voyez
Qu'il en meurt tous les jours, faute d'âge!

JAQUEMIN.

Es-tu folle?
La marier!

SCÈNE XIII.

PERRETTE, JAQUEMIN, PIRANTE.

PERRETTE, *apercevant Pirante, et tirant Jaquemin par le bras, voulant fuir.*

MONSIEUR! Ah! je perds la parole.
Miséricorde!

JAQUEMIN.

Qu'est-ce? où vas-tu?

PERRETTE.

Le lutin.
(*En s'enfuyant.*)
Ah!

SCÈNE XIV.

PIRANTE, JAQUEMIN.

JAQUEMIN, *revenant sur le bord du théâtre.*

QUE veut-elle-dire ?

PIRANTE, *frappant sur l'épaule de Jaquemin:*

Ho ! monsieur Jaquemin !

JAQUEMIN, *s'enfuyant avec précipitation.*

A l'aide !

SCÈNE XV.

PIRANTE, *seul.*

En me voyant, s'écrier de la sorte !
Fuir, sans vouloir m'entendre, et me fermer la porte !
Suis-je pestiféré ? Que veut dire ceci ?
Mais quelqu'un de ses gens m'en peut rendre éclairci ;
L'un d'eux vient à propos.

SCÈNE XVI.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *venant avec une grande fourche de bois sur son épaule, et chantant cette chanson, sur le chant :*

Une et deux et trois et quatre et cinq et six,
Sept et huit et neuf et dix,
Onze et douze et treize,
Quatorze et quinze et seize.

BLAISE, en revenant des champs,
Tout dandinant,

Il trouvit la femme à Jean,
Et puis ils s'en furent
Dans une masure.

Un Vigneron, près de là,
Voyant cela,
Leur dit : que faites-vous là ?
A quoi répond Blaise :
Je nous fons bien aise.

PIRANTE, *abordant Nicodème.*

Dieu te gard', Nicodème.

NICODÈME.

Bon jour, monsieu Pirante. Ah ! c'est donc vous ?

PIRANTE.

Moi-même.

NICODÈME.

Vous me voyez joyeux, toujours bon appétit.

PIRANTE.

L'appétit et la joie entretiennent l'esprit.

NICODÈME.

J'aime à rire, à chanter, à me bailler carrière,
Et j'ai toujours été bâti de la magnière.
Vous êtes bien gaillard ?

PIRANTE.

Oui, je me porte bien.

NICODÈME.

Quand j'avons la santé, je ne manquons de rien :
Morgué ! c'est un grand point.

PIRANTE.

Il est vrai. Mais ton maître,
Comment est-il ?

NICODÈME.

Comment? il est comme il doit être,
Toujours bien essoufflé, quand il marche.

PIRANTE.

A-t-il eu
Quelque mal violent?

NICODÈME.

Pourquoi?

PIRANTE.

Quand il m'a vu,
Il s'est mis à crier d'un ton épouvantable,
Et n'auroit pas mieux fui, s'il avoit vu le diable.
Est-il devenu fou?

NICODÈME.

Peste! il n'est pas si sot:
Tout vieux barbon qu'il est, il dit encor le mot.
C'est un brave homme.

PIRANTE.

Mais par quelle extravagance,
Criant tout haut à l'aide, a-t-il fui ma présence?
Il est donc possédé?

NICODÈME.

Vous vous gaussez de nous.
Bon! s'enfuir! hier encore il nous parloit de vous,
But à votre santé, jusqu'à parte d'haleine,
Nous dit qu'vous viendriez possible dans quinzaine.

PIRANTE.

Oui; je l'avois écrit.

NICODÈME.

Eh bien donc?

PIRANTE.

Mais depuis
J'ai changé de dessein.

NICODÈME.

Je vas faire ouvrir l'huis;
Et, quand il vous varra....

PIRANTE.

Je te dis, Nicodème,
Qu'il m'a vu, reconnu.

NICODÈME.

C'est queuque stratagème;
Car il n'étoit pas fou, quand j'avons déjeûné.
Lui-même dans ces champs il m'a là-bas mené :
Depuis, je ne dis pas, mais j'allons voir.

(Frappant à la porte)

Parrette?

SCÈNE XVII.

PERRETTE, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

Qui frappe?

NICODÈME.

Nicodème. Ouvre.

PERRETTE, *ouvrant la porte, et voyant Pirante, la referme, en disant :*

Ah!

SCÈNE XVIII.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME.

COMME on nous traite!
Alle a le diable au corps.

PIRANTE.

Tu vois si j'ai raison.

NICODÈME.

Oh! pargué! j'entrerons pourtant dans la maison.
(Il frappe.)
Ouvre.

PIRANTE.

Le mal du maître a gagné la servante.

SCÈNE XIX.

PERRETTE *dans la maison*, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

QUI heurte?

NICODÈME, *à Perrette.*

Nicodème, avec monsieur Pirante;
Il vient voir notre maître.

PERRETTE, *en dedans.*

Hélas! c'est fait de toi,
Nicodème, s'il faut qu'il te touche.

NICODÈME.

Et pourquoi?

PERRETTE, *en dedans.*

Monsieur Pirante est mort, on en a la nouvelle;
Ce n'est que son esprit qui revient.

PIRANTE.

Que dit-elle?

NICODÈME, *à Pirante.*

Al dit qu'ous êtes mort, et que c'est votre esprit
Qui me parle : pourquoi ne me l'avoir pas dit?
Vous avez tort.

PIRANTE.

Jamais fut-il rien de semblable?
Quoi! Nicodème, on veut...

NICODÈME.

Vous êtes mort; au diable!

PIRANTE.

Mais, si...

NICODÈME, *lui présentant sa fourche.*

N'approchez pas; palsangué! voyez-vous!
Je vous enfourcherions par le chignon du cou.
Adieu.

PIRANTE.

Tu ne vois pas la pièce qui t'est faite.
Je serois mort!

NICODÈME.

Oui, vous. N'est-il pas vrai, Parrette,
Que tu dis qu'il est mort?

PERRETTE, *en dedans.*

Il l'est plus de six fois;
Ce n'est que son fantôme à présent que tu vois.
Garde qu'il ne t'approche et qu'il ne te secoue;
Le moindre de ses doigts...

SCÈNE XX.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *lui montrant sa fourche.*

Ah! morgué! qu'il s'y joue;
Il varra.

PIRANTE.

Nicodème?

NICODÈME.

Oh! je ne voulons point
Être aveuc les fantoms : on sait, s'il vient à point,
Comme ils traitont les gens, quand ils trouvont leur belle.
Tatigué! queus malins!

PIRANTE.

La folie est nouvelle.

NICODÈME.

Je ne vous charchons point; laissez-nous en repos.

PIRANTE.

Laisse-moi seulement te dire quatre mots;
C'est peu de chose.

NICODÈME.

Hé bien! si votre âme est en peine,
Parlez; j'irons, pour vous, courir la pretentaine:
Mais morgué! sans façon, n'approchez que de loin.

PIRANTE.

Le jugement peut-il te manquer au besoin?
Je n'ai rien de changé; tu le vois, Nicodème.
Je parle, marche, agis : les morts font-ils de même?
Jamais...

NICODÈME.

Oh ! palsangué ! vous m'en contez bien là !
Avons-je été morts, nous, pour savoir tout cela?
C'est bien philosophé !

PIRANTE.

Du moins, fais que ton maître,
Pour m'entendre un moment, se mette à la fenêtre ;
Je serai satisfait.

NICODÈME.

Il y venra fort bien ;
Pourquoi non? Quand on a du cœur, on ne craint rien.
Parrette ?

SCÈNE XXI.

PERRETTE *dans la maison*, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

Est-il parti, Nicodème ?

NICODÈME, *à Perrette.*

Lui? voire,
Je lui dis qu'il est mort; mais il n'en veut rien croire,
Et je ne li saurois faire entendre raison.
Notre maître est-il là ? Morgué ! je tiendrai bon :
Qu'il vienne à la fenêtre ; avec ma fourche seule,
Si l'esprit fait un pas, je li sangle la gueule.

SCÈNE XXII

PIRANTE, NICODÈME.

PIRANTE.

Mais tu me crois donc mort?

NICODÈME.

Oui, pargué ! je le crois.

PIRANTE.

Tu peux t'en éclaircir; approche, touche-moi.

NICODÈME.

Tatigué! je n'ai garde; on voit, à votre face,
Que d'un homme entarré vous avez la grimace.

SCÈNE XXIII.

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN, *à la fenêtre.*

(A Pirante.)

Il faut me hasarder. On me l'avoit bien dit,
Que vous pourriez venir m'apporter un acquit:
Mais des huit cents écus je ne suis plus en peine;
On m'en a tenu compte, et votre crainte est vaine.
Allez; puisse votre âme avoir un plein repos!

PIRANTE.

De quoi me parlez-vous? Je suis de chair et d'os;
Voyez-moi bien; je vis. Qui vous rend si crédule,
Que de vous entêter d'un conte ridicule?
A votre âge, êtes-vous de si légère foi,
Et voit-on bien des morts qui parlent comme moi?

JAQUEMIN.

On diroit, en effet, que vous êtes en vie.
Seriez-vous échappé de votre apoplexie?
Ou si, quand on est mort, on peut ressusciter?
Car monsieur votre fils, que je viens de quitter,
Et qui porte un grand deuil, lui-même a pris la peine
De venir m'annoncer...

PIRANTE, *s'avançant.*

Qu... ! mon fils...

NICODÈME, *présentant sa fourche à Pirante.*

Ah ! morguenne !
N'avancez point.

JAQUEMIN.

Tout beau, Nicodème ! j'entends
Qu'on respecte monsieur.

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Morgué ! c'est perdre temps.
Descendez, sans rien craindre, ou bien qu'il se retire.
Son fantôme n'est pas si diable qu'on veut dire ;
Je ne vois rien en lui qu'on ne voie à chacun :
S'il fait trop le méchant, je serons deux contre un.

PIRANTE.

Nicodème a raison ; pourquoi tant de foiblesse?

JAQUEMIN.

Enfin, j'ouvre les yeux, et vois qu'on m'a fait pièce.
Je descends.

SCÈNE XXIV.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *à Pirante.*

Vous voyez qu'ous êtes satisfait.
Mais point de trahison ; car, franchement, tout net,
Fussiez-vous un Satan...

PIRANTE.

Ne crains rien, Nicodème.

SCÈNE XXV

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN, *tremblant, à Pirante.*

Ah! monsieur...

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Point de peur, et ne soyez point blême.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Votre fils par son deuil a trop su me duper,
Et n'a feint votre mort qu'afin de m'attraper.
Comme à votre héritier, après ce coup funeste,
Trouvant que je devois six cents louis de reste,
Je viens présentement de les compter...

PIRANTE, *à Jaquemin.*

A lui?

JAQUEMIN.

A lui-même : voyez son acquit d'aujourd'hui.

PIRANTE.

Nous fourber l'un et l'autre avec tant d'impudence!
Peut-être il n'est pas loin; vite, allons...

JAQUEMIN.

Patience;
Nous en aurons raison. J'attends ici Crispin;
Entrez, pour un moment, là dedans.

PIRANTE.

Le coquin!

SCÈNE XXVI.

PIRANTE, JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

PERRETTE, *à Pirante.*

Vous n'êtes donc pas mort, monsieur?

PIRANTE.

L'effronterie!

Prendre le deuil!

(*Pirante entre dans la maison.*)

SCÈNE XXVII.

JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

NICODÈME.

Voyez, avec leur polexie!

PERRETTE.

Ils ne se doutoient pas qu'il en fût revenu.

SCÈNE XXVIII.

PERRETTE, NICODÈME, CRISPIN, JAQUEMIN.

NICODÈME, *à Crispin, allant au-devant de lui.*

Morgué! comm' te vlà fait! Qui t'airet reconnu?
Queul habit!

CRISPIN, *à Nicodème.*

Tout un an, il faut être de même;
Notre vieux maître est mort, mon pauvre Nicodème.

NICODÈME.

Hé! ne devoit-il pas s'empêcher de mourir?
En sa place, morgué! je m'aurois fait guarir.

CRISPIN.

Mais tu sais qu'à la mort il n'est point de remède.

NICODÈME.

Morgué! j'appellerois vingt sorciers à mon aide,
Plutôt que de mourir.

CRISPIN.

Fort bien; mais il est mort.

NICODÈME.

Tant pis pour lui.

JAQUEMIN.

Crispin, viens çà : je craignois fort
Qu'on ne te fît partir sans que je te revisse.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Ah! je suis, pour cela, trop à votre service.

JAQUEMIN.

C'est à toi que je dois le rabais qu'on m'a fait;
Il étoit juste aussi de m'en faire.

CRISPIN.

En effet,
Payer neuf mille francs, c'étoit trop.

JAQUEMIN.

Ton salaire
Est tout prêt.

CRISPIN.

Oh! monsieur....

JAQUEMIN.

Mais si tu pouvois faire
Que, de huit mille francs, toujours prêts à compter,
Ton maître, à l'avenir, voulût se contenter,
Je donnerois encor cent louis tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Il faut lui proposer : attendez-moi.
(Il va pour s'en aller.)

JAQUEMIN, *le retenant.*

Demeure :
Puisqu'il n'est pas parti, je veux t'accompagner.

CRISPIN.

Venez ; avecque lui vous pouvez tout gagner.

SCÈNE XXIX.

JAQUEMIN, CRISPIN, PERRETTE, NICODÈME, PIRANTE *écoutant derrière.*

CRISPIN, *continuant.*

Il ne ressemble point à son vilain de père ;
C'étoit un franc avare, un vrai prône-misère ;
Et, s'il ne se fût point avisé de mourir,
Sa lésinante humeur nous eût bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Tu le pleurois pourtant tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Sans doute ;
Il falloit bien pleurer ; qu'est-ce que cela coûte ?
Quoique, pour notre joie, il soit mort un peu tard,
C'est toujours être mort.

PIRANTE, *à Crispin, le prenant au collet.*

Ah ! je te tiens, pendard !

CRISPIN, *feignant d'avoir peur.*

Au secours !

PIRANTE.

Tu me crains ; je suis donc mort ?

PERRETTE, *à Crispin.*

Courage !

Dis que c'est son esprit qui revient.

CRISPIN.

Ah ! j'enrage.

NICODÈME, *à Crispin.*

As-tu peur du fantôme, et n'oses-tu parler ?

PIRANTE.

Tu me fais donc mourir, afin de me voler,
Scélérat ?

NICODÈME.

Là, réponds.

PIRANTE.

Ah ! je te ferai pendre.

CRISPIN.

Monsieur, n'en faites rien ; je vais vous tout apprendre.
Pour tirer votre argent de monsieur Jaquemin,
Votre fils avec lui m'a fait jouer au fin ;
Mais j'ai plus à vous dire. Il s'est, à la sourdine,
Marié depuis peu.

PIRANTE.

Le traître me ruine.
Quelque gueuse l'aura fait prendre sur le fait !
Qu'a-t-il donc épousé ? qui ?

CRISPIN.

Madame Babet.

JAQUEMIN, *à Crispin.*

Ma fille ?

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Votre fille.

JAQUEMIN.

Au déçu de son père?

L'effrontée!

PERRETTE, *à Jaquemin.*

Il l'aimoit, il l'épouse; que faire?

JAQUEMIN, *à Perrette.*

Tu l'as donc su?

PERRETTE.

Moi? non : mais, enfin, quand les gens...

PIRANTE.

Qu'on la fasse venir.

CRISPIN, *à Pirante.*

Elle est allée à Sens :
Mon maître l'y doit joindre; et, de-là, ce me semble,
Ils se sont dit le mot, pour s'en aller ensemble.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Monsieur, je suis fâché....

PIRANTE.

Non, monsieur Jaquemin;
Ce peut être une fourbe, il en faut voir la fin.
(A Crispin.)
Mon fils t'attend?

CRISPIN.

Monsieur, il est au Mouton Rouge;
Je m'en vais l'avertir, si vous voulez.

PIRANTE.

Ne bouge.

(A Jaquemin.)
Il faut l'aller surprendre; et, s'il est marié,
Babet est ma filleule; il est justifié :
Elle mérite assez d'entrer dans ma famille.
Allons.

JAQUEMIN.

Ah! c'est, monsieur, trop d'honneur pour ma fille.

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Comme vous êtes riche, il faut....

JAQUEMIN.

Moi, riche? abus;

Je n'ai rien.

NIÇODÈME.

Eh! morgué! dégainez vos écus;

A-vous peur, sous vos pieds, que la tarre vous faille?

JAQUEMIN.

Il faut me laisser vivre; après, vaille que vaille:

Si j'ai quelque pistole, on me la trouvera.

PIRANTE.

Hé! monsieur Jaquemin, on s'accommodera:

Je voudrois seulement que Babet elle-même....

PERRETTE.

Elle vient de partir : cours après, Nicodème;

Tu la rattraperas.

NICODÈME.

Je vais prendre un cheval;

Laisse-moi faire.

CRISPIN.

Enfin, cela ne va pas mal.

PERRETTE, *à Crispin.*

Tu fais donc trépasser les gens, sans qu'ils le sachent?

PIRANTE.

Souvent dans leurs desseins les jeunes gens se cachent.

Allons tout éclaircir; et, si l'hymen est fait,

Je pardonne à mon fils; pardonnez à Babet.

FIN DU DEUIL.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME II.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; n° 55.